

PHILIP JOSÉ FARMER

des rapports étranges

Philip José Farmer

Des rapports étranges (Stranges relations)

1960

Traduit de l'américain par Michel Deutsch



LA MÈRE

1

— Regarde, mère ! La pendule tourne à l'envers.

Eddie Fetts désignait du doigt les aiguilles de l'horloge du tableau de commande.

— Le choc de l'accident a dû inverser le mouvement, répondit le Dr Paula Fetts.

— Comment est-ce possible ?

— Je suis incapable de te le dire. Je ne sais pas tout, mon fils.

— Oh !

— Allons ! Ne prends pas cet air déçu ! Ma spécialité, c'est la pathologie, pas l'électronique.

— Ne te mets pas en colère, mère. Je ne pourrais pas le supporter. Pas maintenant.

Eddie sortit de la cabine de pilotage. Inquiète, elle le suivit. L'inhumation des hommes d'équipage et des autres savants avait été très éprouvante pour lui. La vue du sang l'avait toujours rendu malade. Il avait eu un mal fou à réprimer le tremblement de ses mains quand il l'avait aidée à entasser dans des sacs les os et les entrailles éparpillés un peu partout.

Il avait suggéré de livrer les cadavres au four nucléaire mais elle s'y était formellement opposée. Les compteurs Geiger crépitaient à grand bruit, signalant l'invisible présence de la mort du côté de la poupe.

Le météore qui avait heurté l'astronef au moment où celui-ci, émergeant de la translation, réintégrait l'espace normal avait

probablement dévasté la salle des machines – c'était, du moins, ce que le Dr Paula Fetts avait déduit des balbutiements incohérents et suraigus qu'avait bégayés un de ses collègues avant d'aller chercher refuge dans la cabine de pilotage. Elle s'était aussitôt précipitée à la recherche d'Eddie. Elle craignait que la porte de sa cabine ne se soit verrouillée car il était en train d'enregistrer l'aria du vol de l'albatros de la *Ballade du Vieux Marin* de Gianelli.

Heureusement, le système d'alerte avait automatiquement coupé les circuits de verrouillage et elle était entrée dans la cabine en hurlant le nom d'Eddie, redoutant qu'il ne fût blessé. Il gisait par terre, à moitié inconscient, mais l'accident n'y était pour rien. Un thermos d'apesanteur à suceur qui avait échappé à sa main inerte avait roulé dans un coin : ceci expliquait cela. Les pilules nodor elles-mêmes auraient été incapables de masquer la lourde odeur du rye qui imprégnait l'haleine s'échappant de la bouche grande ouverte de son fils.

Elle lui avait sèchement ordonné de se lever et de se mettre au lit. Sa voix, la première voix entendue dans sa vie, avait déchiré l'épais brouillard du Old Red Star. Il s'était maladroitement soulevé et, bien qu'elle fût plus petite que lui, elle avait mobilisé toutes ses forces jusqu'au dernier gramme de son poids pour l'aider à se mettre debout et à regagner son lit.

Elle s'était étendue à côté de lui et avait bouclé les sangles. Pour autant qu'elle le sût, l'embarcation de sauvetage était détruite, elle aussi, et c'était au commandant de bord qu'il incombait de poser sans dommage le yacht sur la surface, topographiquement relevée mais inexplorée, de la planète Baudelaire. Tous les autres avaient rejoint le commandant et s'étaient assis derrière lui, attachés dans des fauteuils antichocs, incapables de lui apporter d'autre aide que leurs encouragements muets.

Ce soutien moral n'avait pas été suffisant. Le navire avait amorcé une longue parabole mais sa vitesse était trop élevée et les moteurs mal en point n'avaient pas pu le redresser. La proue n'avait pas résisté à la brutalité du choc. Non plus que les hommes qui se trouvaient à l'avant.

Le Dr Fetts, serrant la tête de son fils contre son sein, avait supplié son dieu à haute voix. Eddie ronflait en exhalant des borborygmes. Soudain, un bruit assourdissant (on eût cru entendre claquer les portes de la mort – un bang si phénoménal que l'on avait l'impression que l'astronef était le battant d'une cloche monstrueuse annonçant le message le plus effroyable que pussent entendre des oreilles humaines) un éclair aveuglant, puis l'obscurité et le silence.

Au bout d'un moment, Eddie avait commencé à crier d'une voix enfantine :

— Mère, ne me laisse pas mourir ! Reviens ! Reviens !

Elle était allongée, inconsciente, à ses cotés mais il ne le savait pas. Il pleura quelque temps, puis replongea dans l'hébétude de l'alcool – pour autant qu'il en fût sorti – et se rendormit. A nouveau, il n'y eut plus rien d'autre que l'obscurité et le silence.

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'atterrissage en catastrophe – pour autant que le mot « jour » convienne pour décrire la clarté crépusculaire qui baignait la planète Baudelaire. Le Dr Fetts suivait son fils pas à pas, où qu'il allât. Elle connaissait sa sensibilité exacerbée et savait qu'un rien suffisait à le bouleverser. Elle le savait depuis qu'il était né et elle s'était toujours efforcée de s'interposer entre lui et tout ce qui pouvait être de nature à le perturber. Et, pensait-elle, elle y était toujours assez bien parvenue jusqu'au moment – il y avait trois mois de cela – où Eddie s'était enfui avec une femme.

La donzelle n'était autre que Polina Fameux, l'actrice aux jambes fuselées, la blonde platine dont l'image tridi en conserve faisait les beaux soirs des étoiles frontières où un mince talent de comédienne ne compte guère mais où, en revanche, une poitrine généreuse et faite au tour compte énormément. Comme Eddie était un ténor célèbre du Metropolitan, le mariage avait fait l'effet d'une grosse pierre lancée dans la mare et les ondes de choc s'en étaient propagées d'un bout à l'autre de la galaxie civilisée.

Le Dr Paula Fetts avait très mal pris cette fugue, mais elle espérait avoir fort bien réussi à dissimuler sa peine derrière un masque tout sourire. Elle ne regrettait pas d'avoir été forcée de renoncer à Eddie. Après tout, il était adulte, il n'était plus son petit garçon à elle. Il n'empêche que, exception faite de la saison au Metropolitan et de ses tournées, il ne l'avait jamais quittée depuis l'âge de huit ans.

Lorsqu'elle était partie en voyage de noces avec son second mari. Et encore la séparation n'avait-elle pas été longue car Eddie était tombé malade, très malade, et elle avait dû revenir précipitamment le soigner parce qu'il affirmait avec force qu'il n'y avait qu'elle qui pouvait le guérir.

De plus, on ne pouvait pas considérer ses tournées comme une absence totale puisqu'il l'appelait tous les jours à midi et ils bavardaient interminablement – sans se préoccuper des quittances de vidéophone !

Huit jours à peine après la houle soulevée par le mariage de son fils, d'autres remous, encore plus gros, suivirent ces premières vagues : Eddie et Polina avaient décidé de se séparer. Quinze jours plus tard, Polina demanda le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur. Les papiers furent transmis à Eddie chez sa mère auprès de laquelle il était

retourné le jour même où Polina et lui étaient parvenus à la conclusion que ça ne pouvait pas coller entre eux.

Naturellement, le Dr Fetts aurait bien voulu connaître les raisons de leur séparation, mais – ainsi qu'elle l'expliquait à ses amies – elle « respectait » le mutisme de son fils. Ce qu'elle se gardait d'ajouter, c'était qu'elle était convaincue qu'il finirait bien par tout lui raconter un jour ou l'autre.

Eddie avait eu sa « dépression nerveuse » peu de temps après. Il était extrêmement irritable, maussade et cafardeux, mais son état s'était encore aggravé le jour où un soi-disant ami lui avait confié que chaque fois qu'on prononçait son nom devant elle, Polina éclatait d'un rire inextinguible. Elle avait promis, avait ajouté l'ami en question, de révéler un jour la vérité sur leur brève union.

Cette nuit-là, la mère d'Eddie avait été obligée d'appeler le médecin.

Au cours des jours qui suivirent, elle avait songé à démissionner de son poste de pathologiste au centre de recherche De Kruif pour se consacrer exclusivement à l'aider à « se remettre sur pied » et le fait qu'elle n'était pas parvenue à prendre une décision au bout d'une semaine était la preuve de son déchirement. Elle qui, d'habitude, réglait les problèmes tambour battant, n'arrivait pas à se résoudre à abandonner ses chères recherches sur la régénération des tissus.

Au moment précis où elle s'apprêtait, chose à ses yeux aussi invraisemblable que honteuse, à jouer à pile ou face avec une pièce de monnaie, son patron lui avait vidéophoné pour lui annoncer qu'elle avait été désignée pour accompagner une équipe de biologistes chargés d'une mission d'enquête dans dix systèmes planétaires sélectionnés.

Elle avait alors allègrement jeté à la corbeille les papiers préparés pour faire admettre Eddie dans une maison de repos et, comme son rejeton était très célèbre, elle avait usé de son influence pour que les autorités lui permettent de participer à la mission. Officiellement, il étudierait l'évolution de l'opéra sur les planètes colonisées par les Terriens. Les administrations concernées n'avaient apparemment pas remarqué que le yacht ne devait se poser sur aucune planète civilisée. Mais ce n'était pas la première fois dans l'histoire que la main gauche du gouvernement ignorait ce que faisait sa main droite.

En fait, Eddie serait « reconstruit » par sa mère qui s'estimait bien autrement capable de le guérir que toutes les thérapeutiques A, F, J, R, S, K ou H en honneur. Certes, quelques-uns de ses amis avaient parlé au Dr Fetts des résultats stupéfiants obtenus grâce à certaines techniques de « chasse aux symboles ». Deux de ses intimes, en revanche, qui les avaient toutes essayées, n'en avaient rien retiré de

positif. Elle était la mère d'Eddie, elle pouvait faire beaucoup plus pour lui que ces « alphabétises », comme elle disait, il était la chair de sa chair, le sang de son sang. D'ailleurs, il n'était pas si malade que ça. Simplement, il avait parfois de terribles crises de cafard durant lesquelles il menaçait théâtralement, mais en toute mauvaise foi, de se suicider ou se contentait de rester immobile, les yeux perdus dans le vague. Mais elle était capable de s'en débrouiller.

2

Aussi le suivit-elle lorsqu'il tourna le dos à la pendule qui marchait à l'envers pour regagner sa cabine. Il en franchit le seuil, jeta un coup d'œil à l'intérieur et fit volte-face, les traits défaits.

— Neddie est démoli, mère. Totalement démoli.

Elle regarda le piano. Le choc l'avait arraché de la cloison et projeté sur le mur opposé contre lequel il s'était écrasé. Pour Eddie, ce n'était pas simplement un piano : c'était Neddie. Il donnait des noms familiers à toutes les choses avec lesquelles il avait un contact un peu prolongé comme pour sauter d'une appellation à la suivante à l'instar d'un marin de jadis qui se sentait perdu dès qu'il se trouvait loin des sites familiers et répertoriés de la côte. Sinon Eddie donnait l'impression de dériver, désemparé, au milieu d'un océan chaotique, anonyme et amorphe.

Ou, et c'est là une image qui le caractérisait mieux, il était semblable au noctambule qui sombre, qui se noie s'il ne quitte pas une table pour une autre, un groupe de têtes connues pour un autre en s'écartant des mannequins sans visage et sans nom des tables étrangères.

Il ne versa pas une larme sur Neddie. Sa mère aurait préféré le voir pleurer. Pendant toute la traversée, il était resté apathique. Rien ne l'avait exalté bien longtemps, pas même la splendeur sans égale des étoiles nues ou l'ineffable dépaysement des planètes inconnues. Si seulement il avait pu pleurer, rire aux éclats ou réagir violemment d'une manière ou d'une autre devant l'événement ! Elle n'aurait pas demandé mieux qu'il la frappât ou la traitât de tous les noms.

Mais non. Même lorsqu'ils avaient ramassé les cadavres mutilés et qu'elle avait cru qu'il allait vomir, même à ce moment, il s'était retenu de toute manifestation physique. Pourtant, le Dr Fetts était convaincue que, s'il avait alors rendu, cela l'aurait considérablement

soulagé. Une bonne partie de ses tourments psychiques auraient disparu par le même chemin que ses tourments organiques.

Il n'avait pas vomi. Il avait continué d'enfourner les lambeaux de chair et les fragments d'os dans les grands sacs de plastique, le masque figé dans une expression rancunière et boudeuse.

Sa mère espérait que la destruction du piano ferait jaillir les pleurs de ses yeux, que des sanglots allaient secouer ses épaules. Alors, elle le prendrait dans ses bras et le consolerait. Il serait à nouveau le petit garçon, qui avait peur du noir, peur du chien écrasé par une voiture et qui cherchait dans le giron maternel la sécurité et l'amour.

— Ça ne fait rien, mon tout petit, lui dit-elle. Quand on nous aura secourus, on t'en achètera un neuf.

— Quand !... (Ses sourcils se haussèrent et il s'assit au bord du lit.) Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Elle recouvra tout son dynamisme et toute son efficacité :

— L'ultraradio s'est automatiquement déclenchée à l'instant où le météore nous a heurtés. Si elle a survécu à l'atterrissage, elle émet toujours des S.O.S. Dans le cas contraire, il n'y a rien à faire. Ni toi ni moi ne sommes capables de la réparer. Néanmoins, il est possible que depuis que cette planète a été localisée, il y a cinq ans, d'autres expéditions s'y soient posées. Venues non pas de la Terre mais d'une colonie quelconque ou même de Mondes non humains. Qui sait ? C'est une chance à courir. Allons voir.

Un seul regard suffit à réduire leurs espoirs à néant. L'ultraradio, faussée et démantibulée, n'avait plus rien de commun avec l'appareil qui lançait à travers le non-éther des ondes plus rapides que la lumière.

— Eh bien, nous sommes fixés, dit le Dr Fetts sur un ton faussement enjoué. Mais bah ! Ça ne fait que simplifier les choses. On va aller au magasin et on verra bien ce qu'on y trouvera.

Eddie haussa les épaules et lui emboîta le pas.

Elle exigea qu'ils se munissent chacun d'un panrad. S'ils devaient se séparer pour une raison ou une autre, ils pourraient toujours communiquer et, grâce aux gonios incorporés, chacun serait en mesure de déterminer la position de l'autre. Ayant déjà utilisé ces instruments, ils en connaissaient les capacités et savaient à quel point ils étaient indispensables quand on faisait une reconnaissance ou une randonnée.

C'étaient de légers cylindres de soixante centimètres de long sur vingt de diamètre contenant des mécanismes permettant deux douzaines de types d'opérations différentes. Leurs batteries pouvaient durer un an sans être rechargées, ils étaient pratiquement indestructibles et fonctionnaient quasiment dans toutes les conditions.

Ils sortirent du navire éventré avec les panrads. Eddie explora la

bande des ondes longues tandis que sa mère manipulait le sélectionneur ondes courtes. Ni l'un ni l'autre ne s'attendaient réellement à capter quoi que ce fût mais mieux valait se livrer à cet exercice que de ne rien faire.

Comme les fréquences modulées demeuraient muettes, abstraction faite des parasites, Eddie essaya les ondes continues. Et il eut la surprise de recevoir un signal composé de points et de traits.

— Eh, maman ! J'accroche quelque chose sur 1 000 kilocycles ! Ce n'est pas modulé.

— Evidemment, mon fils, fit-elle avec un rien d'exaspération malgré son soulagement. Comment un signal de radiotélégraphie pourrait-il l'être ?

Elle se mit à l'écoute de la fréquence indiquée. Eddie lui décocha un regard dépourvu d'expression et reprit :

— Je n'y connais rien en radio mais, en tout cas, ce n'est pas du morse.

— Quoi ? Tu fais sûrement erreur.

— Je... je n'ai pas l'impression que ce soit du morse, insista-t-il.

— En est-ce ou n'en est-ce pas ? Au nom du ciel, mon fils, seras-tu un jour certain de quelque chose ?

Elle augmenta le volume du son. Comme ils avaient tous les deux appris le galacto-morse par la méthode hypnopédique, elle fit amende honorable :

— Tu as raison. Que déduis-tu de ça ?

Il analysa rapidement les impulsions.

— Ce ne sont pas simplement des séries de traits et de points. Il y a quatre périodes différentes. (Il écouta encore.) Oui, il existe indiscutablement un certain rythme. Ah ! C'est la sixième fois que je reçois cette série-là. Encore une. Et encore une.

Le Dr Fetts secoua sa tête blonde. Elle ne distinguait rien de plus, quant à elle, que des salves de zzt-zzt-zzt.

— Cela vient de l'est-nord-est, dit Eddie après avoir consulté le cadran du gonio. Est-ce qu'on essaie de localiser la source de l'émission ?

— Bien entendu. Mais mangeons d'abord. Nous ne savons ni à quelle distance elle est située ni ce que nous trouverons là-bas. Occupe-toi du matériel pendant que je fais cuire quelque chose.

— O.K., répondit Eddie avec plus d'enthousiasme qu'il n'en avait manifesté depuis longtemps.

Quand il revint, il dévora jusqu'à la dernière miette du copieux repas que sa mère avait préparé sur la cuisinière intacte de la cambuse.

— Personne ne réussit le ragoût aussi bien que toi, fit-il.

— Merci. Je suis contente de te voir manger à nouveau. Et j'en suis surprise. Je pensais que tout cela t'aurait coupé l'appétit.

Il fit un geste vague mais néanmoins énergique.

— C'est le défi de l'inconnu. J'ai comme l'impression que les choses vont tourner mieux que nous ne le croyions. Beaucoup mieux.

Elle s'approcha de lui et flaira son haleine. Elle ne sentit rien. Une haleine innocente qui ne fleurait même pas le ragoût. Autrement dit, Eddie avait pris du nodor. Autrement dit, il avait fait une descente dans sa réserve clandestine de rye. Sinon, comment expliquer ce mépris du danger qu'il affichait ? Pareille insouciance n'était pas son genre.

Elle ne dit rien, sachant que s'il essayait de dissimuler une bouteille sous ses vêtements ou dans son sac à dos, elle ne mettrait pas longtemps à la découvrir. Et à la confisquer. Il ne protesterait même pas. Il la laisserait la lui prendre des mains sans résister, en faisant la lippe.

3

Ils se mirent en marche, sac au dos et panrad en bandoulière. Eddie avait un fusil à l'épaule et sa mère avait emporté sa petite trousse de médicaments et de matériel de laboratoire.

C'était la fin de l'automne et, en plein midi, un pâle soleil rouge parvenait difficilement à percer la double couche de nuages qui enveloppaient la planète. Le second, une tache lilas encore plus petite, se couchait au nord-ouest. La mère et le fils avançaient dans une espèce de crépuscule brillant : c'était tout ce que l'on pouvait demander à la planète Baudelaire. Pourtant, malgré cette lumière chiche, la température était douce. C'était là un phénomène propre à certaines planètes situées derrière la Tête de Cheval, et qui demeurait encore inexpliqué en dépit des recherches faites à ce sujet.

Le paysage était accidenté, coupé de nombreux et profonds ravins. Ici et là se dressaient des éminences assez hautes et assez abruptes pour être qualifiées de montagnes embryonnaires. Compte tenu de la rudesse du sol, pourtant, la quantité de la végétation ne manquait pas de surprendre. Des buissons, des plantes grimpantes et de petits arbres vert pâle, rouges ou jaunes s'accrochaient à la moindre parcelle de sol, horizontalement ou verticalement. Et ils avaient tous des feuilles relativement larges qui se tournaient vers le

soleil pour s'abreuver de lumière.

Tandis que les deux Terriens s'enfonçaient non sans bruit à travers la forêt, des sortes d'insectes multicolores et des sortes de mammifères jaillissaient de temps en temps d'une cachette pour se précipiter dans une autre. Eddie jugea préférable de garder son fusil dans la saignée du coude. Mais un peu plus tard, quand ils furent obligés d'escalader le flanc des ravins et des collines en se servant des mains et des pieds, quand ils se virent forcés de se frayer leur chemin à travers des fourrés inextricables, il le remit en bandoulière.

Malgré leurs efforts, ils n'éprouvaient guère de fatigue. Ils pesaient une dizaine de kilos de moins que sur la Terre et si l'air était raréfié il était plus riche en oxygène.

Le Dr Fetts marchait au même rythme que son fils. Bien qu'elle eût cinquante-trois ans et qu'Eddie n'en eût que vingt-trois, on l'aurait prise pour sa sœur aînée, même en l'examinant avec attention. C'était l'avantage des pilules de longévité. Cela n'empêchait nullement Eddie de la traiter avec toute la courtoisie et la galanterie que l'on doit à sa mère et de l'aider à gravir les pentes escarpées ; encore ces ascensions n'essoufflaient-elles pas le Dr Fetts de façon sensible.

Ils s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau pour faire le point.

— Les signaux ont cessé, annonça Eddie.

— Manifestement.

Au même instant, le radar de détection incorporé au panrad se mit à lancer des bip-bip et tous deux levèrent automatiquement les yeux.

— Il n'y a pas de fusée dans le ciel.

Le Dr Fetts tendit le bras.

— Cela ne peut pas non plus venir de ces deux collines. Il n'y a que des rochers en haut. Des rochers énormes.

— Je crois quand même que ça vient bien de par là. Oh ! As-tu vu la même chose que moi ? On aurait dit une espèce de grande tige qui se rétractait derrière ce gros bloc.

Elle scruta la pénombre.

— J'ai l'impression que c'est ton imagination qui te joue des tours, mon fils. Je n'ai rien vu.

Les bip-bip continuaient et, brusquement, les zzt-zzt reprirent. Après une rafale de bruits, les uns et les autres s'interrompirent.

— Allons voir ça de plus près, dit le Dr Fetts.

— Je ne sais pas ce qu'on va trouver, mais ce sera sûrement quelque chose de bizarroïde.

Elle ne fit pas de commentaires.

La mère et le fils franchirent le ruisseau à gué et commencèrent à grimper. A mi-chemin du sommet, ils s'arrêtèrent avec stupéfaction pour renifler l'odeur méphitique que leur apportait une bouffée de

vent.

— Ça sent comme une cagée de singes.

— De singes en chaleur, ajouta-t-elle.

Si Eddie avait l'ouïe plus fine qu'elle, elle avait l'odorat plus affûté que lui.

Ils poursuivirent leur ascension. Le détecteur radar se remit à cracher ses petits bip frénétiques et Eddie, interloqué, s'immobilisa. Selon les indications du gonio, ces impulsions ne venaient pas de la cime de la colline vers laquelle ils progressaient comme cela avait été le cas tout à l'heure mais du second piton, de l'autre côté de la vallée. Brusquement, le panrad se tut.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On termine ce qu'on a commencé. Quand on sera arrivé en haut de cette colline, on ira explorer la deuxième.

Eddie haussa les épaules et pressa le pas pour rattraper la haute et mince silhouette de sa mère engoncée dans sa combinaison. Elle suivait littéralement une piste chaude et rien ne pouvait l'arrêter. Il la rejoignit juste avant qu'elle fût parvenue au bloc de rocher haut comme un chalet qui dominait la colline. Elle avait fait halte pour consulter son gonio dont l'aiguille oscillait avec affolement. L'odeur de zoo était extrêmement intense.

— Crois-tu qu'il pourrait s'agir d'un minéral quelconque émettant des ondes radio ? demanda le Dr Fetts d'une voix déçue.

— Non. Ces groupes de signaux étaient de nature sémantique. Et cette odeur…

— Mais alors, qu'est-ce que…

Eddie ne savait pas s'il devait se réjouir ou s'affliger que sa mère se soit si ostensiblement et de façon si impromptue déchargée sur lui du fardeau de la responsabilité et de l'action. Il éprouvait à la fois de la fierté et comme une curieuse timidité. Mais il se sentait exalté. Presque comme s'il était sur le point de découvrir ce qu'il cherchait depuis si longtemps. Il était incapable de dire de quoi il était en quête mais il était surexcité et il n'avait pas très peur.

Il empoigna son fusil à double canon. Le panrad était toujours muet.

— Ce rocher sert peut-être de cache à du matériel d'espionnage.

Il eut lui-même conscience de la niaiserie de cette hypothèse.

Derrière lui, sa mère poussa une exclamation et un cri. Il fit volte-face en épaulant mais il n'y avait rien sur quoi tirer. Du doigt, elle désignait la colline de l'autre côté de la vallée en prononçant des mots incohérents. Elle tremblait comme une feuille.

Eddie parvint à distinguer une longue et mince antenne qui paraissait se dresser au-dessus du monstrueux rocher couronnant

l'éminence. Deux pensées se firent jour en même temps dans son esprit en se bousculant : premièrement, que ce n'était pas une simple coïncidence si les deux collines étaient surmontées de masses rocheuses presque identiques ; deuxièmement, que l'antenne avait surgi depuis peu de temps car il était sûr qu'elle n'était pas là la dernière fois qu'il avait regardé l'autre piton.

Il ne put jamais faire part de ses conclusions à sa mère car quelque chose de filiforme et de flexible, doté d'une force irrésistible, s'enroula autour de lui par-derrière, et le souleva dans l'air et le tira. Il lâcha son fusil et, empoignant à pleines mains, les rubans ou les tentacules qui l'enserraient il s'efforça de dénouer leur étreinte. Mais en vain.

Il entrevit une dernière fois sa mère qui dévalait la colline à toutes jambes. Puis un rideau tomba et les ténèbres l'engloutirent.

4

Eddie, toujours entre ciel et terre, sentit qu'il tournoyait. Il ne pouvait évidemment pas en être certain mais il eut l'impression qu'il avait pivoté de 90°. Simultanément, les tentacules qui emprisonnaient ses bras lâchèrent leur emprise. Seul son buste était encore maintenu et la pression était si violente qu'il poussa un cri de douleur.

Finalement, la pointe de ses bottes entra en contact avec une surface souple et il fut entraîné en avant. Quand il s'arrêta, en face de Dieu seul savait quel monstre horrible, il fut brutalement assailli – ni par un bec acéré ni par des crocs, des couteaux ou aucun instrument tranchant mais par un épais nuage aux relents de singes.

En d'autres circonstances, il aurait peut-être vomi. Mais son estomac n'eut pas le loisir de décider s'il convenait ou non de faire place nette : le tentacule le souleva et le projeta contre quelque chose de mou et d'élastique qui évoquait la chair féminine et dont la consistance, le poli, la tiédeur et le bombé à peine indiqué faisaient penser à un sein.

Il lança ses mains et ses pieds en avant pour s'arcbouter, songeant fugitivement qu'il allait s'enfoncer, s'enliser, se faire absorber, avaler. L'idée qu'une sorte de titanesque amibe était embusquée au fond d'un creux de rocher – ou d'une coquille simulant le rocher – le galvanisa : il se mit à se tortiller en hurlant et à lancer des coups de pied à cette substance protoplasmique.

Mais il ne se passa rien de tel. Il ne fut pas immergé dans une gelée écumante et gluante qui eût dissous sa peau, sa chair et ses os. Il se sentit simplement poussé à plusieurs reprises contre la molle protubérance. Chaque fois, il la martela de ses poings ou de ses talons. La chose apparemment aberrante se renouvela une douzaine de fois. Enfin, il se sentit tiré en arrière comme si son comportement déroutait l'entité, quelle qu'elle fût, qui le traitait de la sorte.

Il avait renoncé à crier. Les seuls sons qui lui parvenaient étaient son souffle haché, les zzt-zzt et les bip-bip du panrad. Et au moment même où il en prenait conscience, le rythme des zzt-zzt changea, se transforma en une série d'impulsions identifiables : trois signaux sans cesse recommencés :

— Qui es-tu ? Qui es-tu ?

Certes, cela aurait aussi bien pu être : « Qu'est-ce que tu es ? » ou « Crénom de crénom » ou « Tagada-tsoin-tsoin ».

Ou rien du tout – sémantiquement parlant.

Mais cette dernière possibilité ne vint pas à l'esprit d'Eddie. Et lorsqu'on l'étendit doucement sur le sol et que le tentacule se rétracta dans l'obscurité Dieu seul savait où, il eut la conviction que la créature communiquait – ou tentait de communiquer – avec lui.

Ce fut cette pensée qui le retint de hurler et de tourner stupidement en rond dans cette fosse obscure et sans aération à la recherche d'une issue. Maîtrisant sa panique, il ouvrit d'un coup sec le petit volet que comportait l'un des flancs du panrad et enfonça son index droit dans la cavité. Il posa le doigt sur la clé et, dès que la chose eut cessé d'émettre, il répéta de son mieux les signaux qu'il avait captés. Il n'était pas nécessaire d'allumer le témoin pour régler le sélecteur sur la bande des 1 000 kilocycles : l'appareil se synchronisait automatiquement sur la dernière fréquence reçue.

Le plus étonnant était que tout son corps était secoué de tremblements quasiment irrépressibles, à l'exception de son index. Lui seul semblait avoir une fonction précise à remplir dans cette situation par ailleurs délirante. Il était l'élément qui aidait Eddie à survivre – le seul qui savait comment s'y prendre pour le moment. Son cerveau même paraissait coupé de son index. Cet index était Eddie tout entier, et le reste de son corps n'y était rattaché que parce que cela se trouvait comme ça.

Lorsqu'il lâcha le manipulateur, les signaux recommencèrent à crépiter. Cette fois, leurs groupements n'étaient pas identifiables. Ils avaient un certain rythme mais Eddie était incapable d'en saisir le sens. En même temps, le radar crachotait ses bip. Quelque part dans l'obscure alvéole, quelque chose braquait sur lui un faisceau de balayage.

Il actionna l'un des boutons qui saillaient sur le couvercle du

panrad et la torche incorporée s'alluma, révélant juste devant lui une paroi d'aspect caoutchouteux, d'un gris rougeâtre, comportant une protubérance gris pâle, grossièrement circulaire, d'environ 1,20 mètre de diamètre, ceinturée de douze tentacules enroulés, très longs et très minces, qui lui donnaient l'apparence d'une méduse.

Bien qu'il craignît que, s'il leur tournait le dos, ces tentacules ne le happassent à nouveau, la curiosité l'emporta : il fit demi-tour pour examiner les lieux à la lumière de la torche. Il se trouvait à l'intérieur d'une sorte de niche ovoïde, mesurant approximativement 9 mètres de long sur 3,5 de large et dont la plus grande hauteur était, au centre, de 2,5 à 3 mètres, faite d'une substance du même gris rougeâtre et entièrement lisse, à l'exception de tubes bleus ou rouges irrégulièrement espacés. S'agissait-il de veines et d'artères ?

Une section de la paroi, de la taille d'une porte, était percée d'une fente verticale frangée de tentacules. Eddie songea que c'était une espèce d'iris qui s'était ouvert pour l'attirer. D'autres faisceaux de tentacules, semblables à des étoiles de mer, étaient disséminés çà et là sur la paroi ou pendaient de la voûte. Face à l'iris, il y avait une longue tige flexible dont l'extrémité libre s'ornait d'une collerette cartilagineuse. Lorsque Eddie bougeait, elle se déplaçait de concert, sa pointe vrillée sur lui à l'instar d'une antenne de radar traquant la cible qu'elle localise. Et c'en était une. En outre, s'il ne se trompait pas, la tige était un émetteur-récepteur à ondes continues.

Il promena le faisceau lumineux de la lampe tout autour de lui et une exclamation étouffée lui échappa quand le pinceau éclaira le fond de l'alvéole en face de lui : une dizaine de créatures étaient pelotonnées là ! Grosses comme des porcelets, elles ressemblaient, ni plus ni moins, à des escargots extraits de leurs coquilles : Elles étaient dépourvues d'yeux et le pédoncule dont leur front était agrémenté était la reproduction en miniature de la tige de la paroi. Elles n'avaient pas l'air dangereux. Leur bouche béante était petite et démunie de dents et leur vitesse de déplacement devait être faible car elles se mouvaient à la manière des gastéropodes en rampant à l'aide d'un large disque charnu – un muscle faisant office de pied.

Néanmoins, s'il s'endormait, elles pourraient avoir raison de lui du fait de leur supériorité numérique et de leurs bouches d'où suintait peut-être un acide qui le digérerait, à moins qu'elles ne soient armées d'un invisible dard empoisonné.

Ses réflexions prirent brutalement fin quand il se sentit soudain happé, soulevé et pris en charge par un autre groupe de tentacules qui le dirigèrent par-delà la tige-antenne vers les pseudo-limaçons. Un peu avant qu'il les eût atteints, les tentacules l'immobilisèrent face à la paroi. Un iris, jusque-là dissimulé, s'ouvrit. La torche éclairait ce qu'il

y avait derrière mais Eddie ne distingua rien d'autre que des replis de chair.

Le panrad se mit à crépiter mais les séquences de brèves et de longues étaient différentes, maintenant. L'iris se distendit jusqu'au moment où son ouverture fut assez large pour engloutir son corps si on l'y engouffrait la tête la première. Ou les pieds devant. C'était sans importance. Les circonvolutions charnues se résorbèrent pour se transformer en une sorte de conduit. Ou de gorge. De milliers de petits trous jaillirent des dents minuscules, tranchantes comme des rasoirs. Presque aussitôt, elles réintégrèrent leurs fourreaux mais avant qu'elles disparaissent, d'innombrables et pernicieuses pointes acérées émergèrent à leur tour.

Un hachoir à viande.

Derrière cet arsenal meurtrier, au fond du gosier, il y avait une sorte d'énorme outre d'où sortait de la vapeur et qui exhalait une odeur semblable à celle du ragoût maternel. Des objets noirs, vraisemblablement des bouts de viande et des fragments de légumes, flottaient à la surface de ce brouet bouillonnant.

L'iris se referma et les tentacules obligèrent Eddie à se retourner. L'un d'eux lui administra avec douceur – mais il n'était pas possible de se méprendre sur la signification de ce geste – une claque sur les fesses. Et le panrad émit une série de zzt d'avertissement.

Eddie n'était pas un idiot. Il savait maintenant que les dix créatures devant lesquelles il était planté n'étaient pas dangereuses aussi longtemps qu'il ne leur ferait pas de mal. Mais s'il les molestait, il venait de voir ce qu'il adviendrait de lui pour peu qu'il ne soit pas sage.

A nouveau, les tentacules le soulevèrent et l'entraînèrent vers la protubérance gris clair contre laquelle ils le poussèrent. L'odeur de singes qui s'était dissipée revint à la charge. Eddie en identifia la source : un tout petit orifice qui s'était formé dans la paroi.

Comme il ne réagissait pas – il n'avait pas moindre idée de ce que l'on attendait de lui –, les tentacules le lâchèrent si brusquement qu'il tomba à la renverse. Il se releva sans une égratignure, la chair molle faisant coussin.

Dans l'immédiat, que faire ? Procéder à l'inventaire de ses ressources. Le panrad. Un sac de couchage dont il n'aurait aucun besoin tant que la température actuelle, trop élevée, se maintiendrait. Un flacon de capsules d'Old Red Star. Un thermos d'apesanteur à suceur. Un paquet de rations A-2— Z. Un fourneau pliant. Des cartouches pour son fusil – qui se trouvait, pour l'heure, à l'extérieur de la coquille rocailleuse de la créature. Un rouleau de papier hygiénique. Une brosse à dents. De la pâte dentifrice. Du savon. Une serviette. Des pilules : pilules nodor, pilules hormonées, pilules

vitaminées, pilules de longévité, pilules de stimulation des réflexes, pilules somnifères. Plus un mince fil de métal mesurant trente mètres, une fois déroulé, dans la structure moléculaire duquel étaient emmagasinés une centaine de symphonies, quatre-vingts opéras, un millier de compositions musicales différentes et deux mille livres majeurs allant des tragédies de Sophocle au dernier best-seller en passant par l'œuvre de Dostoïevski. Tout cela, le panrad permettait de l'écouter.

Eddie introduisit la bobine dans son logement, appuya sur une touche et dit à haute voix :

— L'enregistrement par Eddie Fetts de *Che gelida manina* de Puccini, s'il vous plaît.

Tout en écoutant avec satisfaction sa voix merveilleuse, il fit sauter le scellement d'une boîte de conserve trouvée au fond du sac. Sa mère y avait mis le reste du ragoût qui avait constitué leur dernier repas à bord du vaisseau.

Dans l'ignorance totale de ce qui allait se passer, mais mystérieusement convaincu que, pour l'instant, il était en sécurité, il se mit à jouer allègrement des mâchoires. Parfois, Eddie passait sans transition, ou presque, du dégoût à l'appétit.

La boîte nettoyée, il grignota quelques biscuits secs et une barre de chocolat en guise de dessert. Pas question de se rationner. Tant que ses provisions dureraient, il mangerait à satiété. Après, si rien ne se produisait, il… Mais non, se rassura-t-il en se léchant les doigts : Sa mère était libre et elle trouverait le moyen de le tirer d'affaire. Elle l'avait toujours fait !

5

Le panrad, qui était demeuré muet depuis quelque temps, recommença d'émettre. Eddie remarqua que l'antenne était pointée vers les créatures escargoïdes auxquelles, selon son habitude, il avait déjà donné le nom familier de mollussons.

Les mollussons s'approchèrent en rampant de la paroi devant laquelle ils s'immobilisèrent. Leurs bouches, placées au sommet de leurs têtes, béaient. On aurait dit une nichée d'oisillons affamés. L'iris s'écarta et deux lèvres en forme de groin se formèrent. De ce conduit jaillit un jet d'eau fumante charriant des morceaux de viande et de légumes. Du ragoût ! Un ragoût qui se déversait avec précision dans

chacune des bouches alignées.

Ce fut ainsi qu'Eddie apprit la seconde phrase du langage de Mère Polyphème. La première fois, elle lui avait demandé : « Qu'est-ce que tu es ? » Ce second message signifiait : « Venez manger. »

A titre d'expérience, il composa au manipulateur le même signal. Aussitôt, tous les mollussons – sauf celui qui était en train de prendre sa becquée – se tournèrent vers lui comme un seul homme et avancèrent de quelques dizaines de centimètres avant de s'arrêter, désorientés.

Ils devaient posséder un organe agissant à la manière d'un goniomètre qui localisait la source de l'émission. Sinon, ils n'auraient pas fait la différence entre les signaux qu'émettait Eddie et ceux de leur Mère.

Presque instantanément, un tentacule cingla Eddie en travers des épaules, le renversant, et le panrad lança un troisième message intelligible : « Ne recommence jamais plus ! »

Le quatrième suivit – et les dix jeunes y obéirent en retournant à leur place : « Par ici, enfants. »

Oui, ils étaient la progéniture qui vivait, mangeait, dormait, jouait et apprenait à communiquer dans la matrice de leur Mère – de la Mère. Ils étaient le naissain mobile de la monumentale et immobile entité qui avait gobé Eddie comme une grenouille happe une mouche. Elle avait commencé par n'être, elle aussi, qu'un mollusson qui, une fois qu'il eût atteint la taille d'un porcelet, avait été expulsé de la matrice. Roulée en boule, elle avait alors dévalé le flanc de sa colline natale, s'était à nouveau étirée lorsqu'elle était arrivée en bas pour gravir la colline suivante, l'avait redescendue de la même façon et avait recommencé inlassablement de colline en colline jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la coquille vacante d'une adulte morte. A moins que, voulant être une citoyenne de première classe dans sa société et non une *occupante* sans prestige, elle ne se fût installée sur la cime nue d'une éminence suffisamment élevée pour commander un large territoire.

Et là, elle avait projeté une multitude de vrilles minces comme des fils dans le sol et les fissures des rochers, des vrilles qui se nourrissaient de la graisse de son corps, qui s'allongeaient, qui s'enfonçaient toujours davantage et se ramifiaient pour en former de nouvelles. Ces radicelles opéraient souterrainement une chimie instinctive. Elles cherchaient – et trouvaient – l'eau, le calcium, le fer, le cuivre, l'azote, les carbones, caressaient les vers, les asticots, les larves, leur arrachant les secrets de leurs lipides et de leurs protéines, décomposaient les substances nécessaires en infinitésimales particules colloïdales qu'elles pompaient et refoulaient vers le corps blême et gluant qui gisait à même le sol au faîte d'une crête, d'une colline, d'un

pic.

Là, grâce à la programmation inscrite dans les molécules du cervelet, l’organisme s’emparait des briques constituant les éléments et les façonnait pour construire avec les matériaux disponibles une très fine coquille, une carapace suffisamment spacieuse pour que la Mère pût la remplir entièrement en grossissant tandis que ses ennemis naturels – les prédateurs acharnés et affamés rôdant dans le crépuscule de la planète Baudelaire – s’useraient en vain et les griffes et les crocs.

Et quand sa masse proliférante se trouvait à l’étroit, elle résorbait cette coriace carapace. Si aucune dent acérée ne la découvrait pendant les quelques jours que prenait ce processus, elle en fabriquait une autre, plus grande, et ainsi de suite. Une douzaine de fois ou davantage.

Jusqu’au moment où elle se métamorphosait en une monstrueuse créature adulte, très modifiée – une femelle vierge. A l’extérieur, il y avait cette substance qui ressemblait à un bloc erratique et qui était, en fait, de la roche : granit, diorite, marbre, basalte, voire simple calcaire. Ou, parfois, du fer, du verre ou de la cellulose.

Au centre, le cerveau, probablement aussi gros que celui d’un homme, et tout autour, des tonnes d’organes : le système nerveux, un ou plusieurs cœurs puissants, les quatre estomacs, les générateurs micro-ondes et grandes ondes, les reins, les intestins, les trachées, les organes olfactifs et gustatifs, l’usine à parfums qui fabriquait les odeurs destinées à attirer les animaux et les oiseaux suffisamment près pour qu’ils puissent être capturés, et la colossale matrice. Ainsi que les antennes – la petite antenne intérieure servant à enseigner et à surveiller les jeunes, et la grande et puissante antenne externe plantée en haut de la coquille et qui s’escamotait en cas de danger.

La dernière étape était le passage de la virginité à la maternité, de l’état inférieur à l’état supérieur désigné dans son langage à base de trains d’ondes par une pause prolongée avant l’énoncé d’un mot. Ce n’était qu’après avoir été déflorée qu’elle pouvait occuper un rang élevé dans la société. Impudique et sans vergogne, c’était elle qui faisait les avances, les propositions et qui capitulait.

Après quoi, elle dévorait son partenaire.

Ce fut le trentième jour de sa captivité, selon le chronomètre de son panrad, que ce petit détail parvint à la connaissance d’Eddie, et cela l’indigna. Non que la chose offusquât son sens moral, mais parce qu’il avait personnellement été sélectionné comme partenaire. Et comme dîner.

Il tapota : « Dis-moi ce que tu entends par là, Mère. »

Il ne s’était pas demandé jusque-là comment une espèce ne

comportant pas d'individus mâles pouvait assurer sa reproduction et il apprit que, pour les Mères, toutes les créatures autres qu'elles-mêmes étaient des mâles. Les Mères étaient immobiles et femelles. Les mobiles étaient mâles. Eddie était mobile. Donc, c'était un mâle.

Il était tombé sur cette Mère-là en pleine saison des amours, c'est-à-dire pendant qu'elle élevait une portée. Elle l'avait repéré alors qu'il longeait le ruisseau au fond de la vallée. Quand il avait atteint le pied de la colline, elle avait détecté son odeur. C'était une odeur inconnue. Ce qu'elle put trouver de plus adéquat en fouillant sa banque mémorielle fut un animal qui ressemblait à ce spécimen et d'après la description qu'elle fit de ce modèle, Eddie déduisit que ce devait être un singe anthropoïde. Elle avait alors sélectionné dans son répertoire d'odeurs celle des singes en rut et l'avait émise. Quand Eddie avait paru donner dans le panneau, elle l'avait capturé.

En principe, il aurait dû s'attaquer à la papille de conception, la protubérance gris clair qui saillait sur la paroi. Lorsqu'il l'aurait eu suffisamment lacérée et déchirée pour que s'amorçât le mystérieux phénomène de la gestation, l'iris stomacal l'aurait englouti.

Heureusement, il ne possédait ni bec aigu, ni crocs, ni griffes. Et la Mère avait capté l'écho de ses propres signaux que lui renvoyait le panrad.

Eddie ne comprenait pas pourquoi il était nécessaire que l'union ait lieu avec un mobile. Une Mère était assez intelligente pour crever elle-même la papille de conception à l'aide d'une pierre pointue.

Elle lui laissa entendre que la conception ne démarrait que si elle s'accompagnait d'un certain titillement des nerfs – d'une transe qui devait être apaisée. Pourquoi cet état émotionnel était-il nécessaire ? Mère n'en savait rien.

Eddie essaya de lui expliquer ce qu'étaient les gènes et les chromosomes, pourquoi leur présence était indispensable chez les espèces hautement évoluées.

Mère n'y comprit rien.

Le nombre de déchirures et de lacérations que subissait la papille correspondait-il au nombre des naissances ? se demanda-t-il. A moins que les rubans chromosomiques, siège des facteurs héréditaires, qui s'étiraient sous le revêtement extérieur de la papille comportassent une grande quantité de possibilités ? Et que l'irritation aveugle et la stimulation consécutive des gènes fussent l'équivalent de leur combinaison au moment de la conjonction du mâle et de la femelle dans l'espèce humaine ? Dans ce cas, les caractères des descendants résulteraient du mélange de ceux des parents.

Mais peut-être le sacrifice alimentaire inévitable du mobile après la copulation représentait-il quelque chose de plus qu'un simple réflexe émotionnel et nutritif ? Signifiait-il que le mobile recueillait

dans son bec, en même temps que des lambeaux de peau, des nodules génétiques épars, telles des graines enkystées, que ces nodules n'étaient pas détruits par l'ébullition dans l'estomac où se cuisinait le ragoût et étaient ultérieurement évacués en même temps que les fèces ? Que les animaux et les oiseaux les récupéraient dans leurs becs, leurs dents, leurs pattes et que, capturés par d'autres Mères lors de ce viol indirect, ils transmettaient les agents porteurs de l'hérédité à la papille de conception au moment où ils la lacéraient, que ces nodules se détachaient, s'implantaient alors dans la muqueuse, étaient captés par le sang, irriguant la protubérance alors même que d'autres étaient moissonnés ? Les mobiles étaient-ils par la suite mangés, digérés et évacués au cours de ce cycle sans fin, énigmatique mais ingénieux ? Etait-ce ce mécanisme qui assurait la redistribution continuelle, encore qu'aveugle, des gènes, des variations dues au hasard, de la progéniture, des possibilités de mutation, etc. ?

Mère émit qu'elle était complètement dépassée.

Eddie renonça. Après tout, quelle importance cela avait-il ?

Il décida que cela n'en avait aucune et se leva pour demander de l'eau. L'iris de la Mère se plissa et fit couler environ un litre d'eau tiède dans son thermos. Eddie laissa tomber une pilule dans le récipient qu'il agita jusqu'à ce qu'elle fût dissoute et s'offrit une rasade d'une imitation passable d'Old Red Star. Il préférait le rye quand il était brutal et puissant, encore qu'il eût pu s'accommoder de l'alcool le plus moelleux. Ce qui comptait, c'était la rapidité du résultat. Le goût lui était indifférent : n'importe comment, il avait horreur de la saveur de l'alcool, quel qu'il fût.

Aussi but-il ce que les clochards buvaient en frissonnant et en maudissant le sort qui les avait fait tomber si bas qu'ils étaient forcés d'ingurgiter une pareille cochonnerie.

Le rye lui embrasa les tripes et ne tarda pas à s'irradier dans ses membres et à lui échauffer la tête. Le seul point noir était que sa réserve de pilules diminuait vite. Quand il serait au bout de ses provisions… C'était dans ces moments-là que sa mère lui manquait le plus.

La pensée de celle-ci fit perler de grosses larmes à ses yeux. Il renifla, but encore une gorgée et quand le plus gros des mollussons se frotta contre lui pour qu'il lui grattât le dos, il lui donna à la place un petit coup d'Old Red Star en se demandant nonchalamment quels effets l'amour du rye aurait sur l'avenir de la race quand ces vierges deviendraient Mères.

Alors, brusquement, jaillit dans son esprit une idée qui lui sembla être le salut : ces créatures pouvaient extraire de la terre les éléments voulus et reproduire les complexes structures moléculaires. A condition de disposer d'un échantillon de la substance désirée qu'elles

disséqueraient dans quelque mystérieux organe.

Quoi de plus simple que de confier à la Mère une de ses chères capsules ? Elle en ferait des petits en nombre incalculable. Cela plus les quantités illimitées d'eau que les vrilles iraient pomper dans le ruisseau voisin... il y avait de quoi faire verdir de jalousie un maître distillateur !

Eddie fit claquer sa langue mais lorsqu'il s'apprêta à lui exprimer sa requête, le message que Mère était précisément en train d'émettre à cet instant s'enregistra dans son esprit.

Elle disait non sans une certaine dose de fiel que sa voisine était toute faraude parce qu'elle avait capturé, elle aussi, un mobile capable de communiquer.

6

La société des Mères était aussi hiérarchisée que le cérémonial des banquets protocolaires de Washington ou qu'un poulailler. Seul comptait le prestige et le prestige était déterminé par la puissance d'émission, la hauteur de l'éminence sur laquelle était installée la Mère et qui conditionnait l'étendue de territoire que balayait son radar, l'abondance, l'originalité et l'esprit de ses papotages. Celle qui s'était emparée d'Eddie était une reine. Elle avait le pas sur une trentaine de ses semblables : toutes devaient la laisser émettre la première et aucune n'avait l'audace de rompre le silence tant qu'elle n'avait pas fini. Alors, c'était au tour de la seconde, puis de la troisième et ainsi de suite dans l'ordre de préséance. La Mère numéro 1 pouvait à tout moment interrompre tout le monde et si une Mère de rang inférieur avait, d'aventure, quelque chose d'intéressant à communiquer, elle était autorisée à couper celle qui parlait pour demander à la reine la permission de raconter sa petite histoire.

Eddie connaissait cette coutume mais il ne pouvait écouter directement les causettes des collines : l'épaisse coquille de pseudo-granit le lui interdisait et il ne pouvait compter que sur le pédoncule matriciel pour obtenir des informations de seconde main.

De temps en temps, Mère ouvrait la porte et laissait sortir sa nichée rampante. Une fois dehors, les jeunes s'entraînaient à dialoguer par ondes dirigées avec les mollussons de la Mère d'en face. A l'occasion, cette Mère daignait s'adresser aux petits et la geôlière d'Eddie rendait la pareille à sa propre progéniture.

Retour arrière.

La première fois que les enfants avaient franchi l'iris de sortie, Eddie avait essayé, tel Ulysse, de se faire passer pour l'un d'eux : il s'était glissé au milieu de la portée. Mais Mère avait lancé un tentacule et l'avait obligé à rentrer.

C'était à la suite de cet incident qu'il l'avait baptisée Polyphème.

Il n'ignorait pas que le fait d'être propriétaire de cette chose unique en son genre, un mobile émetteur, avait accru le prestige, déjà extraordinaire, dont elle jouissait. L'importance qu'elle avait acquise était telle que toutes les Mères riveraines de son territoire avaient transmis la nouvelle aux autres. Avant même qu'Eddie eût appris son langage, le continent tout entier était à l'écoute. Polyphème était devenue une véritable chroniqueuse de la rubrique des potins. Des dizaines de milliers d'habitantes des collines suivaient avec passion les épisodes de ses relations avec ce paradoxe ambulant : un mâle sémantique.

Ç'avait été merveilleux. Jusqu'au jour – il y avait très peu de temps – où la Mère de l'autre côté de la vallée avait capturé une créature identique. D'un seul coup, elle avait été promue Numéro 2 et, au moindre faux pas de Polyphème, elle usurperait la première place.

Cette nouvelle avait surexcité Eddie. Il pensait souvent à sa mère et se demandait ce qu'elle faisait. Chose bizarre, il sortait fréquemment de ses rêveries en bougonnant, lui reprochant presque à haute voix de l'avoir abandonné et de ne pas chercher à venir à son aide. Quand il s'en rendait compte, il avait honte. Néanmoins, il avait le sentiment d'une désertion.

Lorsqu'il apprit que sa mère était en vie et avait été faite prisonnière, probablement en tentant de lui porter secours, il sortit de l'état de léthargie dans lequel il était plongé depuis quelque temps et qui lui faisait faire le tour du cadran. Il demanda à Polyphème si elle voulait bien ouvrir la porte pour qu'il puisse s'entretenir directement avec l'autre créature captive. Polyphème avait répondu par l'affirmative. Si grand était son désir d'être partie prenante à une conversation entre deux mobiles qu'elle s'était montrée des plus coopératives. De ce qu'ils se diraient, elle tirerait une montagne de potins. Il n'y avait qu'une seule ombre à sa joie : l'autre Mère serait également à l'écoute.

Mais, se rappelant qu'elle était toujours le Numéro 1 et que, à ce titre, ce serait elle qui répercuterait la première les informations recueillies, elle fut prise d'un tel frisson d'orgueil et d'extase qu'Eddie sentit le sol trembler sous lui.

L'iris s'ouvrit. Eddie sortit et examina la vallée. Les collines étaient toujours aussi vertes, aussi rouges et aussi jaunes car la végétation de la planète Baudelaire ne perdait pas ses feuilles en

hiver. Seules quelques taches blanches indiquaient que l'on était déjà entré dans la mauvaise saison. La morsure de l'air glacé sur sa peau nue le faisait grelotter. La chaleur de la matrice rendait insupportable le port de vêtements. De plus, en être humain qu'il était, il lui fallait évacuer ses excréments et Polyphème, en Mère qu'elle était, faisait périodiquement le ménage à grande eau. Chaque fois que le flot tiède jaillissait de l'un de ses quatre estomacs pour expulser les déchets par l'iris, Eddie était inondé. Il avait quitté ses vêtements et ceux-ci avaient été entraînés par le courant. Ce n'était qu'en s'asseyant sur son paquetage qu'il parvenait à lui éviter le même sort.

Ensuite, de l'air chaud provenant de la puissante batterie de poumons de la Mère et passant par les mêmes tranchées les séchait, les mollussons et lui. Il ne manquait pas de confort – il avait toujours aimé les douches – mais la disparition de ses vêtements était l'une des choses qui l'avait dissuadé de s'évader. Il mourrait de froid s'il ne retrouvait pas le yacht assez rapidement. Il n'était pas sûr de se rappeler le chemin.

Aussi, quand il émergea à l'air libre, recula-t-il d'un pas ou deux afin que l'air chaud soufflé par Polyphème l'enveloppât comme une cape. Puis il scruta les quelque huit cents mètres qui le séparaient de sa mère. Mais il ne la voyait pas. La pénombre crépusculaire et l'obscurité qui régnait dans les profondeurs de sa ravisseuse la dissimulaient aux regards.

Il tapa en morse :

— Branche le talkie sur la même fréquence.

Paula Fetts obéit. Elle commença par lui demander avec inquiétude s'il allait bien.

— Très bien, répondit-il.

— Est-ce que je t'ai terriblement manqué, fils ?

— Oh ! Beaucoup.

Tout en prononçant ces mots, il se demandait vaguement pourquoi sa propre voix sonnait aussi creux. Probablement parce que l'idée qu'il ne reverrait jamais plus sa mère le mettait au désespoir.

— J'ai cru que j'allais devenir folle, Eddie. Quand tu t'es fait capturer, je me suis mise à courir aussi vite que je pouvais. J'ignorais ce que pouvait être l'horrible monstre qui nous attaquait. Mais avant d'arriver au bas de la colline, je suis tombée et je me suis cassé la jambe…

— Oh non, mère !

— Si. J'ai quand même réussi à me traîner jusqu'au navire. J'ai réduit la fracture et me suis fait des injections BK. Seulement, mon organisme n'a pas réagi comme il l'aurait dû. Il y a des gens comme ça, tu sais, et la guérison a demandé deux fois plus de temps que

prévu. Mais quand j'ai été à nouveau capable de marcher, j'ai pris un fusil et un paquet de dynamite dans l'intention de faire sauter ce que je croyais être une forteresse enfouie sous des rochers, un avant-poste utilisé par je ne sais quels extraterrestres. Je n'avais pas la moindre idée de la nature de ces bêtes. Cependant, j'ai pensé qu'il valait mieux commencer par reconnaître le terrain. Mon intention première était de surveiller l'antre rocheuse de l'autre côté de la vallée. Mais cette créature m'a faite prisonnière. Ecoute-moi, fils. Avant que le contact avec toi soit coupé, laisse-moi te dire de ne pas perdre espoir. Je sortirai d'ici avant peu et je volerai à ton secours.

— Comment feras-tu ?

— Si tu te rappelles, j'ai dans ma trousse de laboratoire un certain nombre de carcinogènes pour les expériences sur le terrain. Or, tu sais que, parfois, la papille de conception d'une Mère, lorsqu'elle se déchire au moment de l'accouplement, devient cancéreuse au lieu d'engendrer des petits. L'inverse de la gestation, quoi. J'ai injecté un carcinogène dans la papille de ma geôlière et un superbe carcinome s'est développé. Elle sera morte d'ici quelques jours.

— Maman ! Tu seras enterrée sous cette masse de chair décomposée !

— Non. Cette créature m'a dit que lorsque ses congénères meurent, un réflexe fait s'ouvrir les lèvres de la vulve. Pour permettre aux petits – s'il y en a – de s'échapper. Ecoute-moi. Je...

Un tentacule s'enroula autour d'Eddie et le tira à l'intérieur. L'iris s'obtura.

Il passa sur ondes continues et entendit :

— Pourquoi n'as-tu pas communiqué ? Qu'est-ce que tu as fait ? Réponds-moi ! Réponds-moi !

Eddie lui expliqua ce qui s'était passé. Le silence qui suivit ne pouvait être que celui de la stupéfaction. Quand Polyphème eut recouvré ses esprits, elle émit :

— Désormais, tu ne parleras plus avec l'autre mâle que par mon intermédiaire.

De toute évidence, elle enviait et maudissait en même temps la capacité qu'avait Eddie de changer de bandes d'ondes et peut-être avait-elle du mal à accepter le fait.

— Je t'en prie, insista-t-il sans se douter qu'il marchait sur un terrain dangereux, je t'en prie, laisse-moi parler directement à ma mère...

— Co... co... comment ? C'est ta M-M-M-Mère ?

C'était la première fois qu'elle bégayait.

— Oui, bien sûr.

Le sol s'arqua brutalement sous lui. Avec un cri, il s'arc-bouta pour garder son équilibre et alluma la torche. Les parois tremblotaient

comme de la gelée et les conduits vasculaires rouges et bleus avaient viré au gris. L'iris béait, flasque, semblable à une bouche inerte et l'atmosphère commençait à se refroidir. La température interne de Mère baissait : il le sentait sous la plante de ses pieds.

Il lui fallut un moment pour comprendre.

Polyphème était en état de choc.

Il ne sut jamais ce qui serait advenu si cela s'était prolongé. Peut-être aurait-elle péri et aurait-il alors été expulsé dans le froid hivernal avant que sa mère eût pu s'évader. Alors, s'il n'avait pas retrouvé le navire, il serait mort. Pelotonné sur lui-même dans le recoin le plus tiède de la cavité ovoïde, Eddie songeait à cette perspective et les frissons qui l'agitaient n'étaient pas dus totalement au froid qui s'engouffrait à l'intérieur de la matrice.

7

Toutefois, Polyphème avait sa méthode personnelle de récupération. Celle-ci consistait à restituer le contenu de son estomac garde-manger, lequel s'était sans aucun doute gorgé des toxines que son organisme avait sécrétées sous l'effet du choc. Ce vomissement était la manifestation physique d'une catharsis psychologique. Le torrent brûlant était si impétueux qu'il faillit entraîner son fils adoptif mais, réagissant instinctivement, elle avait enroulé des tentacules autour de lui et des mollussons. Après le premier renvoi, elle vida ses trois autres poches stomacales. La seconde était simplement pleine d'eau chaude, la troisième d'eau tiède et la quatrième, qui venait de se remplir, d'eau froide.

Cette douche glacée arracha un hurlement à Eddie.

Les iris de Polyphème se refermèrent. Le sol et les parois cessèrent peu à peu de trembler, la température remonta, les veines et les artères reprirent leur coloration normale. Polyphème avait récupéré. C'était, tout du moins, ce qu'il semblait.

Mais quand, après avoir patienté vingt-quatre heures, Eddie aborda précautionneusement le sujet, non seulement elle ne voulut pas entrer dans la discussion mais elle refusa même d'admettre l'existence de l'autre mobile.

Renonçant à l'arracher à son mutisme, Eddie s'absorba dans ses pensées. La seule conclusion à laquelle il parvint, et il était sûr d'avoir suffisamment pénétré la psychologie de Mère pour que l'explication

fût valable, était que le concept de mobile femelle était totalement inacceptable. L'univers de Polyphème était antinomique : il y avait, d'un côté, le mobile et, de l'autre, sa propre espèce, l'immobile. Le mobile, c'était la nourriture, et la copulation. C'était le mâle. Les Mères étaient… femelles.

La méthode de reproduction des mobiles était une notion qui n'avait probablement jamais effleuré l'esprit des habitantes des collines. Leur science et leur philosophie se situaient au niveau de l'instinct corporel. Attribuaient-elles la fixité de la population des mobiles à un quelconque phénomène de reproduction spontanée ou de scissiparité de type amibien, ou considéraient-elles tout simplement sans se poser de questions que les mobiles « poussaient », et voilà tout ? Eddie ne le détermina jamais. Les Mères étaient le principe féminin et le reste du cosmos protoplasmique était masculin.

Un point, c'est tout. Tout autre concept était plus que répugnant, obscène et blasphématoire : il était… impensable.

Ce que lui avait révélé Eddie avait profondément traumatisé Polyphème et bien qu'elle semblât remise du choc, une cicatrice demeurait, enfouie quelque part sous ces tonnes de chair d'une inimaginable complexité, qui s'épanouissait, fleur secrète et sombre, dont l'ombre masquait un certain souvenir, une certaine filière du plan de conscience. Cette ombre au violet d'ecchymose recouvrait une période de temps et un événement que, pour des raisons échappant à un être humain, Mère jugeait nécessaire de déclarer zone interdite.

Aussi, quoique Eddie ne formulât pas cette pensée, les cellules de son corps devinaient, il pressentait et savait, comme si son cerveau refusait d'entendre ce que sa chair et ses os prophétisaient, ce qui allait se passer.

Soixante-six heures plus tard selon l'indication de l'horloge du panrad, l'iris d'entrée de Polyphème s'ouvrit. Ses tentacules jaillirent comme des traits. Quand ils se rétractèrent, ils maintenaient captive la mère d'Eddie qui se débattait en vain.

Eddie, qui était assoupi, se réveilla. Frappé et paralysé d'horreur, il vit la prisonnière lui lancer sa trousse de laboratoire et l'entendit pousser un cri inarticulé avant de disparaître la tête la première dans l'iris stomacal.

Polyphème avait choisi la méthode la plus sûre pour détruire la preuve.

Eddie était prostré, le nez écrasé contre la chair chaude et palpitante du sol. De temps en temps, ses poings se nouaient convulsivement comme s'il essayait de saisir quelque chose que quelqu'un tenait juste à sa portée pour l'éloigner aussitôt.

Il ne savait pas depuis quand il était là car il ne regardait pas la

pendule.

Enfin, dans l'obscurité, il se dressa sur son séant et gloussa niaisement.

— Mère faisait du bon ragoût.

Cela lui fit l'effet d'un déclic. Il se laissa retomber en avant, rejeta la tête en arrière et se mit à hurler comme un loup à la pleine lune.

Polyphème était évidemment sourde comme un pot mais elle pouvait grâce à son radar détecter la position d'Eddie et ses narines subtiles déduisirent de l'odeur de son corps qu'il avait terriblement peur et était dans un état d'affreuse angoisse.

Un tentacule se déroula et se lova doucement autour de lui. Le panrad crépita :

— Que se passe-t-il ?

Eddie appuya sur le manipulateur.

— J'ai perdu ma mère.

— ?

— Elle est partie et ne reviendra plus jamais.

— Je ne comprends pas. *Je suis là.*

Les pleurs d'Eddie se tarirent et il tordit le cou comme s'il écoutait une voix intérieure. Il renifla trois ou quatre fois, essuya ses larmes, se dégagea délicatement de l'étreinte du tentacule qu'il caressa et alla chercher dans son sac, fourré dans un coin, ses capsules d'Old Red Star. Il en fit tomber une dans le thermos et donna l'autre à Polyphème en la priant de la reproduire si la chose était possible. Puis, il s'allongea sur le flanc, appuyé sur un coude comme un Romain en pleine orgie et commença à téter le rye en écoutant un pot-pourri de Beethoven, de Moussorgski, de Verdi, de Strauss, de Porter, de Feinstein et de Waxworth.

Et le temps s'écoula ainsi – si tant est que le temps existât en ce lieu. Quand il était las de la musique, des jeux ou des livres, il se branchait sur le réseau intérieur. Lorsqu'il avait faim, il se levait et s'approchait – parfois en rampant – de l'iris alimentaire. Il y avait des boîtes de ration dans son sac et il avait décidé de s'en contenter jusqu'à ce qu'il soit sûr… il y avait quelque chose qu'il lui était interdit de manger. Un poison ? Quelque chose dont Polyphème et les mollussons s'étaient repus. Mais cela, il l'avait oublié durant son orgie musicale. A présent, il dévorait le ragoût de bon appétit sans penser à autre chose qu'à satisfaire ses besoins.

Parfois, l'iris-porte s'ouvrait et Billy le Marchand de Légumes entrait d'un bond. Billy ressemblait au produit d'un croisement entre un grillon et un kangourou. De la taille d'un colley, il possédait une poche marsupiale pleine de légumes, de fruits et de noix qu'il entreprenait d'extraire à l'aide de ses griffes chitineuses d'un vert

mordoré pour les donner à Mère en échange d'une portion de ragoût. Symbiote heureux, il sifflotait joyeusement tandis que ses yeux à facettes autonomes se tournaient, l'un vers les mollussons, l'autre vers Eddie.

Pris d'une subite impulsion, celui-ci avait abandonné la bande des 100 kilocycles et exploré d'autres fréquences. C'est ainsi qu'il avait découvert que Polyphème et Billy émettaient sur 108 kc. C'était apparemment là leur signal naturel.

Quand Billy avait une livraison à faire, il émettait et, si Polyphème avait besoin de ravitaillement, elle lui répondait. Ce n'était pas là une manifestation d'intelligence de la part de Billy : simplement, son instinct le poussait à émettre. Et la Mère était limitée à cette unique bande, abstraction faite de la fréquence « sémantique ». Mais cela fonctionnait à merveille.

8

Tout allait bien. Qu'est-ce qu'un homme peut désirer ? De la nourriture gratuite, de l'alcool en abondance et sans restriction, un lit confortable, la climatisation, des douches, de la musique, des œuvres intellectuelles (enregistrées sur bandes), des conversations intéressantes (dont il était le principal sujet), l'intimité et la sécurité.

S'il ne l'avait pas déjà surnommée Polyphème, il l'aurait baptisée Maman Gratis.

Et il n'y avait pas que les commodités que lui dispensait la créature. Elle avait répondu à toutes ses questions. A toutes...

Sauf une.

Une question qu'il n'avait jamais exprimée explicitement. Il aurait été, en vérité, incapable de le faire. Il ne se doutait d'ailleurs probablement pas qu'une telle question couvait en lui.

Mais Polyphème l'exprima le jour où elle lui demanda de lui rendre un certain service.

Eddie réagit comme sous le fouet de l'insulte.

— Ça ne se fait pas ! Ça ne se fait pas...

Il s'en étranglait. Puis il se dit que c'était le comble du ridicule ! Elle n'était pas...

— Mais si... elle est, murmura-t-il, l'air déconcerté.

Il se leva et ouvrit la trousse de laboratoire. Comme il y cherchait un scalpel, il tomba sur les carcinogènes. Il les lança de

toutes ses forces par le méat labial entrouvert et ils roulèrent jusqu'au bas de la colline.

Alors, il se retourna, le scalpel à la main, et se rua sur la protubérance gris clair saillant sur la paroi. Il s'immobilisa, le regard braqué sur elle. L'instrument lui échappa. Il le ramassa, en frappa mollement la papille qui n'en fut même pas égratignée et le laissa à nouveau tomber.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? crépita le panrad qui se balançait à son poignet.

Brusquement, d'un conduit voisin lui parvint une lourde odeur humaine, une odeur de sueur qui l'assaillit en plein visage.

— ? ?? ?

Il était à moitié ramassé sur lui-même, comme paralysé. Des tentacules en furie s'enroulèrent soudain autour de lui et l'entraînèrent vers l'iris stomacal béant dont l'ouverture avait les dimensions d'un homme.

Eddie poussa un hurlement et, tout en se contorsionnant, il appuya sur le pressoir du manipulateur et tapa :

— D'accord ! D'accord !

De retour devant la papille, il se jeta brutalement sur elle avec une joie sauvage et se mit à la taillader férocement en braillant :

— Tiens, prends ça ! Et encore ça, p…

Le reste fut noyé dans une vocifération inintelligible.

Il continuait de jouer du scalpel sans trêve ni répit et peut-être aurait-il fini par trancher entièrement la papille si Polyphème n'était pas intervenue. Elle le hala une nouvelle fois jusqu'à son iris stomacal et il resta suspendu dix secondes au-dessus de celui-ci, réduit à l'impuissance et sanglotant de peur et de fierté.

Ses réflexes avaient presque évincé la raison de Polyphème. Heureusement, une froide étincelle de lucidité illumina un recoin du vaste gouffre, obscur et brûlant de sa frénésie.

Le conduit aboutissant à la poche fumante où mitonnait la viande fumante se referma et les circonvolutions charnues qui le tapissaient se déplissèrent. Un jet d'eau tiède venu de ce qu'il appelait l'estomac « sanitaire » inonda Eddie. L'iris s'obtura. Les tentacules le reposèrent sur le sol. Le scalpel réintégra la trousse.

Mère resta longtemps secouée par l'idée de ce qu'elle aurait pu faire à Eddie et elle ne recommença à émettre que lorsque ses nerfs furent calmés. A ce moment, elle ne fit aucune allusion au sort auquel il avait échappé de justesse. Et Eddie n'en parla pas davantage.

Il était heureux. Il avait l'impression qu'un ressort qui lui comprimait le ventre depuis que sa femme et lui s'étaient séparés s'était brusquement détendu. Le vague et douloureux sentiment de

perte et d'insatisfaction qui l'habitait, la légère fièvre, l'étau qui lui serrait les entrailles, cette apathie qui, parfois, l'envahissait, tout cela avait disparu. Il se sentait bien.

En même temps, quelque chose qui s'apparentait à un sentiment de profonde affection était né en lui tel un cierge minuscule qui s'allume et luit sous la voûte immense d'une cathédrale où s'engouffrent les vents. La carapace de Mère n'abritait plus seulement Eddie. A présent, elle recelait aussi une émotion inconnue de son espèce. Un autre événement qui remplit Eddie d'effroi en fut la preuve manifeste.

En effet, la papille lacérée se cicatrisa et la protubérance grossit, devint une sorte de sac qui, finalement, creva, libérant dix mollussons pas plus gros que des souris qui tombèrent sur le sol. Le choc eut le même effet que les claques de l'accoucheur sur les fesses d'un nouveau-né : leur première bolée d'air fut mêlée de terreur et de souffrance et ils emplirent l'éther de S.O.S. débiles et affolés.

Quand Eddie ne parlait pas avec Polyphème, qu'il ne prenait pas l'écoute, qu'il ne buvait pas, qu'il ne dormait pas, qu'il ne mangeait pas, qu'il ne procédait pas à ses ablutions, qu'il ne se gorgeait pas de musique en conserve, il jouait avec les mollussons. En un sens, il était leur père. A mesure que ces derniers engraissaient et ressemblaient de plus en plus à des porcelets, leur génitrice avait de la peine à le distinguer de sa progéniture. Comme Eddie marchait de moins en moins et qu'il se mêlait souvent à eux en se mettant à quatre pattes, elle avait du mal à l'identifier au radar. En outre, peut-être à cause de l'atmosphère lourde et humide ou de son régime alimentaire, il perdit tout son système pileux. Et devint obèse. Il ne se distinguait pas, somme toute, des bébés molussons. Il était aussi pâle, aussi lisse, aussi rondelet et aussi imberbe qu'eux. Un air de famille, en quelque sorte.

Pourtant, il y avait une différence. Quand le moment fut venu pour les vierges d'être expulsées, Eddie se réfugia en geignant dans le recoin le plus éloigné de la matrice et il y demeura jusqu'à ce qu'il fût sûr et certain que Mère ne l'éjecterait pas, ne le lâcherait pas dans l'univers extérieur glacial, cruel et affamé.

Cette dernière crise passée, il revint au centre de la matrice. La panique qui le faisait haleter s'était évanouie mais ses nerfs étaient encore frémissants. Il remplit son thermos et s'écouta chanter de sa voix de ténor son air favori, l'aria du *Vieux Marin* de l'opéra de Gianelli. Soudain, n'y tenant plus, il s'accompagna lui-même en contre-chant. Jamais les dernières paroles du livret ne l'avait autant ému :

Et l'albatros de mon cou se détacha,
Comme un plomb qui dans la mer s'engloutit.

Et puis, silencieux mais la musique au cœur, il coupa pour se brancher sur la fréquence de Polyphème.

Mère était troublée. Elle ne parvenait pas à décrire exactement au continent qui l'écoutait les sentiments inconnus et presque indéfinissables que lui faisait éprouver le mobile. C'était là un concept qui ne pouvait s'exprimer dans son langage. Et les litres de Red Old Star que charriait son sang n'étaient pas faits pour arranger les choses.

Eddie, suçotant la tétine, hochait nonchalamment la tête, de tout cœur avec elle, tandis qu'elle cherchait les mots. Bientôt, le thermos lui échappa des mains.

Il s'endormit, couché en chien de fusil, les genoux ramenés contre la poitrine, les bras croisés, la tête penchée en avant. Comme le chronomètre du tableau de bord qui s'était mis à tourner à l'envers après l'accident, son horloge biologique repartait en arrière, en arrière, en arrière…

En arrière dans l'obscurité humide, la sécurité, la chaleur. Bien nourri. Aimé.

LA FILLE

Cq ! Cq !

C'est Mère Tête-Dure qui émet.

Vierges et Mères, faites silence pendant la transmission. Ecoutez, écoutez, vous toutes qui êtes branchées sur le réseau. Ecoutez ! Je vais vous conter comment j'ai quitté ma Mère, comment mes deux sœurs et moi avons fabriqué nos coquilles, comment j'ai eu raison du lavoupem et pourquoi je suis devenue la Mère qui détient le plus de prestige, qui possède la carapace la plus solide, le détecteur et le diffuseur les plus puissants, celle qui émet dans un nouveau langage.

Mais avant de vous narrer mon histoire, je tiens à faire savoir à toutes celles qui l'ignorent que mon père était un mobile.

Ne vous nervagitez pas. C'est une histoire vraie, pas une histoire comme si.

Père était un mobile.

Mère émit : « Sortez ! »

Et pour bien nous montrer que ce n'était pas des mots en l'air, elle ouvrit son iris extérieur.

Cela nous calma et nous comprîmes qu'elle parlait tout à fait sérieusement. Jusque-là, quand elle ouvrait son iris, c'était pour que nous nous entraînions à communiquer avec les autres jeunes rassemblés devant l'entrée de la matrice de leur mère, pour adresser un message respectueux aux Mères elles-mêmes, voire un bref salut à Grand-Mère sur sa lointaine montagne. Je ne crois d'ailleurs pas qu'elle le captait car nous étions trop faibles pour émettre à une pareille distance. En tout cas, jamais Grand-Mère ne nous accusait réception.

Parfois, quand nous ennuyions Mère parce que nous voulions toutes émettre en même temps au lieu de lui demander la permission de le faire chacune à son tour ou que nous escaladions les parois de sa matrice pour nous laisser choir, une fois arrivées en haut, elle nous intimait l'ordre de partir pour construire notre coquille. Ce n'étaient

pas paroles en l'air, précisait-elle. Alors, ou nous nous tenions sages ou nous devenions encore plus turbulentes selon notre humeur du moment. Dans ce dernier cas, Mère dardait ses tentacules pour nous maintenir et elle nous flanquait la fessée. Si cela ne donnait rien, elle nous menaçait de nous livrer au lavoupem. Alors, nous nous tenions tranquilles. Seulement, elle avait trop souvent recours à cette menace et, au bout d'un certain temps, nous avons cessé de croire au lavoupem. Nous pensions que Mère inventait une histoire comme si. Nous aurions cependant dû nous méfier car elle avait horreur des histoires comme si.

Il y avait encore autre chose qui la nervagitait : nos conversations en mavorsem avec Père. Il lui avait appris son propre langage mais il refusait de lui apprendre le mavorsem. Quand il voulait nous communiquer un message qui n'aurait pas eu son approbation, il s'adressait à nous dans notre langue secrète. Je crois que, finalement, c'est cela qui a irrité Mère au point de la décider à nous chasser malgré les supplications de Père qui aurait voulu qu'elle nous permît de rester encore quatre saisons.

Comprenez bien que les vierges que nous étions étaient demeurées beaucoup plus longtemps dans la matrice que nous ne l'aurions dû. Ce dépassement avait Père pour cause.

Il était le mobile.

Oui, je sais ce que vous allez répondre. Que tous les pères sont mobiles.

Mais il était Père. Il était le mobile *qui émettait.*

Exactement. Il était capable d'émettre. Il communiquait avec les plus douées d'entre nous. Enfin, peut-être qu'il ne le pouvait pas *lui-même*. Pas directement. Nous émettons grâce aux organes d'émission que possède notre corps. Mais si j'ai bien compris ses explications, Père utilisait pour ce faire une espèce de créature qui lui était extérieure. Ou, peut-être, s'agissait-il d'un appendice indépendant.

Toujours est-il qu'il n'avait pour transmettre ni organes internes ni pédoncules émetteurs. Il se servait de cette créature, de cette r-a-d-i-o comme il l'appelait. Et elle fonctionnait à merveille.

Quand il conversait avec Mère, il employait ses impulsions à elle ou s'exprimait dans son propre langage avec ses propres impulsions de mobile. Avec nous, il employait le mavorsem. C'est comme les impulsions des mobiles, sauf qu'il y a une petite différence. Jamais Mère n'a décelé cette différence.

Quand j'aurai terminé mon récit, je vous enseignerai le mavorsem, mes chéries. J'ai détecté que vous avez suffisamment de prestige pour être admises dans notre Très-Haute Sororité et pour apprendre, par conséquent, notre moyen de communication secret.

Selon Mère, Père pulsait de deux manières. En-dehors de sa

radio, qu'il utilisait pour s'entretenir avec nous, il avait recours à un autre mode d'émission tout à fait distinct. Cela ne se passait pas avec des séries de brèves et de longues. L'air était le support indispensable de ses impulsions et il les diffusait par le truchement de l'organe qui lui servait également à s'alimenter. Une chose pareille, il y a de quoi vous faire bouillonner l'estomac, n'est-il pas vrai ?

Mère avait capturé Père alors qu'il passait à proximité d'elle. Elle ne savait pas quel parfum érogène lui envoyer pour l'attirer à portée de ses tentacules. Elle n'avait jamais humé un mobile comme lui. Mais son odeur était semblable à celle d'une autre espèce de mobiles et c'est cette odeur-là qu'elle a exhalée à son intention. Apparemment, elle convenait puisqu'il s'approcha suffisamment près pour qu'elle pût s'emparer de lui à l'aide de ses tentacules extra-utérins et le gober.

Plus tard, après ma naissance, Père me dit – en mavorsem, évidemment, pour que Mère ne comprenne pas – qu'il avait senti ce parfum et que c'était cela, entre autres choses, qui l'avait attiré. Mais il s'agissait, en fait, de l'arôme d'un mobile velu qui grimpait aux arbres et il s'était demandé ce que de telles créatures faisaient au sommet d'une colline dénudée. Quand il eut appris à communiquer avec Mère, il fut fort surpris qu'elle l'eût identifié à ce mobile-là. Mais, a-t-il émis, ce n'était pas la première fois qu'une femelle avait fait d'un homme un singe.

Il m'annonça aussi qu'il avait cru que Mère n'était rien de plus qu'un énorme bloc de rocher en haut d'un piton. Ce ne fut que lorsqu'une partie du prétendu rocher s'ouvrit qu'il se rendit compte qu'il s'agissait de quelque chose sortant de l'ordinaire ou que ce rocher était la coquille abritant le corps de Mère. Il m'expliquait que Mère était une espèce de limace ou de méduse grosse comme un dinosaure équipée d'organes émettant des ondes de radar et de radio, équipée d'une cavité en forme d'œuf aussi vaste que la salle de séjour d'une villa, une matrice où étaient enfantés et élevés ses petits.

Je ne comprenais naturellement pas plus de la moitié de ces termes et Père était incapable de les expliquer de manière satisfaisante.

Il intriguait Mère. Bien qu'il eût résisté quand elle l'avait capturé, ses griffes et ses dents n'étaient pas assez acérées pour déchirer sa papille de conception. Elle avait essayé de le provoquer davantage mais il avait refusé de réagir. Lorsqu'elle eut réalisé qu'il était un mobile émettant des impulsions et après qu'elle l'eut relâché pour l'étudier, il fit le tour de la matrice et eut vite fait de comprendre que Mère émettait à partir de son pédoncule matriciel. Il apprit à communiquer avec elle à l'aide de cet organe indépendant que j'ai mentionné et qu'il appelait un panrad. Et il lui enseigna son langage,

ses impulsions de mobile. Quand Mère s'en vanta auprès des autres Mères, son prestige devint le plus grand de tout le territoire. Aucune autre Mère n'avait jamais imaginé qu'il pût y avoir un langage nouveau. Cette seule idée les stupéfiait.

Selon ses dires, Père était le seul mobile communiquant sur ce monde. Son a-s-t-r-o-n-e-f s'était écrasé et il resterait désormais toujours avec Mère.

Ayant appris les impulsions mangeatoires quand Mère appelait ses enfants pour dîner, il émit le message voulu. La pensée que c'était un mobile sémantique nervagita Mère mais elle ouvrit son iris stomacal et le laissa manger le ragoût. Ensuite, Père lui montra des fruits et d'autres objets et Mère lui transmit avec son pédoncule la combinaison de brèves et de longues correspondant à chacun. Il répétait le nom en se servant de son panrad pour vérifier que c'était bien cela.

Son odorat rendait service à Mère, bien sûr. Il est parfois difficile de dire avec des impulsions la différence qu'il y a entre une pomme et une pêche. L'odeur vous aide.

Mère apprenait vite. Père lui disait qu'elle était très intelligente… pour une femelle. Cela la nervagitait et elle restait alors sans communiquer pendant plusieurs périodes intermangeatoires.

Il y avait une chose qu'elle appréciait tout particulièrement chez Père : quand le moment de concevoir arrivait, elle pouvait lui indiquer ce qu'il fallait faire. Elle n'avait plus besoin d'attirer par des odeurs un mobile non sémantique à l'intérieur de sa coquille pour le maintenir devant sa papille de conception afin qu'il la griffât et la mordît en essayant de s'arracher à l'étreinte de ses tentacules. Père n'était pas muni de griffes mais il en possédait une, indépendante, qu'il appelait un s-c-a-l-p-e-l.

Mais il avait parfois de la peine à comprendre Mère, dont le mode de reproduction l'ahurissait. « Bon D-i-e-u, signalait-il, qui pourrait croire une chose pareille ? Que la conception résulte de la cicatrisation d'une plaie. Juste l'opposé du cancer. »

Lorsque nous fûmes devenues adolescentes et que nous fûmes presque prêtes à être expulsées de la coquille de Mère, nous captâmes une demande qu'elle adressait à Père. Elle voulait qu'il lacère à nouveau sa papille de conception. Il refusa. Il voulait attendre quatre saisons de plus. Il avait vu partir deux portées de jeunes qu'il avait engendrés et avait l'intention de nous garder plus longtemps afin de nous donner une réelle éducation et profiter de nous au lieu de recommencer à élever un nouveau groupe de vierges.

Cette fin de non-recevoir nervagita Mère et dérangea tellement son estomac à ragoût que la pitance fut aigre pendant plusieurs repas.

Mais elle ne prit pas de mesures de représailles contre Père : il lui conférait trop de prestige. Toutes ses sœurs abandonnaient les impulsions sémantiques des Mères et apprenaient le mobile aussi vite qu'elle pouvait le leur enseigner.

— Qu'est-ce que c'est que le prestige ? lui demandai-je.

— Quand tu émets, les autres sont obligées de te capter. Et elles n'osent pas envoyer de signaux tant que tu n'as pas fini et que tu ne leur en as pas donné la permission.

— Oh ! Comme j'aimerais avoir du prestige !

Père nous interrompit :

— Tête-Dure, ma petite, si tu veux faire ton chemin dans le monde, branche-toi sur moi. Je te dirai un certain nombre de choses que ta Mère elle-même est incapable de t'apprendre. Après tout, je suis un mobile et j'ai pas mal roulé ma bosse.

Et il m'expliqua en gros à quoi je devais m'attendre lorsque je les aurais quittés, Mère et lui, et comment, si je me servais de mon cerveau, je pourrais survivre et finir par acquérir encore plus de prestige que n'en avait Grand-Mère elle-même.

Je ne sais pas pourquoi il m'appelait Tête-Dure. J'étais encore vierge et, naturellement, je n'avais pas encore sécrété ma carapace. J'avais un corps aussi mou que mes sœurs. Mais il me disait qu'il m'aimait bien parce que j'avais la tête dure. J'acceptais cette déclaration sans chercher à la comprendre.

Toujours est-il que nous restâmes huit saisons de plus à l'intérieur de Mère parce que Père en avait décidé ainsi. Nous aurions pu encore bénéficier d'un supplément, mais au retour de l'hiver, Mère exigea que Père déchirât sa papille. Il répondit qu'il n'était pas prêt. Il commençait à peine à faire connaissance avec ses enfants – il nous appelait mollussons – et lorsque nous ne serions plus là, il n'aurait personne avec qui parler en dehors de Mère jusqu'à ce que la prochaine portée eût grandi.

De plus, elle avait maintenant une certaine tendance à se répéter et il estimait qu'elle ne l'appréciait pas comme elle aurait dû. Le ragoût était trop souvent aigre ou il était tellement bouilli que la viande tombait presque en compote.

C'en était trop pour Mère.

— Va-t'en ! signala-t-elle.

— Parfait, titata-t-il en réponse. Mais ne va pas te figurer que tu me jettes dehors dans le froid. Ta coquille n'est pas la seule au monde.

Cette réplique nervagita à tel point Mère que des tremblements secouèrent son corps tout entier. Elle déploya son gros pédoncule extérieur et communiqua avec ses sœurs et tantes. La Mère de l'autre côté de la vallée confessa qu'une fois que Père se chauffait au s-o-l-e-i-l devant l'iris ouvert de Mère, elle lui avait proposé de vivre avec elle.

Mère changea alors d'avis. Elle se rendit compte que, Père parti, c'en serait fait de son prestige alors que celui de cette péronnelle atteindrait son sommet.

— J'ai l'impression que je suis ici jusqu'à perpète, me signala Père. Qui aurait pensé que ta Mère serait j-a-l-o-u-s-e ? ajouta-t-il.

Père sortait tout le temps de ces groupes sémantiques incompréhensibles. Le plus souvent, il ne voulait ou ne pouvait pas les expliquer.

Il resta longtemps dans son coin à bouder sans nous répondre ni répondre à Mère.

Finalement, la nervagitation de celle-ci parvint à son point culminant. Nous étions à présent si grandes, si turbulentes et si impertinentes que ses convulsions ne cessaient plus. Et elle dut sans doute penser que tant que nous serions là pour communiquer avec lui, elle n'aurait aucune chance de le convaincre de lacérer sa papille.

Aussi fûmes-nous expulsées.

Avant de quitter définitivement sa coquille, nous eûmes droit à un dernier avertissement de sa part :

— Prenez garde au lavoupem.

Mes sœurs n'y prêtèrent pas attention, mais moi, je fus impressionnée. Père nous avait dépeint le monstre et expliqué les choses terribles qu'il faisait. En vérité, il en parlait avec tant d'insistance que nous avions abandonné l'ancien terme par lequel on le désignait pour adopter celui qu'employait Père. Cela avait commencé le jour où il avait réprimandé Mère parce qu'elle brandissait trop souvent la menace de la bête quand nous n'étions pas sages : « Im ne faut pas crier au loup. »

Alors, il me raconta l'origine de cette phrase énigmatique. En mavorsem, pour sûr, parce que Mère l'aurait cinglé de coups de tentacules s'il avait émis quelque chose de fantasque. La notion même de fantasque la perturbait à un point tel qu'elle n'arrivait plus alors à penser correctement.

Moi-même, je ne savais pas très bien ce que c'était, le fantasque, mais j'aimais les histoires de Père. Et, comme mes sœurs et Mère elle-même, je me mis à appeler le tueur le « lavoupem ».

Cela étant dit, après avoir signalé à l'adresse de Mère : « Bonne émission », je sentis les tentacules étranges et rigides de Père se refermer autour de moi tandis que quelque chose d'humide et de chaud qui jaillissait de lui tombait sur moi. Il émit : « Bonne c-h-a-n-c-e, Tête-Dure. Envoie-moi un message par le réseau général. Et tâche de te rappeler ce que je t'ai dit de faire si tu rencontres le lavoupem. »

Je lui répondis que je m'en souviendrais et je m'en fus, en proie à je ne sais quoi d'indescriptible. Ce n'était pas de la nervagitation mais quelque chose qui était à la fois bon et mauvais si vous êtes

capables d'imaginer ça, mes chéries.

Mais cela se dissipa à mesure que je me laissai rouler au bas d'une colline, que je grimpai lentement la suivante sur mon pied unique pour dégringoler le long de l'autre versant, et ainsi de suite. Au bout d'une dizaine de périodes chaudes, toutes mes sœurs m'avaient abandonnée, sauf deux. Les autres avaient trouvé des monticules sur lesquels construire leur coquille, mais mes deux sœurs fidèles s'étaient ralliées à mon point de vue : seules les crêtes les plus élevées nous convenaient.

— Une fois que vous aurez sécrété une carapace, vous resterez à jamais là où vous aurez élu domicile.

Aussi avaient-elles accepté de me suivre.

Mais la route était longue, très longue, et elles protestaient souvent : elles étaient fatiguées et endolories, elles avaient peur de rencontrer un mobile mangeur de chair. Elles voulaient même prendre possession des coquilles vides de Mères que le lavoupem avait dévorées ou qui étaient mortes lorsque des cancers s'étaient développés à la place des petits dans leur papille de conception.

Je les exhortais :

— Venez ! Il n'y a pas de prestige à s'installer dans les vides. Voulez-vous donc occuper la dernière place dans toutes les communautés sous prétexte que vous êtes trop paresseuses pour construire votre propre carapace ?

— Mais nous résorberons les vides et sécréterons notre propre enveloppe plus tard.

— Vraiment ? Combien de Mères ont-elles dit la même chose ? Et combien l'ont fait ? En avant, mollussonnes !

Nous avons continué notre chemin et avons atteint un territoire plus accidenté. J'ai finalement détecté ce que je cherchais : une montagne à la cime plate entourée d'une multitude de collines. J'en fis l'ascension. Arrivée au sommet, je fis un essai de balayage. La montagne était plus haute que toutes celles que j'étais capable de rejoindre et je pressentis que, une fois devenue adulte, quand ma puissance d'émission serait beaucoup plus intense, je couvrirais un territoire extraordinairement étendu. D'ici là, d'autres vierges se seraient tôt ou tard installées sur les éminences de moindre altitude des alentours. J'étais sur le toit du monde, aurait dit Père.

Il se trouva que ma petite montagne était riche. Les vrilles exploratrices que je dardai dans le sol rencontrèrent une grande diversité de minerais. Grâce à eux, j'allais pouvoir édifier une coquille énorme. Plus la coquille est vaste, plus la Mère est grosse. Et plus la Mère est grosse, plus ses signaux sont puissants.

De plus, je décelai une foule de mobiles volants. Père les

appelait « aigles ». Ils feraient de bons partenaires pour l'accouplement. Ils avaient des becs effilés et des serres acérées.

En bas, dans la vallée, coulait une rivière. Je me fis pousser une vrille creuse que je projetai dans la masse de la montagne jusqu'à ce qu'elle baignât dans l'eau et me mis à pomper pour remplir mes estomacs.

Le sol de la vallée était bon. Je fis ce que jamais aucune de notre race n'avait jamais fait, ce que Père m'avait enseigné. Mes vibrilles de distance recueillirent les graines perdues par les arbres, les fleurs, les oiseaux et je les semai. Je tissai tout un réseau souterrain de vrilles autour d'un pommier. Mais mon plan n'était pas de ramasser les fruits tombés afin que, passant de vibrilles en vibrilles, ils parviennent au faîte de la montagne et aboutissent à mon iris. C'était à une autre fin que je les destinais.

Mes sœurs, pendant ce temps, avaient gravi deux collines beaucoup plus basses que la mienne. Quand je me rendis compte de ce qu'elles étaient en train de faire, je frémis de tous mes nerfs. L'une et l'autre avaient édifié une coquille. L'une était de verre, la seconde de cellulose.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? N'avez-vous donc pas peur du lavoupem ?

— Va émettre ailleurs, vieille rabat-joie ! Tu ne nous intéresses pas. Nous sommes maintenant prêtes pour l'hiver et la chaleur de l'accouplement, c'est tout. Nous serons devenues des Mères alors que tu en seras encore à construire ta vieille carapace. Où sera alors ton prestige ? Les autres ne t'adresseront même pas d'impulsions parce que tu seras encore une vierge, et avec une coquille inachevée, qui plus est.

— Tête Fragile ! Tête de Bois !

— Tête-Dure !

Elles avaient raison... en un sens. J'étais molle, nue et sans défense, je n'étais qu'une masse de chair palpitante prenant sans cesse davantage de volume, une proie offerte au premier mobile carnivore qui me trouverait. Je prenais un pari insensé. Néanmoins, sans hâte, j'enfonçai mes vibrilles dans la terre, localisai un gisement, aspirai les particules de fer en suspension et fabriquai une coquille intérieure plus grosse, je crois bien, que celle de Grand-Mère. J'y déposai ensuite une épaisse couche de cuivre pour que le fer ne rouille pas et terminai par une dernière enveloppe faite de calcium extrait de rochers calcaires. Contrairement à mes sœurs, je ne pris pas la peine de résorber mon pédoncule de vierge et de sécréter un pédoncule d'adulte. Cela viendrait plus tard.

J'achevai mes carapaces à la fin de l'automne. Commença la métamorphose. Je mangeais mes récoltes et je disposais aussi de

beaucoup de viande car j'avais installé dans la vallée quantité de cages de cellulose à claire-voie où j'élevais mes mobiles issus des jeunes que mes vibrilles de distance avaient été chercher dans leurs nids.

Je n'organisai pas ma structure au hasard. Je savais ce que je faisais. J'avais prévu un estomac beaucoup plus vaste et plus profond qu'il n'en allait d'habitude. Non point que mon appétit fût immodéré. J'avais une raison bien précise que je vous transmettrai plus tard, mes chéries.

En outre, mon estomac à ragoût était beaucoup plus près de la surface de ma coquille que ce n'est le cas de la plupart d'entre nous. En fait, j'avais délibérément repoussé mon cerveau de côté pour loger mon estomac à sa place, tout en haut. Père m'avait conseillé de profiter de ma faculté d'orienter en partie l'agencement de mes organes adultes. Cela me prit du temps mais le travail fut terminé juste avant l'hiver.

Le froid arriva.

Et le lavoupem aussi.

Il surgit comme il le fait toujours, son long museau équipé d'antennes rétractiles humant les infimes parcelles de minerais purs que les vierges laissent derrière elles. Le lavoupem suit son nez là où il le conduit. Cette fois, il le conduisit jusqu'à celle de mes sœurs qui avait construit sa coquille en verre. J'avais soupçonné qu'elle serait la première à recevoir la visite d'un lavoupem. En vérité, c'était une des raisons pour lesquelles j'avais choisi une hauteur plus éloignée. Le lavoupem s'attaque toujours à la coquille la plus proche.

Quand Sœur Tête de Verre détecta le terrible mobile, elle émit avec affolement :

— Qu'est-ce que je vais faire ? Faire ? *Faire ?*

— Ne bouge pas, sœur, et espère.

Un tel conseil, c'était du ragoût froid pour dîner, mais c'était le meilleur, et le seul, que je pouvais lui donner. Je m'abstins de lui rappeler qu'elle aurait dû imiter mon exemple et construire une triple carapace au lieu d'être aussi impatiente de prendre du bon temps en commérant avec les autres.

Le lavoupem rôdait autour d'elle. Il essaya de faire un trou sous sa base mais c'était du rocher massif et il n'y parvint pas. Il réussit cependant à casser un morceau de verre à titre d'échantillon. Normalement, il aurait dû avaler celui-ci et s'en aller pour se métamorphoser. Cela aurait donné à ma sœur une saison de répit avant qu'il ne reparte à l'attaque. Elle aurait alors eu le temps de se fabriquer une autre enveloppe à partir d'un matériel différent et elle aurait encore gagné une saison.

Mais malheureusement pour elle, il se trouvait que pour son dernier repas ce lavoupem-là avait mangé une Mère qui avait

également une carapace de verre. Il avait conservé les organes spéciaux destinés à traiter de telles combinaisons de silicates : une énorme boule dure faite de je ne sais quelle substance située au bout de sa queue, une très longue queue, et un acide qui ramollissait le verre. Après en avoir répandu sur une certaine surface, il se mit à assener des coups de boule sur la coquille. Peu après la première chute de neige, il réussit à crever le revêtement protégeant la chair de ma sœur.

Les émissions et les balayages de panique et de terreur qu'elle émettait frénétiquement me secouent encore les nerfs quand j'y repense. Il me faut pourtant admettre que ma réaction comportait une nuance de mépris. Je doute qu'elle se soit jamais donné la peine de mélanger de l'oxyde de bore à son verre. Si elle l'avait fait, peut-être aurait-elle pu…

Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment ose-t-on m'interrompre ?… Soit, j'accepte vos humbles excuses mais que cela ne se reproduise plus, mes chéries. Pour répondre à votre question, je vous décrirai plus tard les substances que Père appelait silicates, oxyde de bore, etc. Quand j'aurai terminé mon histoire.

Je poursuis. Après avoir dévoré sœur Tête de Verre, le tueur, suivant toujours son nez, remonta la piste qu'elle avait laissée. Quand il arriva à l'intersection en bas de la colline, il avait un choix à faire entre la trace de mon autre sœur et la mienne. Il jeta son dévolu sur celle de ma sœur. Et il recommença son manège : il essaya de creuser un trou par en dessous, il grimpa sur elle, déchiqueta son pédoncule émetteur, puis mâchonna un échantillon de coquille.

La neige se mit à tomber. Il battit en retraite, se creusa un terrier malgré son engourdissement et s'y enfouit pour passer l'hiver.

Sœur Tête de Bois développa un nouveau pédoncule. Elle exultait. « Il a trouvé ma coquille trop coriace, triomphait-elle. Jamais il ne m'aura. »

Ah, ma sœur ! Si seulement tu avais pris l'écoute de Père au lieu de passer tant de temps à jouer avec les autres mollussonnes ! Tu te serais rappelé ses leçons. Tu aurais su que, tout comme nous, le lavoupem diffère de la plupart des autres créatures. Pour la majorité des êtres, la fonction dépend de la structure. Mais cette horrible créature-là a une structure qui dépend de ses fonctions.

Je ne voulais pas lui secouer les nerfs en lui expliquant que, maintenant qu'il avait soustrait un échantillon de sa coquille cellulosique, il se métamorphosait. Père m'avait informée que le cycle vital de certains arthropodes se fait en quatre étapes : l'œuf, la larve, la chrysalide et la forme adulte. Quand une chenille s'enferme dans son cocon, par exemple, pratiquement tout son corps se dissout, ses tissus se désagrègent. Puis quelque chose remanie sa masse pulpeuse,

la transforme en une nouvelle créature d'une structure différente ayant de nouvelles fonctions : le papillon.

Mais le papillon ne revient jamais au stade larvaire. En revanche, le lavoupem y retourne. C'est là une faculté particulière qu'il possède en commun avec ses congénères arthropodes. Quand il s'en prend à une Mère, il prélève un petit morceau de coquille avec lequel il s'endort. Pendant une saison entière, blotti dans son antre, il rêve – ou son organisme rêve – de cet échantillon. Ses tissus se dissolvent, puis se recombinent. Seul son système nerveux demeure intact, ce qui maintient le souvenir de son identité et lui permet de savoir ce qu'il a à faire en émergeant de son terrier.

Ce fut ce qui se passa. Le lavoupem sortit de son trou. Il se jucha sur le dôme de sœur Tête de Bois et introduisit un ovipositeur modifié dans la fente qui demeurait à l'endroit où se trouvait le pédoncule qu'il avait arraché. Je pouvais plus ou moins suivre son plan d'attaque parce qu'il y avait de fréquentes sautes de vent dans ma direction et je sentais l'odeur des produits chimiques qu'il sécrétait.

Il réduisit la cellulose à l'état de pulpe à l'aide d'une solution de quelque chose, l'imbiba d'une substance caustique, puis répandit un liquide à l'odeur méphitique qui bouillonnait et faisait des bulles. Cette réaction violente arrivée à son terme, il rajouta de la substance caustique sur la cavité qui s'élargissait et pour finir, expulsa la solution visqueuse à l'aide d'un tube. Il répéta l'opération de nombreuses fois.

Bien que, je suppose, ma sœur sécrétât désespérément de la cellulose en renfort, elle ne le faisait pas assez vite. Implacablement, le lavoupem agrandissait le trou. Quand celui-ci fut suffisamment large, il se glissa à l'intérieur.

Telle fut la fin de ma sœur.

Toute l'affaire du lavoupem fut longue. J'avais fort à faire et je gagnai du temps grâce à un stratagème que j'avais préparé avant même d'ériger mon dôme, à savoir une fausse piste faite de parcelles minérales. Mes sœurs s'étaient bien moquées de moi. Elles ne comprenaient pas pourquoi je repartais en arrière et recouvrais mes véritables traces de poussière, opération qui demanda plusieurs jours. Si elles avaient survécu, elles auraient compris. En effet, le lavoupem suivit la fausse piste au lieu de la vraie, celle qui menait au faîte de mon piton.

Naturellement, elle le conduisit au bord de l'abîme et il dégringola avant d'avoir pu ralentir l'allure.

Néanmoins, il ne fut pas gravement blessé dans sa chute et il remonta tant bien que mal la paroi, suivit à nouveau la fausse piste à l'envers, trouva et dégagea mes traces véritables.

C'était une bonne ruse, cette fausse piste, un subterfuge que je tenais de Père. Dommage qu'il ait tourné court. En effet, le monstre escalada la montagne se dirigeant droit sur moi, labourant de ses antennes la terre et les branches qui masquaient le sillage d'incrustations minérales.

Mais j'avais d'autres tours dans mon sac. J'avais ramassé un certain nombre de grosses pierres et les avais cimentées de façon à en faire un seul bloc. Ce bloc était posé en équilibre tout au bord de mon sommet. J'avais déposé autour de son centre un anneau de fer creusé d'un sillon calibré de façon à s'adapter à un rail du même métal, lequel allait du bloc à un point situé à mi-pente. Quand le mobile atteignit cette arrête de fer et la suivit, j'enlevai avec mes tentacules les petites pierres qui retenaient le bloc et l'empêchaient de tomber.

Mon arme glissa le long de son rail à une vitesse effrayante. Je suis certaine qu'elle aurait broyé le lavoupem s'il n'avait pas perçu à l'aide de son nez les vibrations du métal. Il fit un bond de côté. Le bloc le manqua d'un rien.

J'étais assez déçue mais j'eus une autre idée pour neutraliser de futurs lavoupems. Si j'installais deux autres rails de part et d'autre du premier et lançais trois blocs en même temps, le monstre aurait beau faire un écart à gauche ou un écart à droite, il le prendrait toujours de plein fouet !

Il devait être terrorisé car, après cela, il resta cinq périodes chaudes sans donner signe de vie. Finalement, il réapparut et remonta le long du rail au lieu d'escalader, ainsi que je l'avais prévu, le versant opposé et beaucoup plus abrupt de la montagne. Il était vraiment stupide.

Je voudrais m'interrompre ici pour préciser que le bloc de pierre était une idée à moi, pas une idée de Père. Je dois pourtant ajouter que c'était lui, et non Mère, qui avait commencé à me faire avoir des idées originales. Je sais que la pensée qu'un simple mobile tout juste bon à servir de nourriture et d'instrument de copulation fût non seulement sémantique mais possédât un type supérieur de sémantisme a de quoi provoquer une crise de nervagitation. Je ne prétends pas qu'il était d'une qualité supérieure. Je pense seulement qu'il était différent et qu'il m'a transmis une partie de cette différence.

Je continue. Je ne pouvais rien faire tandis que le lavoupem rôdait autour de moi et prélevait des échantillons de ma coquille. Rien, sinon espérer, et je constatai que l'espoir n'était pas suffisant. Le mobile arracha un fragment de l'enveloppe externe de ma carapace, celle qui était faite d'os. Je songeai qu'il serait satisfait et que, lorsqu'il reviendrait après avoir chrysalidé, il tomberait sur la seconde enveloppe, celle en cuivre. Cela me donnerait un nouveau sursis d'une saison. Et quand il découvrirait le fer, il lui faudrait battre une fois

encore en retraite. A ce moment-là, il serait tellement dégoûté qu'il abandonnerait et irait chercher une proie plus facile ailleurs.

Je ne savais pas que les lavoupems ne renoncent jamais et qu'ils sont très minutieux. Il s'entêta pendant des jours et des jours à creuser tout autour de ma base et finit par trouver un endroit où je n'avais pas disposé mon revêtement protecteur avec assez de soin. Les trois éléments constitutifs de ma coquille y étaient décelables. Je n'ignorais pas l'existence de ce défaut de ma cuirasse, mais je n'avais pas pensé que le lavoupem creuserait aussi profond.

Le tueur se retira pour chrysalider. Quand vint l'été, il s'extirpa de son trou. Cependant, avant de passer à l'attaque, il mangea mes cultures, renversa mes coquilles cages et dévora les mobiles captifs, arracha mes vibrilles auxquelles il fit subir le même sort et brisa le conduit qui pompait l'eau.

Mais quand il cueillit toutes les pommes de mon arbre pour s'en repaître, mes nerfs se mirent à frétiller. L'été précédent, j'avais transporté jusqu'à cet arbre par l'intermédiaire de mon réseau de vrilles souterraines une certaine quantité de minéraux toxiques. Cela avait tué les vibrilles qui avaient effectué le transport mais j'étais parvenue à faire pénétrer jusqu'aux racines des doses infimes de cette substance que Père appelait sélénium. Je fis pousser de nouvelles vibrilles qui véhiculèrent davantage de poison. Finalement, l'arbre en fut entièrement saturé mais comme j'avais procédé très lentement, il avait acquis une sorte d'immunité. Je dis bien « une sorte », car, en fait, il était plutôt rachitique.

Je suis obligée de reconnaître que j'avais puisé cette idée dans une des « histoires-comme-si » que Père nous tapait en mavorsem pour ne pas contrarier Mère. C'était l'histoire d'un mobile – un mobile femelle, affirmait-il, encore que je trouve la notion de mobile femelle trop nervagitante pour m'appesantir là-dessus – qu'une pomme empoisonnée avait plongé dans un éternel sommeil.

Le lavoupem n'avait apparemment pas entendu parler de cette histoire. Il vomit, c'est tout. Quand il fut remis, il escalada la montagne et se hissa tout en haut de mon dôme. Il arracha mon gros pédoncule émetteur, inséra son ovipositeur dans l'interstice et commença à sécréter de l'acide.

J'avais très peur. Rien n'est plus paniquant que d'être privée de son capteur et de ne rien savoir de ce qui se passe à l'extérieur de sa coquille. Mais en même temps, le lavoupem agissait comme je l'avais escompté. Aussi, m'efforçai-je de réprimer ma nervagitation. Après tout, je savais qu'il attaquerait cet endroit. C'était précisément pour cela que j'avais déplacé mon cerveau et rapproché mon estomac surdimensionné de la partie supérieure de mon dôme.

Mes sœurs avaient raillé les efforts que je faisais en ce qui

concernait mes organes. Elles trouvaient suffisant de se développer pour acquérir la taille de Mère suivant la méthode usuelle. Alors que j'en étais encore à attendre que l'eau pompée dans le ruisseau vienne remplir ma poche, il y avait longtemps qu'elles avaient chauffé les leurs et se régalait de bons ragoûts fumants. Moi, je mangeai des fruits et de la viande crue qui me rendait parfois malade. Cependant, ce que j'excrétais fortifiait mes cultures, de sorte que tout n'était pas perdu.

Comme vous le savez, une fois que l'estomac est plein d'eau et bien hermétique, notre chaleur corporelle réchauffe le liquide. Comme il n'y a pas de fuites thermiques, sauf lorsque l'iris s'écarte pour absorber ou rejeter la viande et les légumes, l'eau atteint son point d'ébullition.

Bref, pour en revenir à mon récit, quand le mobile eut décapé l'os, le cuivre et le fer à l'acide et fait un trou assez large pour y introduire son corps, il se présenta pour dîner.

Je présume qu'il comptait trouver comme d'habitude une Mère ou une vierge sans défense, les nerfs paralysés, attendant d'être mangée. Dans ce cas, il a dû avoir une crise de nervagitation. Il y avait un iris à la partie supérieure de mon estomac et je l'avais calibré en songeant à certain mobile carnassier.

Mais, pendant un moment, je crus bien que je n'avais pas fait l'ouverture assez grande. Il était rentré à moitié mais je n'arrivais pas à faire passer son arrière-train au delà des lèvres. Il était coincé et lacérait ma chair à grands coups de griffes. J'avais si mal que je balançais mon corps d'avant en arrière et je crois bien que ma coquille elle-même oscillait sur sa base. Pourtant, malgré ces soubresauts nerveux, je me fis violence, je luttais et je déglutissais de toutes mes forces. Et finalement, alors que j'étais sur le point de le vomir, de le rejeter par le même chemin, ce qui aurait scellé mon sort, je réussis à le gober dans un effort gigantesque et convulsif.

Mon iris se referma. Et malgré morsures et projections d'acides, j'étais bien résolue à ne pas le rouvrir. J'avais décidé de faire du ragoût avec cette viande-là, la carcasse la plus grosse qu'eut jamais cuisinée une Mère.

Pour résister, il résistait. Mais cela n'a pas duré longtemps. L'eau bouillante entra dans sa gueule grande ouverte et envahit ses poches respiratoires. Pas question pour lui de prélever un échantillon du liquide brûlant et de s'en aller chrysalider ailleurs !

Il n'y avait rien à faire. Et ce fut un régal.

Oui, je sais que je mérite des félicitations et que cette méthode pour avoir raison du monstre doit être diffusée partout et transmise à toutes. Mais quand vous émettrez, n'oubliez pas de dire que c'est un mobile qui fut, pour une part, responsable de cette victoire sur l'ennemi héréditaire. Peut-être que cela vous nervagite de l'admettre

mais c’est pourtant la vérité.

Comment l’idée m’était-elle venue de placer mon estomac à ragoût juste au-dessous du trou que le lavoupem fait toujours en haut de nos carapaces ? Eh bien, comme beaucoup d’autres, elle m’avait été inspirée par une de ces « histoires-comme-si » que Père me racontait en mavorsem. Je vous l’émettrai un de ces jours quand je serai moins occupée. Après vous avoir enseigné notre langage secret, mes chères.

Je vais commencer immédiatement mes leçons. Tout d’abord…

Comment ? Vous frémissez de curiosité ? Eh bien, soit. Je vais vous donner un aperçu de cette « histoire-comme-si ». Ensuite, je poursuivrai ce travail d’initiation.

C’est une histoire qui parle du lavoupem et de travois pavetavits cavochavons…

LE PÈRE

1

Le second du *Goéland*, assis devant le pupitre de commande, leva la tête et désigna du doigt les chiffres agrandis qui s'inscrivaient sur l'écran info à côté de la bobine micro.

— Sauf erreur, nous sommes à cent mille kilomètres de la seconde planète, commandant. Ce système comporte dix planètes. Heureusement, l'une d'elles est habitable. La seconde.

Il ménagea une pause. Le commandant Tu lui décocha un coup d'œil intrigué car son second était blême et il avait ironiquement insisté sur le mot « heureusement ».

— La seconde planète doit être Abatos, commandant.

Le visage basané du commandant prit la même pâleur que celui du capitaine en second. Il ouvrit la bouche comme pour proférer un juron mais la referma. En même temps, il fit mine de porter la main à son front mais n'alla pas jusqu'au bout de son geste.

— Très bien, monsieur Givens. Nous allons tenter de nous poser. C'est tout ce que nous pouvons faire. Attendez les ordres.

Il tourna la tête pour que personne ne puisse voir ses traits.

— Abatos, Abatos, murmura-t-il.

Il passa sa langue sur ses lèvres sèches et croisa les mains derrière son dos.

Le ronfleur grésilla par deux fois. L'aspirant Nkrumah passa la main sur la place à activation et annonça : « Passerelle ». Un écran mural s'éclaira, sur la surface duquel se dessina le visage d'un steward.

— Capitaine, voudriez-vous informer le commandant que Monseigneur André et le père Carmody l'attendent dans la cabine 7.

Le commandant Tu consulta la pendule et tirailla la petite croix d'argent qui se balançait à son oreille droite. Givens, Nkrumah et Merkalov l'observaient avec attention mais ils se détournaient quand leur regard croisait le sien. A la vue de leur expression, Tu eut un petit sourire sardonique. Il dénoua ses mains et se redressa. Comme s'il savait que ses subordonnés comptaient sur lui pour garder son sang-froid, le flegme où ils puiseraient la confiance, la certitude qu'il serait capable de les conduire à bon port. Aussi resta-t-il trente secondes immobile, monolithique dans l'uniforme bleu ciel qui n'avait pas changé depuis le XXIe siècle. Nul n'ignorait qu'il se sentait un peu godiche quand il le revêtait sur le plancher des vaches mais, à bord, il l'arborait comme une armure. Bien que la tunique et le pantalon fussent archaïques et que l'on n'en vît plus que dans les bals costumés et les stéréos historiques ou sur le dos des officiers de la Spatiale, cette tenue conférait à celui qui la portait un sentiment de distanciation et un prestige qui l'aidaient à maintenir la discipline. Le commandant Tu devait sans doute juger qu'il importait de mobiliser toute la confiance et tout le respect que lui vouait le personnel. D'où cette façon de prendre délibérément la pose du pacha sagace et serein, si sûr de lui qu'il pouvait prendre le temps de sacrifier aux obligations mondaines.

— Dites à l'évêque que j'arrive tout de suite, ordonna-t-il au midship.

Il quitta la passerelle, enfila plusieurs coursives et entra dans le petit salon. Il fit halte sur le seuil de la porte pour examiner les passagers. Ils étaient tous là, à l'exception des deux ecclésiastiques. Aucun d'entre eux ne semblait s'être encore rendu compte que le *Goéland* n'était pas simplement en train d'effectuer une de ses fréquentes manœuvres de translation pour passer de l'espace normal à l'espace perpendiculaire. Les deux petits amoureux, Kate Lejeune et Pète Masters, assis sur un divan dans un coin, se tenaient la main et se murmuraient des choses à l'oreille en échangeant des regards brûlant de passion contenue. A l'autre bout de la pièce, Mme Recka faisait des patiences avec le médecin du bord, Chandra Blake. C'était une grande blonde aux rondeurs voluptueuses dont l'amorce d'un double menton et les poches sous les yeux déparaient quelque peu la beauté. La bouteille de bourbon à moitié vide trônant sur la table expliquait la raison de cette flétrissure. Ceux qui connaissaient peu ou prou sa vie n'ignoraient pas que le bourbon était la cause de sa présence à bord du Goéland. Séparée de son mari, qui était resté sur Wildenwooly, elle se rendait auprès de ses parents sur la lointaine planète Diveboard, à la limite extrême de la galaxie. On avait exigé qu'elle choisisse entre son époux et la bouteille, et elle avait préféré l'article le plus simple et le plus aisément transportable. Comme elle était en train d'en faire l'observation au médecin à l'instant même où le commandant entrait,

le bourbon ne vous critique pas et ne vous traite jamais de pocharde.

Chandra Blake, un garçon râblé et noiraud aux pommettes proéminentes et aux grands yeux bruns, arborait un sourire figé. Il était très gêné par le timbre bruyant de sa partenaire mais trop courtois pour la planter là !

Le commandant Tu porta la main à la visière de sa casquette et répondit d'un sourire aux saluts des quatre passagers, faisant la sourde oreille à la proposition de Mme Recka qui l'invitait à s'asseoir à côté d'elle. Il poursuivit son chemin, s'engagea dans une longue coursive et appuya sur le bouton de la cabine 7.

La porte s'ouvrit et il entra, raide et dégingandé, à croire qu'il était fait de quelque sombre et inflexible métal. Il fit brusquement halte et, quasi-miracle, il s'inclina pour baiser la main que lui tendait l'évêque mais en y mettant une telle mauvaise grâce et avec tant de répugnance que cela dépouillait le geste de toute signification. Quand il se redressa, on eût presque dit qu'il poussait un soupir de soulagement. De toute évidence, le commandant Tu n'aimait s'incliner devant personne.

Il ouvrit la bouche comme s'il s'apprêtait à annoncer d'emblée la mauvaise nouvelle aux deux prêtres mais le père John Carmody lui fourra d'autorité un verre dans la main.

— Je vous propose un toast, commandant, dit-il de sa voix grave et rocailleuse. A notre arrivée rapide sur Ygdrasil. Nous nous plaisons à votre bord mais nous avons de bonnes raisons d'être impatients de parvenir à notre destination.

— Je boirai volontiers à votre santé et à celle de Monseigneur, répondit Tu, le timbre rauque. Quant à ce qui est de la rapidité, j'ai bien peur que nous ayons besoin de quelques petites prières. Et pas qu'un peu.

Les sourcils extraordinairement épais et broussailleux du père Carmody s'arquèrent mais il ne dit rien. Ce silence en disait long sur ses réactions intimes car c'était un homme qui était incapable de s'arrêter de parler. Petit et bedonnant, accusant la quarantaine, il avait de grosses bajoues, une tignasse aile de corbeau légèrement frisée, des yeux d'un bleu intense un tantinet globuleux, la paupière gauche tombante, la bouche large et charnue et un long nez pointu comme l'ogive d'une fusée. Il était trépidant d'énergie. Il fallait toujours qu'il bouge sous peine d'exploser, qu'il agite les mains comme ci ou comme ça, qu'il se gratte le nez, qu'il s'esclaffe et qu'il bavarde, qu'il donne l'impression de vibrer intérieurement comme un gigantesque diapason.

Mgr André, debout à son côté, était si grand si flegmatique et si massif qu'il faisait penser à un chêne métamorphosé en homme tandis que Carmody faisait penser à l'écureuil, virevoltant autour de son

pied. Ses épaules superbement découplées, son torse bombé, son ventre plat, les muscles noueux de ses mollets dénotaient une puissance intense strictement contrôlée et maintenue à son maximum, une force de champion de boxe. Ses traits étaient en harmonie avec son physique : un visage large aux pommettes haut placées que couronnait une léonine crinière blonde. Ses yeux verts avaient des reflets d'or, son nez droit était celui d'une statue classique quand on le regardait de profil, encore que, vu de face, il fût trop étroit et pincé, et sa bouche, pleine et rouge, se prolongeait par des commissures profondes. A l'instar du père John, l'évêque était le chouchou des dames du diocèse de Wildenwooly, mais pas pour les mêmes raisons. Elles s'amusaient fort quand Carmody était là. Il les faisait pouffer et rire, et, avec lui, leurs problèmes les plus graves cessaient d'être insolubles. Mais quand Mgr André les regardait dans les yeux, elles se sentaient les genoux en coton. Il appartenait à cette catégorie de prêtres qui leur faisait regretter qu'il ne puisse être candidat à la vie conjugale. Le pire était qu'il savait quel effet il produisait sur ses paroissiennes et que cela lui était insupportable. Il se montrait parfois cassant et toujours un peu distant. Mais aucune femme ne pouvait lui en tenir longtemps rigueur. A vrai dire, et la chose était de notoriété publique, l'évêque devait en partie sa promotion météorique au zèle avec lequel ces dames avaient tiré les ficelles dans la coulisse. Non que ses capacités ne fussent au delà de la normale : simplement, il avait accédé à la dignité épiscopale plus vite qu'on n'aurait pu s'y attendre.

Le père John remplit un verre de vin blanc et deux autres de citronnade.

— Le vin est pour moi. Vous, commandant, vous serez obligé d'ingurgiter ce breuvage non alcoolisé parce que vous êtes dans l'exercice de vos fonctions. Quant à Son Excellence, elle refuse la liqueur qui réjouit le cœur, sauf sous forme de sacrement, pour des raisons de principes. Pour ma part, je prendrai un peu de vin par considération envers mon estomac. (Il tapota sa bedaine rebondie.) Puisque mon ventre constitue une part si importante de ma personne, tout ce dont il profite profite également à mon corps tout entier. Ce ne sont donc pas seulement mes entrailles qui en bénéficient mais l'ensemble de mon corps qui s'épanouit de santé et de joie et qui réclame davantage de ce tonique. Hélas, le bon exemple de Son Excellence est à tel point exigeant que je dois me limiter à un seul verre bien que je sois affligé d'une rage de dents et qu'un ou deux verres de plus pourraient calmer la douleur.

Rieur, il décocha par-dessus le bord de son verre un coup d'œil à Tu, souriant malgré la tension qui l'habitait, et à l'évêque qui, impassible et majestueux, donnait l'impression d'un lion plongé dans un abîme de méditations.

— Pardonnez-moi, Votre Excellence, reprit le padre. Je ne puis m'empêcher de trouver que vous péchez par manque de modération dans votre souci de tempérance mais je n'aurais pas dû parler comme je l'ai fait. En réalité, votre ascétisme est un modèle proposé à notre admiration, même si nous n'avons pas assez de force de caractère pour l'imiter.

— Vous êtes pardonné, John, rétorqua gravement l'évêque. Mais j'aurais préféré que vous réserviez vos sarcasmes – car je ne saurais croire qu'il s'agissait d'autre chose – pour un moment où nous serions en tête-à-tête. Il n'est pas séant de vous exprimer de la sorte devant des tiers qui pourraient penser que vous nourrissez quelque mépris à l'égard de votre évêque.

— Je n'ai jamais pensé une chose pareille, Dieu me pardonne ! s'exclama Carmody. En fait, c'était à moi-même que s'adressait ma raillerie car j'apprécie trop les plaisirs de cette vie et au lieu de développer ma sagesse et ma piété, je ne fais qu'augmenter mon tour de taille.

Le commandant Tu, qui s'agitait avec gêne, se contraignit à l'immobilité. De toute évidence, que l'on mentionnât le nom de Dieu hors de l'enceinte de l'église l'embarrassait. Et ce n'était vraiment pas le moment de se répandre en banalités.

— Buvons à nos santés respectives, dit-il.

Il vida son verre, puis le reposa sur la table d'un geste définitif comme si l'occasion de boire ne devait plus jamais se représenter.

— J'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer. Notre translateur est tombé en panne il y a une heure environ et nous sommes coincés dans l'espace normal. Le chef mécanicien est incapable de déceler aucune avarie. Pourtant, l'instrument ne fonctionne plus. Il ne sait que faire pour le réparer. Sa compétence est de tout premier ordre et s'il s'avoue vaincu, c'est que le problème est insoluble.

Il se tut et le silence qui suivit ces mots se prolongea durant une minute. Ce fut le père John qui le rompit pour demander :

— A quelle distance sommes-nous d'une planète habitable ?

— Quelque cent mille kilomètres, répondit Tu en tiraillant la petite croix d'argent fixée à son oreille.

Son bras retomba brusquement lorsqu'il se rendit compte que ce geste trahissait son anxiété. Le padre haussa les épaules.

— Nous ne sommes pas en chute libre. Les moteurs interplanétaires marchent donc correctement. Pourquoi ne pas nous poser sur cette planète ?

— C'est ce que nous allons essayer de faire, mais je ne suis pas sûr que nous y parviendrons. Cette planète n'est autre qu'Abatos.

Carmody émit un sifflement et gratta son interminable nez.

André pâlit sous son haie. Le premier posa son verre et fit une grimace de contrariété.

— Ennuyeux, ça ! (Il se tourna vers l'évêque.) Puis-je dire au commandant pourquoi nous sommes si pressés d'arriver à Ygdrasil ?

André acquiesça, les yeux baissés comme s'il songeait à quelque chose qui ne concernait en rien les deux autres.

— Son Excellence a quitté Wildenwooly pour se rendre sur Ygdrasil parce qu'il pense être atteint de la fièvre de l'ermite.

Le commandant tressaillit mais sans faire mine de s'éloigner du prélat. Carmody sourit.

— Inutile d'avoir peur de l'attraper. Il ne l'a pas.

Quelques-uns des symptômes qui se sont manifestés correspondaient effectivement à ceux de la fièvre de l'ermite, mais les examens qu'il a subis n'ont révélé la présence d'aucun microbe. En outre, Son Excellence ne fait pas preuve du comportement antisocial caractéristique. Mais les médecins ont estimé qu'il devait se rendre sur Ygdrasil qui est mieux équipée que Wildenwooly, une planète assez primitive, comme vous le savez. De plus, un certain Dr Ruedenbach, qui est un spécialiste des maladies épileptoïdes, se trouve là-bas et l'on a pensé que le mieux était que Son Excellence le voie car son état ne s'améliorait pas.

Tu leva les bras dans un geste d'impuissance.

— Ce que j'apprends m'attriste, croyez-moi, Votre Excellence, et me fait regretter encore plus vivement cet accident. Mais nous ne pouvons rien…

André émergea de sa rêverie. Pour la première fois, un sourire qui ne manquait pas de chaleur se forma sur ses lèvres.

— Que sont mes soucis comparés aux vôtres ? Vous avez la responsabilité de ce navire et de sa coûteuse cargaison. Ainsi que, et c'est infiniment plus important, du bien-être de vingt-cinq âmes.

Il se mit à faire les cent pas tout en poursuivant d'une voix vibrante :

— Nous avons tous entendu parler d'Abatos. Si le translateur demeure hors d'usage, nous savons ce que cela signifie. Nous savons aussi que nous risquons de connaître le même sort que les autres vaisseaux qui ont tenté de se poser sur ce monde. Nous sommes à huit années-lumière d'Ygdrasil et à six de Wildenwooly : autrement dit, nous sommes dans l'incapacité de rallier l'une ou l'autre de ces planètes en pilotage normal. Ou nous réussirons à dépanner le translateur, ou nous devrons atterrir. A moins de rester dans l'espace jusqu'à la fin de nos jours.

— Et même si l'on nous permet de nous poser, nous passerons peut-être le reste de notre existence sur Abatos, conclut Tu.

Un instant plus tard, il sortit de la cabine. Carmody, qui lui avait

discrètement emboîté le pas, l’arrêta :

— Quand comptez-vous apprendre la nouvelle aux autres passagers ?

Tu consulta sa montre.

— Dans deux heures. Nous saurons alors si Abatos nous laissera ou non passer. Je ne pourrai pas tergiverser plus longtemps car ils auront compris qu’il se passe quelque chose. A l’heure qu’il est, nous devrions être sur une retombante d’Ygdrasil.

— L’évêque est en train de prier pour nous tous. Je me contenterai d’implorer Dieu qu’il donne de l’inspiration au chef mécanicien. Il en aura besoin.

— Ce translateur ne présente aucune anomalie à ceci près qu’il refuse de fonctionner, laissa tomber Tu sur un ton monocorde.

Carmody lui décocha un coup d’œil perspicace sous la broussaille de ses sourcils et se pinça les ailes du nez.

— Vous pensez que cette panne n’est pas due à un accident ?

— Je me suis souvent trouvé dans de sales pétrins et j’ai connu la peur. Oui, j’ai eu peur. Je ne l’avouerais à personne d’autre que vous, sinon, peut-être, à un autre prêtre, mais il m’est arrivé d’avoir la trousse. Oh ! Je sais que c’est une faiblesse, peut-être même un péché…

Là, Carmody haussa les sourcils, éberlué, et peut-être même impressionné par ces propos.

— … mais je ne pouvais rien y faire bien que je me sois juré que cela ne se reproduirait pas et que jamais personne ne s’en soit aperçu, acheva Tu. Ma femme me disait toujours que si je me laissais aller une fois de temps en temps à montrer un peu de faiblesse, pas beaucoup, juste un tout petit peu… Au fond, peut-être que c’est à cause de cela qu’elle m’a quitté, je ne sais pas. D’ailleurs, ça n’a plus aucune importance, maintenant, sauf que… (Se rendant soudain compte qu’il était en train de divaguer, le commandant s’interrompit, fit visiblement un effort pour se contrôler, carra les épaules et enchaîna :) Toujours est-il, mon père, que je n’ai jamais eu autant la frousse qu’aujourd’hui. Je suis incapable de vous dire exactement pourquoi mais j’ai comme une idée que cette panne de translateur est voulue et que, lorsque nous saurons pour quel motif, cela ne nous plaira pas du tout. La seule base sur laquelle je peux appuyer mon raisonnement est le sort qu’ont connu les trois premiers vaisseaux. Tout le monde sait que le *Hoyle* s’est posé sur Abatos et que l’on n’a plus jamais entendu parler de lui, que le *Priam*, chargé d’enquêter sur sa disparition, n’a pas pu s’approcher à moins de cinquante kilomètres parce que ses moteurs de propulsion dans l’espace normal sont tombés en rideau, que le croiseur *Tokyo* a essayé de foncer avec ses générateurs morts et qu’il s’en est tiré uniquement parce qu’il avait la vitesse acquise

suffisante pour dépasser la barrière des cinquante kilomètres. Et encore a-t-il été presque carbonisé en traversant la stratosphère.

— Ce que je ne comprends pas, c’est comment un agent quelconque a pu nous affecter alors que nous étions en translation, fit Carmody. En théorie, nous n’existions même pas dans l’espace normal à ce moment.

Tu se remit à tripoter sa petite croix.

— Oui, je sais. Mais nous sommes *ici*. La chose qui a fait cela possède un pouvoir inconnu de l’homme. Autrement, elle n’aurait pas pu nous localiser en translation si près de Sa planète.

— A quoi bon se faire du souci ? s’exclama Carmody avec un joyeux sourire. Si elle est capable de nous haler comme un poisson pris au filet, c’est qu’elle veut que nous atterrissions. Donc, pas besoin de s’inquiéter pour le contact. (Soudain, il grimaça de douleur.) C’est cette sacrée molaire, expliqua-t-il à son interlocuteur. Mon intention était de me la faire arracher et de me faire poser un implant sur Ygdrasil. Et j’avais juré de ne plus manger autant de ce fichu chocolat pour lequel j’ai une tendresse exagérée et qui m’a déjà coûté plusieurs dents. Maintenant, il va me falloir expier mes péchés car j’étais tellement pressé que j’ai oublié d’emporter des calmants en dehors du vin. Mais peut-être était-ce un lapsus freudien ?

— Le Dr Blake doit certainement avoir des analgésiques.

Carmody éclata de rire.

— Certainement ! Encore un oubli bien pratique ! J’espérais m’en tenir à la médecine naturelle du jus de la treille en traitant par le mépris les orviétans insipides et débilitants fabriqués par les laboratoires. Mais il y a trop de gens qui sont aux petits soins pour ma santé. C’est la rançon de la popularité.

Il assena une claque sur l’épaule de Tu.

— Nous avons rendez-vous avec l’aventure, Bill. Répondons à son appel.

Le commandant n’eut pas l’air offusqué par cette familiarité. De toute évidence il connaissait Carmody de longue date.

— J’envie votre courage, mon père.

— Quel courage ? bougonna le prêtre. Je tremble sous mon cilice. Mais nous devons accepter tout ce que Dieu nous envoie et si nous pouvons nous en accommoder, tant mieux.

Tu se permit un sourire.

— Je vous aime bien parce que vous êtes capable de dire des choses pareilles sans que cela paraisse ni faux, ni hypocrite, ni… euh… bigot. Je sais que vous le dites comme vous le pensez.

— Et vous avez fichtrement raison, répliqua Carmody, redevenant grave. Mais, sérieusement, Bill, j’espère que nous pourrons repartir bientôt. L’évêque est dans un triste état. Il donne l’impression

d'être en bonne santé mais il risque à tout moment d'avoir une crise. Et s'il en a une, j'aurai fort à faire pendant un bon bout de temps. Je ne peux vous en dire beaucoup plus sur lui parce qu'il n'aimerait pas ça. Il est comme vous : il a horreur d'avouer ses faiblesses et il me réprimandera sans doute quand je le rejoindrai pour vous avoir parlé de cela. C'est une des raisons pour lesquelles il n'a rien dit au Dr Blake. Quand il a une de ces… transes, il tient à ce que ce soit moi, et personne d'autre, qui m'occupe de lui. Et cela l'exaspère de dépendre tant soit peu d'autrui.

— C'est donc si grave ? On a de la peine à le croire. Il a l'air de se porter comme un charme. On n'a aucune envie de se quereller avec lui. Et c'est un type bien, aussi. Un juste comme il n'y en a guère. Je me souviens d'un sermon qu'il a prononcé à St. Pius, sur Lazy Fair. Qu'est-ce qu'il nous a passé ! Il m'a tellement terrorisé que j'ai fait dans la vertu pendant trois semaines. Les saints eux-mêmes ont dû se dire qu'ils devaient se pousser un peu pour me faire de la place. Et puis…

Se rendant compte du regard que lui lançait Carmody, le commandant se tut, jeta un coup d'œil à sa montre et dit :

— J'ai quelques minutes à perdre et je crois bien que je ne me suis pas conduit aussi bien que je l'aurais dû, encore que nous pourrions tous en dire autant, n'est-ce pas, mon père ? Pouvons-nous aller dans votre cabine ? Personne ne sait ce qui risque d'arriver dans les heures qui viennent et j'aimerais être prêt.

— Certainement. Suivez-moi, mon fils.

2

Deux heures plus tard, le commandant Tu s'adressa à l'équipage et aux passagers par le vidéophone de passerelle et leur annonça la nouvelle. Quand sa voix se fut tue et que son visage maigre et tendu se fut effacé de l'écran, il n'y eut plus que des figures crispées sur fond de silence. A l'exception de Carmody, chacun était prostré comme si la voix du commandant avait été une flèche qui eût cloué tout le monde sur son siège. Le padre se tenait debout au milieu du salon, courte silhouette dont la sobre vêture tranchait sur les rutilants costumes de ses compagnons. Il n'avait pas de boucles d'oreilles, ses jambes étaient décemment peintes en noir, les crevés de son haut-de-chausses étaient modestes, son rabat et ses bretelles ouatinés d'une coupe sévère

étaient vierges de paillettes d'or et de pierreries. Comme tous les jairusites, il ne portait le col romain que sur les planètes en souvenir du fondateur de l'ordre et de la raison particulière mais justifiée pour laquelle il l'arborait.

Carmody observait les passagers d'un œil aigu en se balançant d'avant en arrière sur ses talons tout en se caressant l'arête du nez. Il semblait que l'annonce faite par le commandant ne l'intéressait que dans la mesure où elle les touchait, eux. Rien dans son comportement ne permettait de penser qu'il se faisait du souci pour son propre sort.

Mme Recka était toujours à la même place, la tête inclinée en avant pour étudier ses cartes, mais sa main se tendait plus fréquemment vers la bouteille et, à un moment donné, elle la renversa. Le bruit fit sursauter Blake et les deux jeunes amoureux. Sans même se donner la peine de se lever, elle laissa le liquide couler sur le plancher tandis qu'elle sonnait le steward. Peut-être que le sens des paroles du commandant n'avait pas pénétré le brouillard embrumant son esprit. Peut-être qu'elles la laissaient tout simplement indifférente.

Pete Masters et Kate Lejeune n'avaient pas fait un mouvement, pas prononcé un mot. Ils se serraient encore plus étroitement l'un contre l'autre si c'était possible et leurs mains s'étreignaient avec encore plus de force. Ils étaient blêmes et leurs têtes oscillaient comme deux blancs ballons agités par un vent intérieur. La bouche fardée de Kate dont le rouge éclatant contrastait sur sa peau exsangue, béait comme une balafre crevant cette sphère et c'était miracle si l'air ne s'en échappait pas et si celle-ci ne se dégonflait pas.

Carmody considéra le couple avec apitoiement car il connaissait leur histoire beaucoup mieux que le garçon et la jeune fille ne se l'imaginaient. Kate était la fille d'un riche marchand de peaux de siffleurs de Wildenwooly. Pete était le fils d'un bûcheron de fer-blanc sans le sou, un de ces défricheurs cuirassés qui s'aventurent dans les profondeurs des forêts particulièrement dangereuses de la planète à la recherche de l'arbre à souhaits. Après que son père eut été entraîné au fond d'une grotte sous-marine par un snoligostère, Pete s'était embauché chez Lejeune. Qu'il avait du courage, il n'avait pas tardé à le prouver, car il faut du cran pour faire sortir au son du chalumeau les agropeltères au pelage luxuriant mais à l'humeur sauvage des arbres creux où ils se terrent pour les remettre aux mains des écorcheurs. Et il avait presque aussi rapidement démontré sa témérité en tombant passionnément amoureux de Kate qui lui rendit la pareille.

Quand il eut rassemblé assez de vaillance pour demander sa main à son père — Lejeune était aussi teigne et irascible qu'un agropeltère, mais il n'était pas dans sa nature de se laisser charmer par un joueur de flûtiau –, il s'était retrouvé proprement éjecté avec

quelques bosses, plusieurs contusions, une légère commotion cérébrale et la promesse qu'il perdrait et sa vie et ses membres si jamais il s'approchait à portée de voix de la jeune fille. Et ç'avait été la vieille et inévitable histoire. Une fois sorti de l'hôpital, Pete avait communiqué avec Kate par l'intermédiaire de la tante – veuve – de celle-ci. La tante détestait son frère et, par-dessus le marché, c'était une telle fanatique des feuilletons des stéréos sentimentaux qu'elle était prête à faire à peu près n'importe quoi pour aplanir le chemin de l'amour sincère.

Voilà pourquoi un hélico s'était soudain posé devant les pistes de Casse-Cou juste avant le décollage du *Goéland*. Après avoir décliné leur identité et acheté leurs billets – c'était la seule formalité à remplir car les humains qui voulaient se rendre sur les planètes de la Fédération n'avaient besoin ni de visas ni de passeports – les jeunes gens s'étaient enfermés dans la cabine 9, attenante à celle de l'évêque, et ils n'en étaient pas sortis avant la panne de translateur.

La tante de Kate était trop fière d'avoir joué les Cupidon pour tenir sa langue. Elle avait raconté l'aventure à une douzaine d'amies auxquelles elle avait arraché la promesse solennelle de n'en parler à personne. Résultat : le père Carmody connaissait tous les faits, plus quelques mensonges, relatifs à l'intrigue Masters-Lejeune. Quand le couple était monté à bord, il avait immédiatement compris de quoi il retournait et il s'attendait, en fait, que le père outragé surgisse accompagné d'une bande d'écorcheurs musclés qui s'occuperaient de Pete. Mais l'astronef avait pris le départ et, maintenant, il y avait peu de risques que les jeunes gens soient attendus au spatiodrome d'Ygdrasil par les autorités brandissant un mandat d'amener. Ils auraient d'ailleurs de la chance s'ils posaient jamais le pied sur cette planète.

Carmody alla se planter devant eux.

— N'ayez pas peur, mes enfants, leur dit-il. Le commandant pense que l'atterrissage sur Abatos se fera sans problèmes.

Pete Masters était un rouquin au nez en bec d'aigle, aux joues creuses et au menton trop accentué. Il était grand mais n'avait pas encore des muscles d'homme pour étoffer sa carcasse et il avait toujours la silhouette dégingandée d'un adolescent trop vite monté en graine. Il posa une main épaisse et osseuse sur celle, délicatement déliée, de Kate et fusilla l'ecclésiastique du regard.

— Et je suppose qu'il nous livrera aux autorités locales aussitôt que nous nous serons posés ?

En entendant la voix claironnante de Pete, Carmody battit des paupières et il se pencha légèrement en avant comme quelqu'un dont un vent violent gêne la marche.

— C'est peu vraisemblable, fit-il sur un ton bonhomme. S'il y a

des autorités sur Abatos, nous ne les avons pas encore rencontrées. Mais cela peut venir, cela peut venir.

Il ménagea une pause et se tourna vers Kate. Elle était petite et ravissante. Un cercle d'argent retenait ses longs cheveux couleur de blé qui flottaient sur son dos. Dans les grands yeux violets qui se braquaient sur lui, le padre discerna un mélange de candeur et de supplication.

— En vérité, reprit-il, votre père ne peut rien faire... légalement... contre vous deux si vous n'avez pas commis de crime. Voyons voir... Vous avez dix-neuf ans, Pete, n'est-ce pas ? Et vous, Kate, vous n'en avez que dix-sept, si je ne me trompe ? Si je me rappelle les clauses de la loi de libre arbitre, le fait que vous êtes mineure ne vous interdit pas de quitter le domicile de votre père sans son autorisation. Vous avez l'âge de la mobilité. En revanche, vous n'êtes pas d'âge nubile aux termes de la loi. La biologie, je le sais, le dément. Seulement, nous vivons aussi dans un monde social, régi par des lois établies par l'homme. Vous ne pouvez vous marier sans le consentement de votre père. Si vous essayiez de passer outre, il pourrait vous en empêcher légalement. Et il le ferait sans nul doute.

— Il ne pourra rien faire, s'exclama Pete sur un ton farouche. Nous ne nous marierons que lorsque Kate aura l'âge requis.

Ses yeux flamboyaient sous ses sourcils couleur de paille. Les joues pâles de Kate devinrent soudain cramoisies et la jeune fille, baissant la tête, s'abîma dans la contemplation de ses jambes fuselées peintes en jaune serin. Les ongles de ses doigts de pieds étaient vermillon. De sa main libre, elle tiraillait sa barboteuse vert pré.

Carmody souriait toujours.

— Pardonnez à un prêtre indiscret qui s'intéresse à vous parce qu'il ne voudrait pas qu'il vous arrive du mal. Ni qu'il arrive du mal à quiconque à cause de vous. Mais je connais votre père, Kate. Je sais qu'il est homme à tenir la promesse qu'il a faite à Pete. Avez-vous envie qu'il soit kidnappé, sauvagement rossé, tué, peut-être ?

Elle leva ses grands yeux vers lui. Ses joues étaient toujours enflammées. Elle était très belle, très jeune, très grave.

— Papa n'oserait pas ! dit-elle sur un ton assourdi mais véhément. Il sait que si quelque chose arrivait à Pete, je me supprimerais. Je le lui ai dit dans la lettre que je lui ai laissée et il sait également que je suis aussi têtue que lui. Papa ne fera aucun mal à Pete parce qu'il m'aime trop pour cela.

— Ne discute donc pas avec lui, chérie, fit Pete. Laisse-moi faire. Carmody, nous ne voulons pas qu'on se mêle de nos affaires, même avec de bonnes intentions. Nous voulons seulement qu'on nous laisse tranquilles.

Le père John soupira.

— Ce n’est pas une ambition démesurée. Malheureusement – ou, peut-être, heureusement –, c’est là une des choses les plus rares qui soient dans cet univers. Presque aussi rare que la paix de l’esprit ou le véritable amour de l’humanité.

— Faites-moi grâce de vos lieux communs. Gardez-les pour l’église.

— Ah oui ! Je vous ai vu une fois à Ste-Marie, n’est-ce pas ? répondit le père John en se tapotant le nez. C’était il y a deux ans pendant l’épidémie de fièvre de l’ermite. Hmm.

Kate saisit le poignet du jeune homme.

— Je t’en prie, mon amour ! Ses intentions sont bonnes et, n’importe comment, ce qu’il dit est la vérité.

— Merci, Kate.

Carmody hésita, puis, la mine pensive et triste, il sortit de la poche de son haut-de-chausses une feuille de papier jaune et la tendit à Kate qui la prit d’une main tremblante.

— Ce message a été remis au steward juste avant le décollage. Il était trop tard, à ce moment, pour faire quelque chose. Les horaires sont strictement respectés, sauf en cas d’extrême urgence.

La jeune fille pâlit derechef lorsqu’elle eut pris connaissance du texte. Pete, qui le lisait par-dessus son épaule, vira à l’écarlate tandis que ses narines se dilataient. Il arracha le papier des mains de Kate et se leva d’un bond.

— Si le vieux se figure qu’il pourra me faire jeter en prison en m’accusant de l’avoir volé, c’est qu’il est fou ! gronda-t-il. Il ne peut pas apporter de preuves parce que je suis innocent et je le démontrerai en demandant qu’on me fasse passer l’épreuve du chalarocheil ! Ou de n’importe quelle drogue qu’on voudra. On verra bien lequel des deux ment !

Les yeux du père John s’écarquillèrent.

— En attendant, vous serez tous les deux gardés à vue et le père de Kate prendra ses dispositions pour la récupérer ou, au moins, pour l’expédier à l’autre bout de la galaxie. Si je peux me permettre de vous faire une suggestion…

— Vous pouvez garder vos suggestions pour vous et vous mêler de ce qui vous regarde ! aboya Pete en roulant le papier en boule et en le laissant tomber par terre. Viens, Kate. Retournons dans la cabine.

Kate se leva docilement, non sans lancer à Pete un regard qui semblait signifier qu’elle aurait aimé exprimer son opinion mais, sans y prêter attention, le garçon enchaîna :

— Si vous voulez que je vous dise, je suis content que nous soyons obligés de nous poser sur Abatos. D’après ce que j’ai lu, le *Tokyo* a conclu que c’est une planète habitable, peut-être un nouvel Eden. De cette façon, nous pourrons y vivre avec toutes nos aises, Kate

et moi. J'ai mon générateur portatif dans la cabine. Grâce à lui, nous pourrons construire une cabane, faire de la culture, chasser, pêcher et élever nos enfants comme bon nous semblera. Sans personne pour se mêler de nos affaires. Personne !

Le père John pencha la tête de côté. Sa paupière gauche retomba sur son œil.

— Adam et Eve, hein ? Vous ne croyez pas que vous vous sentirez un peu seuls ? Et puis, savez-vous quels dangers recèle Abatos ?

— Nous n'avons besoin de personne, répliqua calmement Kate. Et personne ne s'immiscera dans nos affaires.

— Sauf votre père.

Mais les deux jeunes gens s'éloignaient déjà, la main dans la main. Peut-être n'entendirent-ils pas.

Carmody se baissa en grognant pour ramasser le papier, se redressa avec un soupir, le défroissa et le lut.

Le Dr Blake quitta sa table et s'approcha avec un sourire tout à la fois amène et réprobateur.

— Ne croyez-vous pas que vous faites un peu trop de zèle ? commença-t-il.

Carmody sourit.

— Cela fait longtemps que vous me connaissez, Chandra. Vous savez que ce nez long et pointu que j'arbore est parfaitement révélateur de mon tempérament et je ne chercherai pas à nier que je suis indiscret. Toutefois, j'ai une excuse : je suis prêtre et l'indiscrétion fait partie de mes attributions professionnelles. Il n'y a pas à sortir de là. De plus, il se trouve que je m'intéresse à ces petits. Je voudrais les sortir de ce pétrin sans qu'ils y laissent de plumes.

— Vous risquez fort de voir changer la forme de votre nez. Le dénommé Pete a l'air assez violent pour vous boxer.

Carmody frotta le bout de son appendice nasal.

— Ce ne serait pas la première fois qu'il se ferait aplatir mais je doute que Pete me frappe. C'est là un des avantages de l'état ecclésiastique. Les gens les plus brutaux eux-mêmes hésitent à vous cogner dessus. C'est presque comme de frapper une femme. Ou le représentant de Dieu. Ou les deux. Nous autres lâches nous en tirons parfois parti.

— Lâche, vous ? ricana Blake. Kate n'appartient même pas à votre religion, mon père, et, si ça se trouve, Pete n'en a pas.

Carmody haussa les épaules et leva les mains comme pour dire qu'elles étaient à la disposition de quiconque avait besoin de son secours.

Quelques minutes plus tard, il sonnait à la porte de l'évêque. Comme celui-ci ne lui cria pas d'entrer, il fit demi-tour pour

rebrousser chemin, puis s'immobilisa, le sourcil froncé. Brusquement, comme s'il obéissait à un ordre intérieur, il poussa la porte. Elle n'était pas fermée au verrou : elle s'ouvrit. Carmody exhala une exclamation étranglée et se rua à l'intérieur de la cabine.

L'évêque gisait au milieu de la pièce, les membres écartés dans la position de la crucifixion, le dos arqué et ses yeux béants fixaient le plafond. Son visage congestionné était couvert de sueur, sa respiration était sifflante et de l'écume s'échappait de ses lèvres flasques. Pourtant, les symptômes n'étaient pas ceux de la crise d'épilepsie classique. La partie supérieure de son corps, en effet, était immobile, presque comme si son thorax eût été fait d'une cire sur le point de fondre à la chaleur d'un brasier intérieur. La partie inférieure, au contraire, était agitée de violents soubresauts. Il lançait des ruades et son bassin martelait le plancher. On aurait dit qu'une épée avait tracé un invisible sillon en travers de l'abdomen, tranchant les nerfs et les muscles reliant les deux parties du corps. Le tronc avait abandonné les jambes et les hanches en leur disant : « Ce que vous faites ne me concerne pas. »

Carmody referma la porte et s'empressa d'apporter au prélat les soins qu'exigeait son état.

3

Le *Goéland* choisit pour se poser un point situé au centre de l'unique continent d'Abatos, une masse de terres ceinturant la planète, aussi vaste que l'Afrique et l'Asie réunies, entièrement comprise dans l'hémisphère septentrional.

— C'est le meilleur contact que j'aie jamais effectué, dit Tu à son second. Presque comme si j'étais une machine. La descente s'est faite comme une fleur. (Et il ajouta en aparté :) Peut-être que j'ai gardé le meilleur pour la fin.

Carmody n'émergea de la cabine de l'évêque que vingt-quatre heures plus tard. Après avoir annoncé au médecin et au commandant qu'André reposait calmement et ne voulait pas qu'on le dérange, il leur demanda ce que l'on avait découvert. Visiblement, il avait été dévoré de curiosité pendant tout le temps où il était resté enfermé dans la cabine car il avait cent questions sur le bout de la langue et était incapable de les poser assez vite.

Il n'y avait pas grand-chose à dire bien que l'on eût exploré une

très large étendue de territoire. Le climat était à peu près celui du Midwest américain au mois de mai. La flore et la faune étaient homologues de celles de la Terre, encore qu'il existât, évidemment, de nombreuses espèces inconnues.

— Je vais vous montrer quelque chose de singulier, dit le Dr Blake.

Il prit plusieurs disques minces, qui étaient des coupes transversales de troncs d'arbres, et les tendit au prêtre.

— C'est Pete Masters qui les a tronçonnées avec son matériel énergétique. Il cherchait apparemment l'essence qui lui conviendrait le mieux pour construire sa cabane. Son manoir devrais-je dire : il envisage son avenir ici dans une perspective plutôt grandiose. Observez le grain de ce bois et les distances entre les anneaux de croissance. Un grain parfait. Et les anneaux sont exactement équidistants. Notez aussi qu'il n'y a ni nœuds ni le moindre trou de vers.

« Quand Pete nous a fait part de ces intéressants détails, nous avons abattu une quarantaine d'arbres de types différents à l'aide de la scie du nécessaire de survie du navire. Tous les échantillons présentent la même perfection. Et ce n'est pas tout. Le nombre des anneaux de croissance et la méthode de datation photostatique de Mead ont révélé que tous les arbres avaient exactement le même âge. Ils ont tous été plantés il y a dix mille ans !

— Le seul commentaire que je pourrais faire serait un euphémisme par litote, rétorqua Carmody. Hum…

L'espacement uniforme des cernes de croissance tendrait à indiquer que les saisons, si saisons il y a, suivent un rythme régulier, que les périodes d'humidité et de sécheresse ne sont pas capricieuses mais que la pluviosité et l'ensoleillement sont constants. Mais ces forêts sont sauvages, elles ne sont pas soignées. Comment expliquer que les arbres ne soient pas attaqués par les parasites ? Peut-être n'y en a-t-il pas.

— Je ne sais pas. Il n'y a pas que cela. Leurs fruits sont très gros, savoureux et abondants. On dirait qu'ils sont tous issus de souches soigneusement sélectionnées et protégées. Or, nous n'avons décelé aucune trace de vie intelligente.

Sous l'empire de l'excitation, les yeux de Blake étincelaient et ses bras battaient l'air.

— Nous avons pris la liberté de tirer quelques animaux pour les examiner. J'ai disséqué rapidement une petite créature genre zèbre, un loup doté d'un museau allongé à la teinte cuivrée, une sorte de corbeau jaune à crête rouge et une espèce de kangourou n'appartenant pas à la famille des marsupiaux. En dépit de la hâte avec laquelle j'ai procédé, j'ai mis en évidence plusieurs faits surprenants, encore que le

premier profane venu aurait pu déceler l'un d'eux. (Blake s'interrompit, puis lâcha tout d'une traite :) Tous les spécimens étaient des femelles ! Et la datation de leurs os indiquait que, comme les arbres, ils étaient âgés de dix mille ans !

Les sourcils broussailleux du père John n'auraient pas pu s'arquer davantage. On aurait dit des ailes ébouriffées battant pesamment sous le poids de la stupéfaction.

— Oui, nous n'avons pas détecté un seul mâle sur les millions de bêtes que nous avons vues. Pas un seul ! Que des femelles, rien que des femelles !

Blake prit Carmody par le coude et l'entraîna en direction du bois.

— Les squelettes avaient dix mille ans d'âge. Mais ce n'était pas encore le plus étonnant. Leurs os étaient entièrement dépourvus de vestiges évolutionnaires et parfaitement fonctionnels. Le paléontologue amateur que vous êtes, Carmody, doit savoir que c'est sans exemple. Sur toutes les planètes où nous avons examiné des squelettes fossiles et des squelettes contemporains, nous avons décelé des vestiges osseux structuralement dégénérés par suite de la perte de leur fonction. Regardez les doigts du chien, le sabot du cheval. On pourrait dire que le chien marche sur la pointe des doigts et que son pouce a disparu ou s'est atrophié. Le métacarpien du cheval était jadis constitué par deux doigts. Son sabot représente le doigt principal qui s'est induré et qui supportait la majeure partie du poids du cheval fossile. Mais notre zèbre n'avait pas de métacarpiens et nous n'avons constaté chez le loup aucun vestige de doigts qui auraient perdu leur fonction. Même chose chez les autres spécimens que j'ai étudiés. Ils étaient fonctionnellement parfaits.

— Mais on sait que l'évolution ne suit pas exactement sur d'autres planètes le cours qu'elle a suivi sur la Terre, répliqua le père John. De plus, la similitude entre un type terrestre et un type non terrestre peut être trompeuse. En fait, les ressemblances entre certains types terrestres eux-mêmes risquent de nous induire en erreur. Voyez comment les marsupiaux australiens isolés se sont développés parallèlement aux placentaires. Bien qu'ils n'aient aucune parenté avec les mammifères supérieurs des autres continents, ils se sont diversifiés en créatures parallèles au chien, à la souris, à la taupe ou à l'ours.

— Je n'en disconviens pas, riposta Blake sur un ton quelque peu gourmé. Figurez-vous que je ne suis pas totalement ignare. Mon opinion s'appuie sur d'autres éléments mais vous parlez tant que vous ne m'avez pas laissé le temps de vous les exposer.

Carmody ne put s'empêcher de s'esclaffer.

— Moi ? Je parle ? J'ai à peine proféré un seul mot. Mais ça ne

fait rien. Excusez ma prolixité. Qu'y a-t-il encore ?

— Eh bien, j'ai demandé à quelques hommes d'équipage de jeter un coup d'œil sur les environs. Ils ont rapporté des centaines d'échantillons d'insectes et je n'ai naturellement pas eu le loisir de procéder à une étude approfondie. Mais je n'ai rien trouvé qui correspondît aux formes larvaires telles que nous les connaissons sur la Terre. Tous ces insectes étaient adultes. En réfléchissant, j'ai réalisé quelque chose d'autre, une chose que nous avions tous vue mais qui ne nous avait pas frappés, essentiellement, je suppose, parce que ses implications étaient trop ahurissantes ou, tout bonnement, parce que l'idée ne nous en était pas venue. Nous n'avons pas vu de jeunes parmi les animaux que nous avons examinés.

— Voilà qui est confondant pour ne pas dire effrayant. Vous pouvez lâcher mon coude si vous voulez. Je vous accompagnerai de mon plein gré. A propos, où m'amenez-vous ?

— Ici.

Blake fit halte devant une sorte de séquoia d'une soixantaine de mètres et désigna du doigt un trou énorme qui s'ouvrait dans son tronc à un peu plus d'un mètre du sol.

— Cette cavité n'est pas due à une maladie et n'a pas été causée par une bête. Elle fait visiblement partie de la structure même de cet arbre.

Il braqua sa torche de façon à éclairer l'anfractuosité obscure et Carmody y enfonça la tête. Quand, un moment plus tard, il se redressa, il paraissait songeur.

— Il doit bien y avoir dix tonnes de cette substance gélatineuse là-dedans, murmura-t-il. Et des os y sont encastrés.

— Où que l'on aille, on trouve partout ces arbres à gelée, comme nous les avons baptisés, et environ la moitié d'entre eux recèlent des squelettes d'animaux.

— De quoi s'agit-il ? D'un genre de dionées gobe-mouches ? fit le prêtre en reculant involontairement.

Non, si c'était cela, vous m'auriez empêché de fourrer ma tête dans ce trou. A moins que, à l'instar de beaucoup de nos semblables, ces végétaux trouvent les théologiens indigestes.

Blake éclata de rire mais reprit aussitôt son sérieux.

— J'ignore pourquoi il y a des os et à quoi sert cette gelée mais je peux vous dire d'où ils viennent. Pendant les vols d'observation et de relèvement cartographique, nous avons assisté à des massacres effectués par les carnivores du cru. Il existe deux espèces que nous avons été heureux de ne pas avoir rencontrées au sol. L'une est un félin de la taille d'un tigre du Bengale, une espèce de léopard si l'on ne tient pas compte de ses grosses oreilles rondes et des touffes de poils gris qui garnissent la face postérieure de ses pattes. Le second est un

mammifère à la fourrure noire mesurant trois mètres, bâti comme un tyrannosaure et doté d'une tête d'ours. L'un et l'autre chassent les zèbres ainsi que les biches et les antilopes qui foisonnent. On pourrait penser que l'agilité de leurs proies entretient la condition et la vitesse des prédateurs. Eh bien, pas du tout ! Ces gros félins et les ursinoïdes sont les carnivores les plus obèses et les plus nonchalants qu'on ait jamais vus. Quand ils attaquent, ils ne rampent pas furtivement à travers les herbes pour bondir comme des flèches au dernier moment : ils avancent carrément, en pleine vue, poussent quelques rugissements et attendent que la majeure partie du troupeau se soit enfuie. Alors, ils font un choix parmi les bêtes résignées qui n'ont pas pris la fuite et tuent leur victime. Celles qui ont été épargnées s'égaient tranquillement. Le spectacle du tueur dévorant leur sœur ne les terrorise pas. Non, elles ont simplement l'air d'être un peu inquiètes.

» Et si cela n'était pas assez extraordinaire comme ça, la suite va véritablement vous éberluer. Une fois que le gros carnassier assouvi s'en est allé, on voit rappliquer de petits charognards, des corbeaux jaunâtres et des renards bruns et blancs. Ils nettoient les os. Mais ceux-ci ne restent pas à blanchir au soleil. Arrive en effet un grand singe noir au faciès lugubre – nous l'appelons le croque-mort – qui les ramasse et les dépose dans la cavité de l'arbre à gelée le plus proche. Alors, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que, bien qu'il fasse chaud, je suis soudain pris de frissons. Je... Oh ! Voici Monseigneur. Excusez-moi.

Le prêtre, qui tenait un long étui noir à la main, se précipita à travers la prairie constellée de marguerites. L'évêque ne l'attendit pas. Il émergea de l'ombre portée de l'astronef. Bien qu'il n'y eût qu'une heure que le soleil jaune se fût levé derrière les montagnes violettes, à l'est, son éclat était très vif et quand ses rayons éclairèrent le prélat, ce fut comme si l'astre se mettait à flamboyer autour de lui, magnifiant sa silhouette. On eût presque cru que sa caresse était celle d'un dieu d'or conférant à l'évêque un peu de sa magnificence. L'illusion était d'autant plus forte qu'aucun signe de son récent malaise n'était apparent chez André. Son visage resplendissait et c'était d'un pas alerte qu'il se dirigeait vers le petit groupe massé à l'orée du bois, bombant le torse et respirant profondément comme s'il avait l'intention de loger l'atmosphère de la planète tout entière dans ses poumons.

Carmody le rejoignit à mi-chemin et lui dit :

— N'hésitez pas à vous gorger de cet air succulent, Votre Excellence. Il a une saveur et une fraîcheur toutes virginales. C'est un air qui n'a encore jamais été respiré par l'homme.

L'évêque examina les alentours avec la lenteur et la majesté d'un lion qui prend la mesure d'un nouveau terrain de chasse et Carmody

sourit imperceptiblement. Bien que le prélat eût une noble prestance, il y avait dans son attitude présente un rien de chiqué, mais c'était si subtil qu'il fallait la vaste expérience d'un Carmody pour le déceler. André, voyant le fugitif jeu de physionomie du petit prêtre, fronça les sourcils et leva la main dans un geste de protestation.

— Je sais ce que vous êtes en train de penser.

Carmody baissa le nez et se plongea dans la contemplation du vert tapis d'herbe. Que ce fût pour convenir que la réprimande était fondée ou pour camoufler un autre sentiment, il fit en sorte de voiler son regard. Et puis, comme s'il se rendait compte qu'il n'était pas judicieux de dissimuler ses pensées, il releva la tête et dévisagea son évêque, les yeux dans les yeux. Son attitude était semblable à celle d'André et elle ne manquait pas de dignité mais la beauté du prince de l'Eglise lui faisait défaut : jamais Carmody ne pourrait avoir l'air beau sinon de cette beauté immatérielle qui naît de la franchise.

— J'espère que vous me pardonnerez, Votre Excellence, mais les vieilles habitudes sont lentes à périr. La raillerie a si longtemps fait partie de mon être avant ma conversion — en vérité, c'était une nécessité pour survivre sur la planète où je vivais, qui était Joie de Dante, comme vous le savez – qu'elle s'est profondément enracinée dans mon système nerveux. Je crois que je fais des efforts sincères pour triompher de cette habitude mais, étant homme, je suis parfois négligent.

— Nous devons lutter pour être plus qu'humains, répliqua André avec un geste que le padre, qui le connaissait bien, interpréta comme le signe qu'il souhaitait changer de sujet.

Geste qui n'était pas péremptoire, car l'évêque était invariablement courtois et patient. Son temps ne lui appartenait pas, les plus humbles étaient ses maîtres. Si Carmody avait insisté pour poursuivre la conversation, il se serait incliné. Mais le père John s'inclina devant la décision de son supérieur.

— J'ai pensé, dit-il en brandissant le mince étui noir long de près de deux mètres, j'ai pensé que Votre Excellence aurait peut-être envie de voir ce que la pêche donne ici. Certes, Wildenwooly a, d'un bout à l'autre de la galaxie, la réputation d'être pour le pêcheur un paradis comme on n'en trouve nulle part ailleurs, mais il y a dans l'aspect d'Abatos quelque chose qui me dit que nous trouverons ici, en matière de pêche, de quoi remplir nos cœurs de joie – sans parler de quoi remplir nos bouches d'un appétit de baleine. Aimeriez-vous tâter de quelques lancers ? Cela ferait sûrement du bien à Votre Excellence.

Le lent et doux sourire qui se forma sur les lèvres de l'évêque s'acheva par un grand rire ravi.

— Voilà qui me plairait fort, John. C'est la meilleure suggestion que vous pouviez me faire. (André se tourna vers Tu.) Qu'en pensez-

vous, commandant ?

— Je pense qu'il n'y a pas de risques. Nous avons effectué une reconnaissance aérienne. Les hélicos ont signalé la présence de quelques gros carnivores, mais pas à proximité. Toutefois, certains herbivores peuvent être dangereux. N'oubliez pas que même un taureau domestique est capable de tuer. Les éclaireurs ont essayé d'inciter quelques-unes des grosses bêtes à charger mais sans succès. Ou elles ne faisaient pas attention à eux, ou elles s'éloignaient. Oui, vous pouvez faire une partie de pêche, encore que je regrette que le lac soit si loin. Voulez-vous qu'un hélico vous dépose et vienne vous rechercher plus tard ?

— Non, merci, répondit André. On ne sent pas la planète quand on la survole. Nous irons à pied.

Le second tendit aux deux ecclésiastiques une paire de pistolets.

— Tenez, mes révérends. C'est quelque chose de nouveau. Ça émet un faisceau subsonique qui remplit hommes et bêtes de panique. Ils n'ont plus qu'une seule idée en tête : ficher le camp aussi vite que possible comme s'ils avaient le diable au train si vous excusez l'expression.

— Nous excusons, bien sûr, mais nous ne pouvons accepter ces armes. Notre ordre nous interdit impérativement d'être armés. Sous aucun prétexte.

— Je souhaiterais que vous enfreigniez la règle pour une fois, intervint Tu. Les règles ne sont pas faites pour être violées : jamais un capitaine d'espace ne souscrira à la maxime qui prétend le contraire. Mais il y a des moments où l'on doit tenir compte du contexte.

— Absolument pas, rétorqua l'évêque en décochant un regard appuyé à Carmody qui tendait la main comme pour prendre un sono.

Devant le coup d'œil d'André, le padre laissa son bras retomber.

— Je voulais seulement examiner cet instrument, fit-il. Mais force m'est d'admettre que je n'ai jamais beaucoup apprécié cette règle. Il est vrai que Jairus avait pouvoir sur les bêtes de proie. Toutefois, cela ne dote pas nécessairement ses disciples d'un don analogue. Rappelez-vous ce qui s'est passé sur Jim- dandy parce que saint Victor a refusé un fusil. S'il s'était servi de ce fusil, il aurait sauvé un millier de vies humaines.

L'évêque ferma les yeux et murmura d'une voix si basse que seul Carmody pouvait l'entendre :

— *Je marcherai quand même dans la vallée obscure...*

— Mais, répliqua le padre sur le même ton, il arrive qu'il fasse froid dans l'obscurité et que la peur vous fasse dresser les cheveux sur la tête bien que, pour ma part, je brûle alors de honte.

— Hum... A propos de honte, John, vous vous arrangez toujours, je ne sais comment, pour me laisser déconfit et pour me rabaisser tout

en vous mortifiant vous-même. C'est peut-être là un talent qu'il est bon que possède l'homme en la compagnie duquel je me trouve la plupart du temps car il contrecarre ma tendance à me gonfler de vanité. D'un autre côté…

Carmody agita l'étui.

— D'un autre côté, il se peut que les poissons ne nous attendent pas.

André opina et se mit en marche en direction des bois. Tu dit quelque chose à l'un de ses hommes qui se mit à courir pour rattraper les deux prêtres. Il donna au plus petit un compas spécial dont l'aiguille indiquerait en permanence l'endroit où se trouvait le navire. Carmody le remercia d'un sourire et, l'allure dégagée, s'élança au petit trot pour rejoindre l'évêque qui avançait à grands pas. L'étui battait l'air derrière lui telle une antenne malicieuse. Il sifflotait un vieil air, *My Buddy*, et, en dépit de son apparente insouciance, son regard enregistrait tout. Il ne manqua pas d'apercevoir Pete Masters et Kate Lejeune qui s'enfonçaient, la main dans la main, dans les bois. Il s'immobilisa juste à temps pour ne pas entrer en collision avec l'évêque qui s'était retourné et considérait l'astronef en fronçant les sourcils. Sur le moment, Carmody se dit qu'André avait vu le jeune couple, mais il se rendit compte que c'étaient Mme Recka et Givens, le second, qui accaparaient son attention. Ils se tenaient à l'écart et semblaient engagés dans une conversation très animée. Enfin, ils se dirigèrent lentement vers l'imposant hémisphère du *Goéland* de l'autre côté de la prairie. André ne bougea pas avant qu'ils fussent entrés à l'intérieur de l'astronef d'où ils ressortirent au bout de quelques instants. Cette fois, Mme Recka avait son sac qui, malgré ses dimensions, n'était tout de même pas assez volumineux pour dissimuler la forme d'une bouteille. Sans cesser de parler, ils firent le tour du Goéland. Bientôt, ils réapparurent à la vue des deux prêtres, encore que ni Tu ni les membres de l'équipage ne pussent les voir.

— Il doit y avoir quelque chose dans l'air de cette planète…, murmura Carmody.

— Que voulez-vous dire par là ? lui demanda l'évêque.

Sa mine était sombre et ses yeux verts, rétrécis, flamboyaient.

— Si c'est un nouvel Eden où le lion se couche aux côtés de l'agneau, c'est aussi un lieu où un homme et une femme…

— Si Abatos est pure, propre et innocente, elle ne le restera pas longtemps, gronda l'évêque. Pas avec des gens pareils qui souillent tout ce qu'ils touchent.

— Eh bien, il nous faudra nous contenter de pêcher, vous et moi.

— Carmody, ne riez pas quand vous dites cela ! On croirait presque que vous leur donnez votre bénédiction au lieu de les condamner.

Le demi-sourire qui retroussait les lèvres du padre s'effaça.

— Je ne condamne pas plus que je ne bénis. Et je ne juge pas d'avance, car je ne sais pas ce qu'ils ont exactement en tête. Mais il est vrai que je suis trop terre à terre, que j'ai peut-être un petit côté rabelaisien. Ce n'est pas que je m'en glorifie. Simplement, je comprends trop bien les choses et…

Sans répondre, l'évêque fit brusquement demi-tour et reprit sa marche. Carmody, quelque peu dompté, lui emboîta le pas bien qu'il y eût la plupart du temps assez de place pour que deux hommes pussent marcher de front. Sensible aux états d'âme de son supérieur, il savait qu'il était préférable de se tenir quelque temps hors de sa vue. En attendant, il s'intéresserait au paysage.

Les équipages de reconnaissance aérienne avaient signalé qu'entre les montagnes, à l'est, et l'océan, à l'ouest, le terrain présentait une grande uniformité : c'était une étendue vallonnée, un peu accidentée par endroits, couverte de vastes prairies parsemées de forets. Celles-ci ressemblaient plus à des parcs qu'à des bois sauvages. L'herbe était succulente et les herbivores se chargeaient de la tondre. Beaucoup d'arbres avaient leurs homologues sous les latitudes tempérées de la Terre. On ne trouvait qu'ici et là d'épais taillis enchevêtrés méritant vraiment le qualificatif d'incultes. Le lac vers lequel se dirigeaient les deux ecclésiastiques était précisément situé au cœur d'une de ces « jungles ». Là, aux chênes, aux pins, aux cyprès, aux hêtres, aux sycomores et aux cèdres largement espacés succédait un îlot de séquoias à gelée. A vrai dire, ceux-ci n'étaient pas très serrés mais ils en donnaient l'impression en raison des nombreuses lianes qui les reliaient et des petits arbres parasites à feuilles persistantes poussant horizontalement dans les fentes de leurs troncs.

Il faisait plus sombre sous leurs grandes branches ployant sous le poids de la végétation encore que, par endroits, des rayons obliques du soleil, semblables à des fûts d'or massif, trouaient le sous-bois. La forêt vibrait de couleurs et retentissait d'appels lancés par des oiseaux à l'éclatant plumage, des pépiements de noirs animaux arboricoles. Quelques-uns de ces derniers semblaient être des singes. Quand ils bondissaient de branches en branches et qu'on les voyait de près, la ressemblance était encore plus frappante. Mais ils n'étaient manifestement pas issus d'un protosimien. Ils devaient avoir eu pour ancêtre un chat qui avait décidé d'avoir des doigts au lieu de griffes et d'adopter une station semi-verticale. Leur dos était brun foncé, la fourrure de leur ventre était grise comme celle de leur thorax et leur longue queue préhensile s'achevait par un pinceau de poils roux. Leur tête avait perdu son aspect triangulaire et s'était aplatie comme un museau de singe. Une triple et épaisse moustache féline se hérissait de part et d'autre de leurs étroites babines. Ils possédaient de longues

dents acérées mais se nourrissaient d'une grosse baie piriforme qu'ils cueillaient sur les lianes où elle poussait. Leurs pupilles fendues en amande se dilataient à l'ombre et se contractaient dans les flaques de soleil. Ils caquetaient entre eux et leur comportement était, en gros, celui des singes, à ceci près qu'ils avaient l'air plus propres.

— Peut-être ont-ils des cousins qui ont évolué vers un type humanoïde, dit Carmody à voix haute, en partie parce qu'il avait l'habitude de parler tout seul, en partie pour voir si l'évêque n'était plus de mauvaise humeur.

— Hein ? (André s'arrêta et regarda à son tour les créatures qui l'examinèrent avec une égale curiosité.) Oh oui… La théorie du hasard nécessaire selon Sokoloff. Toutes les familles du règne animal tel que nous le connaissons sur la Terre semblent avoir eu la possibilité de produire un être intelligent quelque part… dans la galaxie. Les vulpoïdes de Kubéia, les aviens d'Albiréo IV, les cétacéoïdes d'Océanos, les mollusques de Baudelaire, les Houyhnhnms de Là-Bas Ou Ailleurs, les cafards menteurs de Münchausen, comme on les appelle, les… je pourrais continuer longtemps comme ça. Toujours est-il que, sur presque toutes les planètes de type terrestre, on constate que telle ou telle souche a saisi la chance évolutionnaire donnée par Dieu pour naître à l'intelligence. Toutes, à quelques exceptions près, sont passées par une étape simiesque et arboricole pour aboutir à une créature verticale ressemblant à l'homme.

— Et toutes ces créatures croient être à l'image de Dieu, même les hommes-marsouins d'Océanos et les huîtres terrestres de Baudelaire, ajouta Carmody. Mais trêve de philosophie ! Au moins, les poissons sont des poissons sur toutes les planètes.

Ils étaient sortis de la forêt et avaient abordé la berge du lac. C'était une étendue d'eau d'environ quinze cents mètres de large sur trois kilomètres de long alimentée par une rivière limpide, au nord. L'herbe poussait jusqu'à l'extrême bord de la rive. De petites grenouilles sautèrent dans l'eau à l'approche des deux hommes. Carmody sortit les cannes à pêche de l'étui puis il débraya les petits propulseurs à réaction capables de lancer les appâts à une très longue distance.

— Ce ne serait vraiment pas sportif. Nous nous devons d'accorder une chance à ces piscidés étrangers, n'est-ce pas ?

— Vous avez raison, dit l'évêque en souriant. Si je ne peux rien faire avec mon bras droit, je rentrerai avec un panier vide.

— J'ai oublié d'apporter un panier mais nous pourrons envelopper nos prises dans ces grosses feuilles.

Ils durent s'arrêter une heure plus tard tant était haut le tas de poissons qui s'amoncelaient derrière eux. Et encore n'avaient-ils gardé que les plus gros. Les autres, ils les avaient rejetés à l'eau. André avait

ferré le trophée, une superbe truite de près de trente livres, une bagarreuse que l'évêque avait mis vingt minutes à ramener sur la terre ferme. Quand il y fut parvenu, en nage et le souffle court, mais les yeux luisants, il dit à Carmody :

— J'ai chaud. Que diriez-vous d'un bain, John ?

Le padre sourit en entendant André l'appeler à nouveau familièrement par son petit nom et lui cria :

— Le dernier est un Sirien !

Une minute plus tard, deux corps nus plongèrent simultanément dans l'eau froide et cristalline. Quand ils refirent surface, Carmody s'exclama en s'ébrouant :

— J'ai l'impression comme nous sommes des Siriens tous les deux mais c'est vous qui avez gagné parce que je suis le plus laid. A moins que ça ne signifie que ce soit moi le vainqueur ?

André éclata d'un rire joyeux et s'élança d'un crawl rapide. L'autre n'essaya même pas de le suivre, se contentant de faire la planche, les yeux fermés. A un moment donné, il leva la tête pour voir comment l'évêque s'en tirait mais, comme tout se passait bien, il la laissa retomber. Une fois arrivé à l'autre rive, André fit demi-tour et regagna son point de départ plus lentement mais dans un style coulant. Lorsqu'il se fut reposé sur la berge, il demanda à Carmody :

— John, cela vous ennuierait-il de me chronométrer ? Je vais plonger. J'aimerais savoir si je suis toujours en forme. Cela doit faire deux mètres, ici. Ce n'est pas trop profond.

Carmody sortit de l'eau, prit sa montre et donna le signal. André plongea. Dès qu'il émergea, il rallia la berge.

— Quel temps ? s'enquit-il en pataugeant.

Le soleil donnait un lustre d'or sombre à son corps admirable que l'eau faisait miroiter.

— Quatre minutes trois secondes. Vous êtes à une quarantaine de secondes de votre record mais je parie que vous surclassez quand même n'importe qui dans la galaxie. Vous êtes toujours le champion, Votre Excellence.

André acquiesça, un léger sourire aux lèvres.

— Cela fait vingt ans que j'ai établi ce record. Je crois que si je me remettais sérieusement à m'entraîner, j'arriverais encore à l'égaler ou même à le dépasser. J'ai appris à mieux contrôler mon corps et mon esprit. Même à l'époque, l'obscurité et la pression des profondeurs m'empêchaient de me sentir tout à fait à l'aise. J'aimais cela mais il y avait une touche de peur dans mon plaisir. C'était presque le sentiment qu'on éprouve devant Dieu, pourrait-on dire. Peut-être trop, comme un de mes paroissiens a eu la bonté de me le faire observer. Je pense qu'il voulait dire que j'attachais une importance exagérée à ce qui aurait dû n'être qu'une distraction pour

meubler mes loisirs.

» Il avait raison, bien sûr, bien que, sur le moment, sa remarque m'ait froissé. Il ne pouvait pas savoir que c'était pour moi une irrésistible tentation que de flotter sous la surface scintillante, tout seul, bercé comme par les bras d'une grand-mère mais qui, en même temps, me serraient un rien trop fort. Il fallait résister au besoin de refaire surface pour remplir mes poumons d'air. Cependant, j'étais fier de pouvoir lutter contre la panique, la vaincre. C'était comme si j'étais constamment en danger mais, à cause même de ce danger, il me semblait être sur le point de faire une découverte vitale qui m'éclairerait sur moi-même. Laquelle ? Je ne l'ai jamais trouvée. Pourtant, je pensais toujours que si je restais assez longtemps sous l'eau, si je réussissais à supporter l'obscurité et le risque de perdre conscience, je découvrirais le secret.

» Une idée bien singulière, n'est-il pas vrai ? Elle m'a conduit à étudier des disciplines du néo-yoga censées vous rendre capable d'entrer en animation suspendue, cette mort dans la vie. Il y avait sur la planète Ghandi un homme qui pouvait rester trois semaines enterré vivant, mais je ne suis jamais arrivé à savoir si c'était ou non un simulateur. Il m'a néanmoins aidé dans une certaine mesure. Il m'a enseigné que si je mourais d'abord ici, comme il disait (André toucha son sein gauche), puis ici (il toucha ses reins), le reste suivrait. Je deviendrais alors comme un embryon qui flotte dans la poche amniotique, qui est vivant mais n'a pas besoin de respirer, qui n'a pas besoin d'autre oxygène que celui qui filtre à travers les cellules, pour reprendre sa formulation. C'était là une théorie absurde du point de vue scientifique. Cependant, cela marchait jusqu'à un certain point. Me croiriez-vous si je vous disais que je dois, maintenant, me forcer à remonter tant je me sens en sécurité, tant je suis bien, tant il fait bon en plongée, même quand l'eau est aussi froide que celle de ce lac ?

Tout en parlant, il s'essuyait avec son plastron ouatiné, le dos tourné à Carmody. Celui-ci n'ignorait pas que cela gênait l'évêque de se montrer nu. Lui-même, bien qu'il sût qu'il avait l'air grotesque et laid à côté de l'académie sans défaut d'André, n'éprouvait nul embarras. Comme la majorité de ses contemporains, il avait été élevé sur un monde où se montrer nu sur la plage ou chez soi était socialement admis, presque exigé. L'évêque, né dans le giron de l'Eglise, avait reçu une éducation très stricte de la part de ses parents, gens dévots qui entendaient que leur fils se pliât aux vieilles règles, même si le monde les tournait en dérision.

Et c'était de ce problème qu'André parlait, maintenant, comme s'il avait deviné à quoi pensait Carmody :

— J'ai un jour désobéi à mon père. J'avais dix ans. La plupart de nos voisins étaient soit agnostiques, soit adeptes du Temple de la

Lumière Universelle mais j'avais de très bons petits copains et petites copines parmi les gamins du quartier et, une fois, ils me convainquirent de me baigner tout nu. Naturellement, mon père me prit sur le fait. On aurait dit qu'un instinct l'avertissait dès que l'un des siens risquait de tomber dans le péché. Il m'a flanqué la plus belle raclée de ma vie… paix à son âme, ajouta-t-il sans se rendre compte de l'ironie de la formule. « Sans fouet, enfant gâté », était sa maxime favorite. Pourtant, ce fut l'unique rossée qu'il m'ait jamais administrée. Je devrais plutôt parler de deux corrections parce que je réussis à lui échapper alors qu'il me battait devant mes camarades et à plonger dans la rivière. Je restai longtemps sous l'eau pour lui faire croire que je m'étais noyé mais, évidemment, il me fallut bien remonter. Il se remit à me fouetter. Mais sans faire montre de plus de sévérité que la première fois. Autrement, il m'aurait tué. En fait, il s'en est fallu de peu. Si la science moderne n'avait pas su effacer les cicatrices, je les porterais encore sur mon dos et sur mes jambes. En vérité, elles sont toujours là, conclut André posant le doigt sur son cœur.

Ayant fini de se sécher, il ramassa son haut-de-chausses.

— Cela s'est passé il y a trente-cinq ans, à des milliers d'années-lumière d'ici, et j'oserais dire que cette raclée m'a fait un bien immense.

Il laissa son regard errer sur le ciel limpide et sur les bois, gonfla sa poitrine.

— C'est une planète merveilleuse et vierge de souillures, témoignage de l'amour que Dieu porte à la beauté de Ses créatures et de la générosité dont Il fait preuve en les dispersant à travers l'univers, presque comme s'il était obligé d'agir ainsi ! J'ai, ici, le sentiment que Dieu est dans Son ciel et qu'il est en harmonie avec le monde. La symétrie et la fécondité de ces arbres, la transparence de l'air et de l'eau, la diversité du chant des oiseaux et leur chatoyant plumage…

L'évêque se tut car il venait brusquement de réaliser une chose dont Carmody s'était déjà aperçu un instant plus tôt : on n'entendait plus les pépiements et les gazouillements bruyants mais mélodieux des oiseaux, non plus que les caquètements des singes. Pas un son. Le silence pesait sur la forêt tel un épais tapis de mousse.

— Quelque chose a effrayé ces bêtes, fit Carmody dans un souffle.

Il frissonnait bien que le soleil fût encore chaud. Il jeta un coup d'œil à la ronde. A quelque distance, une bande de chats-singes qui semblait avoir surgi du néant étaient perchés en rang d'oignons sur une longue branche surplombant la rive du lac. Ils étaient gris à l'exception de la large tache blanche évoquant vaguement une croix qui leur barrait la poitrine. Les poils touffus de leur crâne retombaient

sur leur front à la manière d'une capuche de moine. Ils se cachaient les yeux derrière les mains mais leur regard étincelait entre leurs doigts et, malgré le sentiment de malaise qu'il éprouvait, Carmody eut envie de rire et il murmura :

— C'est de la triche !

Un grondement sourd retentit dans les profondeurs de la forêt. Comme si le gendarme avait repéré les voleurs, les singes-moinillons se serrèrent davantage l'un contre l'autre.

— Qu'est-ce que cela peut être ? fit l'évêque.

— Sûrement une grosse bête. J'ai entendu rugir des lions. C'était tout à fait pareil.

D'un geste vif, André leva une large main carrée dans laquelle il emprisonna celle, petite et boudinée, de Carmody qui, alarmé par l'expression du prélat, lui demanda :

— Est-ce une nouvelle crise qui s'annonce ?

L'évêque fit signe que non. Ses yeux étaient vitreux.

— Non. C'est drôle, j'ai eu un instant la même impression que le jour où mon père m'a surpris… (Il lâcha la main de son compagnon et respira à fond.) Ça va aller.

Il se mit en devoir d'enfiler son haut-de-chausses. Au même moment, Carmody poussa une exclamation étranglée. André releva la tête et exhala un petit cri. Quelque chose de blanc flottait dans l'ombre du sous-bois, quelque chose qui avançait lentement mais sûrement, tout à la fois pôle et cause du silence qui s'était appesanti. Quand la chose entra dans la zone qu'éclairait le soleil, elle devint plus sombre, et s'arrêta un moment, non point pour adapter sa vision à l'éclat éblouissant du jour mais pour permettre aux spectateurs d'adapter la leur à sa vue. La créature mesurait près de deux mètres cinquante et ressemblait beaucoup à un être humain. Ses mouvements étaient empreints d'une telle dignité et d'une telle beauté que l'on aurait dit que le sol cédait respectueusement sous ses pas. L'être portait une longue barbe, il était nu et puissamment viril. Ses yeux étaient semblables aux prunelles de granit de la statue d'un dieu qui se serait fait chair, trop terrifiants pour qu'on les regarde en face.

Il parla. Les prêtres surent alors quelle était l'origine du mugissement jailli de poumons aussi profonds que le puits d'un oracle. Sa voix était un rugissement de lion et, en l'écoutant, les mains des deux pygmées s'étreignirent à nouveau et leurs muscles mollirent à tel point qu'ils crurent qu'ils allaient s'écrouler. Mais ils ne furent pas étonnés de l'entendre s'exprimer dans leur propre langue.

— Salut à vous, mes fils ! dit la voix tonnante.

Ils inclinèrent la tête.

— Père.

4

Une heure avant le coucher du soleil, André et Carmody émergèrent des bois à toutes jambes. S'ils se hâtaient ainsi, c'était à cause de l'infernal vacarme qui avait réveillé la forêt à des kilomètres à la ronde. Des hommes criaient, une femme hurlait et quelque chose poussait des grondements tonitruants. Les deux ecclésiastiques arrivèrent juste à temps pour assister à la scène finale. Deux énormes bêtes, des bipèdes dotés d'une queue épaisse et d'une tête d'ours, poursuivaient Kate Lejeune et Pete Masters. Les jeunes gens couraient en se tenant par la main et Pete entraînait Kate à une telle vitesse qu'à chaque pas elle paraissait s'envoler. Dans sa main libre, il tenait sa scie électrique. Ni l'un ni l'autre n'avait de pistolet sonique bien que le commandant Tu eût ordonné à tout le monde de se munir de cette arme. Mais force fut de constater que cela n'eût rien changé car lorsque quelques hommes d'équipage qui se trouvaient devant l'astronef braquèrent leurs sonos sur les monstres, ceux-ci, insensibles aux rayons qui auraient dû semer en eux la panique, bondirent et rattrapèrent le garçon et la fille au milieu de la prairie.

André et Carmody, bien que sans armes, se ruèrent sur les bêtes, les poings serrés. Pete réussit à pivoter sur lui-même et il assena un coup de scie sur le museau de son ravisseur. Kate exhala un hurlement et s'évanouit.

Subitement, les jeunes gens se retrouvèrent allongés dans l'herbe : leurs agresseurs les avaient lâchés et s'éloignaient d'une allure presque indolente en direction des bois. Il était évident que ce n'était ni les sonos ni les prêtres qui les avaient effrayés. Ils passèrent à côté de ces derniers sans les remarquer et si les rayons soniques avaient affecté leur système nerveux, il n'y paraissait guère.

Carmody regarda Kate et cria :

— Docteur Blake ! Qu'on aille tout de suite chercher le Dr Blake !

Comme un génie qui se matérialise à l'invocation de son nom, Blake surgit soudain avec sa petite trousse noire. Il réclama aussitôt une civière et Kate, gémissante et la tête ballottante, fut conduite à l'infirmerie de l'astronef. Pete était dans un tel état de furie que le médecin le mit à la porte.

— Je vais prendre un fusil et tuer ces bêtes. Je les traquerai jusqu'à ce que je les trouve, même si ça doit me prendre une semaine.

Ou une année ! Je les piégerai et…

Carmody l’entraîna jusqu’au salon où il le força à s’asseoir. D’une main qui tremblait, il alluma deux cigarettes.

— Il ne servirait à rien de les tuer, dit-il. Quelques jours plus tard, elles reviendraient à la vie et recommenceraient. D’ailleurs, ce ne sont que des animaux qui obéissent aux ordres de leur maître.

Il tira sur sa cigarette et referma son briquet à incandescence avant de le remettre dans sa poche.

— Je suis aussi bouleversé que vous. Certains événements récents se sont déroulés trop vite et sont trop incompréhensibles pour que mon système nerveux ne soit pas déphasé. Mais, à votre place, je ne m’inquiéterais pas pour Kate. Je sais qu’elle paraît être dans un bien triste état, mais je suis sûr qu’elle va récupérer. Et très rapidement.

— Espèce d’ahuri d’optimiste ! brailla Pète. Vous avez pourtant vu ce qui lui est arrivé !

— Il s’agit d’une crise d’hystérie, cela n’a rien à voir avec sa fausse couche, répondit placidement Carmody. Je parie que dans quelques minutes, quand Blake lui aura fait prendre un sédatif pour la calmer, elle sortira de l’infirmerie aussi fraîche qu’elle l’était ce matin. Je le sais. Voyez-vous, mon fils, j’ai eu une conversation avec un être qui n’est pas Dieu mais dont on a l’intime conviction qu’*il* en est le plus proche équivalent.

Pete regarda le padre bouche bée.

— Quoi ? Qu’est-ce que vous racontez ?

— Je sais que j’ai l’air de proférer des absurdités. Mais j’ai rencontré le maître d’Abatos. Plus exactement, *il* m’a parlé et ce qu’*il* nous a montré, à l’évêque et à moi-même, est confondant – et c’est un euphémisme. Il y a des foules de choses dont nous devrons vous informer, vous et les autres, en temps voulu. D’ici là, je peux quand même vous donner un aperçu de ses pouvoirs. Ils couvrent un champ extraordinaire. Cela va de broutilles – mais c’est quand même renversant – comme le fait qu’il a guéri mon mal de dents par une simple imposition des mains, jusqu’à rendre vie aux ossements et à les revêtir de chair. J’ai vu les morts se lever et marcher. Encore que, je dois l’admettre, ce sera sans doute pour se faire à nouveau dévorer. (Plissant le front, le père John ajouta :) L’archevêque et moi avons été autorisés à accomplir – mais peut-être devrais-je plutôt dire à commettre ? — nous-mêmes une résurrection. La sensation que cela donne n’est pas indescriptible mais je préfère ne pas parler de cela pour le moment.

Pete se leva, les poings si serrés qu’il en écrasait sa cigarette.

— Vous êtes fou !

— Je souhaiterais l’être car cela me délivrerait d’une atroce

responsabilité. Et si j'avais le choix, j'opterais pour la folie incurable. Mais je ne m'en tirerai pas aussi aisément.

D'un seul coup, son calme abandonna Carmody. On aurait dit qu'il allait s'effondrer. Pete, stupéfait, le vit enfouir son visage dans ses mains. Mais tout aussi soudainement, le prêtre baissa les bras et releva la tête, présentant à nouveau au jeune homme le nez pointu, la figure poupine et le sourire familiers à chacun.

— Heureusement, enchaîna-t-il, ce ne sera pas à moi de prendre l'ultime décision, mais à Son Excellence. Et bien que ce soit de la lâcheté de me réjouir de pouvoir lui repasser la balle, j'avoue que j'en serai heureux. Dans cette affaire, c'est lui qui détient la puissance et si la puissance ne va pas sans la gloire, elle a aussi ses tourments et ses épreuves. Je ne voudrais pas être dans la peau de l'évêque à ce moment-là.

Pete n'entendit pas les derniers mots du padre. Son regard était vrillé sur la porte de l'infirmerie qui venait de s'ouvrir. Kate la franchit, un peu pâle mais la démarche assurée. Le garçon se rua sur elle et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis Kate éclata en larmes.

— Ça va bien, chérie ? ne cessait de lui demander Pete.

— Oui, je me sens très bien, répondit-elle entre deux sanglots. Je ne comprends pas comment cela se fait mais c'est ainsi. Je me suis brusquement sentie guérie. Comme si quelqu'un avait passé une main sur moi, une main d'où jaillissait une force qui m'imbibait. Mon corps fonctionnait parfaitement.

Blake, qui était sorti derrière elle, acquiesça silencieusement.

— Oh ! Pete, continua Kate en sanglotant, je suis remise mais j'ai perdu le bébé. Et je sais pourquoi : parce que nous avons volé l'argent de papa. C'est notre punition. C'était déjà mal de nous enfuir bien que nous y ayons été obligés parce que nous nous aimons, mais nous n'aurions jamais dû prendre cet argent.

— Tais-toi, ma chérie, tu parles trop. Viens te reposer dans la cabine.

Pete poussa doucement Kate vers la porte du salon en lançant à Carmody un regard de défi.

— Oh ! Pete ! gémit-elle. Tout cet argent ! Et nous voilà à présent sur une planète où il n'y a absolument rien à acheter. Nous n'avons rien d'autre que notre fardeau à porter.

— Tu parles trop, répéta Pete d'une voix, maintenant, empreinte de rudesse.

Tous deux disparurent dans la coursive. Carmody ne dit pas un mot. Les yeux baissés, il regagna lui aussi sa cabine où il s'enferma.

Au bout d'une demi-heure, il en ressortit et demanda à parler au commandant Tu. Ce dernier était dehors, lui fut-il répondu. Le père

John descendit alors à terre. Il y avait un petit rassemblement à la limite de la prairie à l'opposé du *Goéland*. Un groupe attentif qui entourait Mme Recka et le second.

— Nous étions assis sous un de ces gros arbres à gelée, disait Givens. Nous buvions à la bouteille en bavardant de choses et d'autres. Principalement de ce que nous ferions si nous étions coincés ici jusqu'à la fin de nos jours.

Quelqu'un ricana. Givens rougit mais poursuivit d'une voix égale :

— Subitement, nous avons été pris d'un affreux malaise, Mme Recka et moi. Nous avons eu de violents vomissements, nous étions couverts d'une sueur glacée. Quand nous eûmes vidé notre estomac, nous étions convaincus que l'on avait empoisonné le whisky. Nous pensions que nous allions mourir dans ces bois, qu'on ne nous retrouverait jamais car nous étions très loin du navire dans un endroit écarté. Mais ce malaise s'est dissipé aussi soudainement qu'il était survenu. Nous nous sentions maintenant heureux et en bonne santé. La seule différence, c'est que nous étions sûrs et certains que nous ne toucherions jamais plus à la moindre goutte de whisky.

— Ni d'une autre boisson alcoolisée, ajouta Mme Recka en frissonnant.

Ceux qui étaient au courant de sa faiblesse lui décochèrent des coups d'œil intrigués et quelque peu sceptiques. Carmody prit le commandant par le coude et l'entraîna un peu plus loin.

— Est-ce que la radio et les autres équipements électroniques marchent, à présent ? lui demanda-t-il.

— Ils se sont remis à fonctionner à peu près au moment où vous êtes rentrés, mais le translateur s'obstine toujours à faire la grève. J'étais inquiet que vous ne donniez pas signe de vie par vos radios-bracelets. Allez donc savoir si un fauve ne vous avait pas massacrés ou si vous ne vous étiez pas noyés dans le lac ! J'ai pris le commandement d'un groupe de recherches mais au bout d'un kilomètre à peine, nous nous sommes aperçus que les gonios branchés sur le navire étaient devenus fous et nous avons fait demi- tour. Je ne voulais pas m'égarer dans la forêt car, évidemment, c'est de l'astronef que je suis d'abord et avant tout responsable. De plus, je ne pouvais pas en voyer un hélico car tous les appareils refusaient purement et simplement de tourner. Mais maintenant, ils sont en parfait état de marche. Que pensez-vous de tout cela ?

— Oh ! Je sais *qui* est à l'origine de tout ça. Et *pourquoi*.

— Qui est-ce, pour l'amour de Dieu ?

— Je ne sais si c'est pour l'amour de Dieu ou non… (Carmody consulta sa montre.) Venez avec moi. Il faut que je vous fasse connaître quelqu'un.

— Où allons-nous ?

— Suivez-moi. *Il* veut avoir un petit entretien avec vous parce que vous êtes le commandant et que vous devrez, vous aussi, prendre une décision. Par ailleurs, je tiens à ce que vous sachiez exactement à qui nous avons affaire.

— Qui est-ce ? Un naturel d'Abatos ?

— Pas à proprement parler, encore qu'*il* y ait vécu depuis plus longtemps qu'aucune des créatures originaires de la planète.

Tu rectifia l'inclinaison de sa casquette et épousseta son uniforme que déparaient quelques grains de poussière avant de s'enfoncer le long des sentiers de la jungle bruissante comme s'il passait en revue les arbres alignés au garde-à-vous.

— S'*il* y réside depuis plus de dix mille ans, dit-il en accentuant involontairement le pronom comme le faisait Carmody, *il* y est arrivé longtemps avant qu'on parlât l'anglais et son dérivé, le lingo. Quand la langue aryenne était exclusivement l'apanage d'une tribu sauvage d'Europe. Comment est-il possible de communiquer avec *lui* ? Par télépathie ?

— Non. *Il* a appris le lingo grâce à quelqu'un qui avait survécu à la catastrophe du *Hoyle*, le seul vaisseau auquel il ait jamais permis de passer.

— Et où est cet homme ? s'enquit Tu en jetant un regard agacé à une troupe glapissante de singes juchés sur une haute branche.

— Ce n'était pas un homme, c'était une femme, officier de santé. Elle s'est suicidée au bout d'un an. Elle a édifié un bûcher funéraire et s'est donné la mort par le feu. Il n'est plus resté d'elle que des cendres.

— Pourquoi a-t-elle fait cela ?

— Parce que, j'imagine, la crémation totale était le seul moyen pour elle de se mettre hors de *son* atteinte. Autrement, *il* aurait peut-être placé ses os dans un arbre à gelée et l'aurait rappelée à la vie.

Tu fit halte.

— Mon esprit vous comprend, mais mes facultés de créance sont paralysées. Pourquoi s'est-elle supprimée alors que, si vous ne vous méprenez pas, elle pouvait espérer la vie éternelle ou, au moins, un fac-similé acceptable de la vie éternelle ?

— *Il*… *Père* dit que l'idée de vivre éternellement sur Abatos avec *lui* pour unique compagnon humain ou humanoïde lui était intolérable. Je devine ce qu'elle éprouvait. Ç'aurait été comme de partager le monde avec Dieu et n'avoir que Lui à qui parler. Le sentiment d'infériorité et de solitude qui l'habitait devait être insupportable.

Carmody se tut brusquement et se perdit dans ses réflexions, la tête penchée de côté, la paupière gauche recouvrant son œil.

— Hmm… C'est singulier. *Il* prétendait que nous pourrions, nous

aussi, posséder *ses* pouvoirs, devenir semblables à *lui*. Pourquoi ne l'a-t-il pas enseignée ? Parce qu'*il* ne voulait pas qu'elle les partage avec *lui* ? Mais j'y pense… *il* ne nous a pas proposé de partager son royaume. *Il* veut seulement être remplacé. Hmm… Tout ou rien. Ou *lui* ou… ou quoi ?

— Que diable marmonnez-vous ? s'exclama le commandant Tu avec irritation.

— Le diable… Vous avez peut-être raison, répondit Carmody sur un ton absent. Regardez… voilà un arbre à gelée. Si nous allions fureter un peu, qu'en pensez- vous ? Encore qu'*il* nous ait formellement interdit de fouiner, nous autres extra-Abatosiens. Il est vrai que cette planète est peut-être un nouvel Eden et que, en digne fils d'Adam, hélas, je rejoue peut-être l'épisode de la chute, que je risque d'être chassé du Paradis par des glaives de flammes – bien que je ne voie aucun inconvénient à être expédié sur une planète plus familière –, voire d'être foudroyé pour avoir blasphémé contre la divinité locale. Je crois néanmoins que fouiller un peu dans ce trou pourra être aussi profitable qu'une intervention dentaire. Qu'en dites-vous, commandant ? Les conséquences peuvent en être désastreuses.

— Si vous entendez par là que j'ai peur, tout ce que je peux vous répondre c'est que vous devriez mieux me connaître, grommela Tu. Il ne sera pas dit qu'un curé aura plus de cran que moi. Allez-y. Je suis cent pour cent avec vous.

— Oui, mais vous n'avez pas vu le Père d'Abatos et vous ne lui avez pas parlé, fit Carmody en se dirigeant d'un pas vif vers un énorme séquoia. Le problème n'est pas de m'épauler car vous ne pourriez pas faire grand-chose si nous étions découverts mais de me donner du courage, de stimuler mon amour-propre par votre seule présence afin que je ne me sauve pas comme un lapin s'*il* me prend sur le fait.

Le père John sortit de sa poche une petite fiole et une torche électrique dont il braqua le faisceau sur la cavité obscure de l'arbre. Tu regarda par-dessus son épaule.

— Ça palpite presque comme si c'était vivant, chuchota le commandant.

— Et cela émet aussi un faible bourdonnement. Si l'on pose doucement la main sur la surface de cette gelée, on la sent vibrer.

— Quelles sont ces choses blanchâtres qui y sont prises ? Des os ?

— Oui. Ce trou est plutôt profond, hein ? Il doit s'enfoncer au-dessous de la surface du sol. Vous voyez cette masse sombre, dans le coin ? Cela m'a l'air d'être une espèce d'antilope. On dirait que la chair se reconstitue couche par couche du centre vers l'extérieur. Les muscles externes et la peau ne sont pas encore recréés.

Le prêtre préleva un échantillon de gelée à l'aide du flacon qu'il reboucha et remit dans sa poche mais, au lieu de se relever, il continua de promener le pinceau lumineux de sa torche à l'intérieur de l'excavation.

— Cette substance a vraiment de quoi donner la danse de Saint-Guy à un compteur Geiger. Par-dessus le marché elle émet des ondes électromagnétiques. A mon avis, elles saturent les micros-bracelets et les sonos et affolent nos gonios portatifs. Hé ! Une minute ! Regardez donc ces minuscules filets blancs qui parcourent toute la masse… On dirait des nerfs, vous ne trouvez pas ?

Avant que Carmody eût le temps de protester, Tu se pencha et recueillit une poignée de la substance gélatineuse et tremblotante.

— Savez-vous où j'ai déjà vu quelque chose d'analogue ? Ça me rappelle les transistors à protéines du translateur.

Carmody plissa le front.

— Qui sont les seuls organes vivants de l'appareil, si je ne m'abuse ? Il me semble avoir lu quelque part que le translateur ne pourrait pas faire basculer le navire dans l'espace perpendiculaire sans ces transistors.

— On pourrait utiliser des transistors mécaniques, rectifia Tu, mais ils occuperaient un volume égal à celui du vaisseau lui-même. Les transistors à protéines ont un très faible encombrement. On pourrait transporter ceux du *Goéland* à dos d'homme. En réalité, ce composant n'est pas une simple série de transistors : c'est une mémoire. Il a pour fonction de « se rappeler » l'espace normal, de conserver un simulacre d'espace « horizontal », par opposition à l'espace perpendiculaire. Pendant qu'une extrémité du translateur nous « balance », pour employer l'expression consacrée, sa partie protéinique reconstitue jusqu'au dernier électron l'image que présentera l'espace au point de destination. Cela ressemble beaucoup à la magie sympathique, n'est-ce pas ? On fabrique une effigie et l'on établit sans tarder une affinité entre la réalité et la copie.

— Qu'est-il arrivé aux banques protéiniques ?

— Rien, à notre connaissance. Elles fonctionnaient normalement.

— Peut-être que les courants ne passent pas. Votre ingénieur a-t-il vérifié les synapses ou s'est-il contenté de contrôler la charge biostatique globale ? Elle pourrait être normale sans qu'il y ait de transmission, vous savez.

— Ça, c'est son rayon à lui. L'idée ne me viendrait pas plus de critiquer son travail qu'à lui de critiquer le mien.

Carmody se releva.

— J'aimerais lui parler. J'ai une théorie de profane mais, comme la plupart des amateurs, il est possible que je fasse preuve d'un

enthousiasme inconsidéré du fait de mon ignorance. Si vous n'y voyez pas d'objections, je préférerais ne pas discuter de cela pour l'instant. Surtout ici. Peut-être la forêt a-t-elle des oreilles et...

Bien que le commandant n'eût pas ouvert la bouche, le padre, levant un doigt autoritaire, avait réclamé le silence. Son vœu était apparemment exaucé. Ce silence, il l'avait : on n'entendait pas un son en dehors du léger friselis du vent agitant les feuilles.

— *Il* n'est pas loin, fit Carmody dans un souffle. Remettez cette gelée là où vous l'avez prise et éloignons-nous de cet arbre.

Tu leva le bras pour obéir. Au même moment, un coup de feu retentit, tout proche. Les deux hommes sursautèrent.

— Bon Dieu ! s'écria le commandant. Quel est l'imbécile qui a tiré ?

Il ajouta encore quelque chose mais le tapage qui s'éleva dans les bois, les appels stridents des oiseaux, les piaillements des singes, les barrissements, les hennissements, les beuglements de milliers d'autres animaux noyèrent ses paroles. Puis, le vacarme prit fin aussi soudainement qu'il avait commencé comme si un signal avait été donné. Un cri déchira le silence revenu. Un cri humain.

— C'est Masters, gémit Carmody.

Il y eut un grondement que l'on eût dit sorti du gosier de quelque énorme fauve. Un de ces pseudo-léopards aux oreilles rondes et aux pattes hérissées de touffes de poils gris émergea du sous-bois, l'allure feutrée, tenant dans sa gueule le corps inerte de Masters sans plus de difficulté qu'un chat qui emporte une souris. L'animal passa devant les deux hommes sans leur prêter attention pour s'arrêter devant un chêne et déposa le jeune homme aux pieds d'un autre nouveau venu.

Père, debout, aussi immobile qu'une statue de pierre, une main aux doigts dépourvus d'ongles posée sur sa longue barbe aux reflets d'or rouge ; profondément enfoncés dans les orbites, les yeux baissés considérèrent avec intensité le garçon qui gisait sur l'herbe. Il ne bougea que lorsque Pete, sortant de son état de paralysie, se mit à se contorsionner frénétiquement en demandant grâce de façon pitoyable. Père se baissa alors et lui effleura le crâne de la main. Pete se releva d'un bond et, se tenant la tête en hurlant comme sous l'effet de la douleur, s'enfuit en courant au milieu des arbres. Le léopard demeura couché, clignant des yeux tel un matou obèse et paresseux.

Père lui parla. Quand il s'éloigna, les yeux verts du félin se vrillèrent sur les deux hommes. Ni l'un ni l'autre ne se sentirent l'envie de tester ses compétences de geôlier.

Père s'immobilisa sous un arbre tapissé de lianes et chargé de lourdes gousses qui ressemblaient à des noix de coco à l'écorce lisse. Bien que la plus basse se trouvât à près de quatre mètres du sol, il

n'eut aucune peine à la cueillir et à la broyer dans sa main. Elle éclata avec un bruit sec et du liquide jaillit de la coquille brisée. Tu et Carmody pâlirent.

— Je préférerais encore avoir affaire à ce gros chat plutôt qu'à lui, murmura le commandant.

Le géant pivota sur lui-même et avança vers eux tout en se rinçant les mains avec le lait de la noix de coco.

— Aimeriez-vous aussi écraser une noix de coco d'une seule main, commandant ? lança-t-il d'une voix tonnante. Ce n'est rien. Je pourrais vous montrer comment vous y prendre. Je peux déraciner ce jeune hêtre, je n'ai qu'un mot à dire à Zeda pour qu'elle me suive comme un petit chien. Ce n'est rien. Je peux vous communiquer le pouvoir. Je vous entends chuchoter à cent mètres, vous vous en êtes rendu compte. Et je vous rattraperais en dix secondes même si vous preniez le départ avec de l'avance et que je sois assis. Ce n'est rien. Je peux vous dire instantanément où est chacune de mes filles sur toute la face d'Abatos, comment elles se portent et quand elles sont mortes. Ce n'est rien. Vous seriez capable de faire de même à condition de devenir semblable à ce prêtre ici présent. Vous pourriez même ressusciter les morts si vous aviez la volonté d'être comme le père John. Il me suffirait de prendre votre main pour vous montrer comment rendre la vie à un cadavre, encore que je ne désire pas vous toucher.

— Pour l'amour de Dieu, dites non, souffla Carmody. Il est suffisant que l'évêque et moi ayons été exposés à cette tentation.

Père éclata de rire. Tu étreignit la main du padre. L'eût-il voulu, il aurait été dans l'incapacité de répondre au colosse : sa bouche s'ouvrait et se refermait comme celle d'un poisson hors de l'eau et ses yeux sortaient de leurs orbites.

— Il y a dans sa voix quelque chose qui vous tourne les tripes en eau et vous ramollit les genoux, ajouta Carmody.

Il se tut. Père les dominait de toute sa stature. Il s'essuya les mains dans sa barbe. Hormis cette resplendissante pilosité et l'abondante crinière qui le couronnait, il était totalement glabre. Le sang pur qui courait sous l'épiderme mince rendait luisante sa peau rouge pâle sans défaut. Son nez busqué n'était pas cloisonné mais son unique narine ressortissait au gothique flamboyant. Des dents rouges brillaient dans sa bouche. Une langue veinée de bleu fusa fugacement comme une flamme mais ses lèvres pourpres se plissèrent et se refermèrent. Tout cela était insolite mais pas assez, néanmoins, pour mettre mal à l'aise les deux voyageurs stellaires. C'étaient cette voix et ces yeux qui les abasourdissaient. Le tonnerre de la première les secouait à tel point que leurs os semblaient tressauter et des paillettes d'argent étoilaient les seconds. La pierre devenue chair.

— Ne vous inquiétez pas, Carmody. Je ne montrerais pas à Tu comment ressusciter les morts. En tout état de cause, contrairement à vous et à André, il ne le pourrait pas. Les autres non plus. Je le sais car je les ai étudiés. Mais j'ai besoin de vous, Tu. Je vous dirai pourquoi et, quand je vous l'aurai dit, vous comprendrez que vous n'avez pas d'autre choix. Je vous convaincrai par la raison et non par la force, car je déteste la violence. D'ailleurs, ma nature m'interdit d'y recourir. A moins que la nécessité l'exige.

Et Père parla. Une heure s'était écoulée quand il se tut. Sans attendre que les deux hommes eussent prononcé un mot – mais ils en étaient incapables – il fit volte-face et s'éloigna, le léopard le suivant à distance respectueuse. Bientôt, les hôtes des bois reprirent leur charivari habituel. Les deux hommes se secouèrent et retournèrent en silence au vaisseau. Lorsqu'ils émergèrent dans la prairie, Carmody dit :

— Il n'y a qu'une chose à faire : réunir un conseil de la question de Jairus. Heureusement, vous avez les qualifications requises pour remplir la fonction de cathédrant laïc. Je demanderai la permission à l'évêque mais je suis sûr qu'il conviendra que c'est la seule chose à faire. Nous ne pouvons entrer en contact avec nos supérieurs et solliciter leur jugement. C'est à nous d'assumer cette responsabilité.

— Quel terrible fardeau ! dit le commandant.

Une fois remonté à bord, ils demandèrent où était l'évêque. Il leur fut répondu qu'il était allé dans la forêt peu de temps auparavant. Les radios-bracelets fonctionnaient mais André ne répondit pas aux appels. Inquiets, Tu et Carmody, décidèrent de retourner dans les bois pour se mettre à la recherche du prélat. Ils prirent le chemin du lac. Le commandant demeurait en liaison radio avec un hélico qui décrivait des cercles au-dessus d'eux. Les observateurs aériens signalèrent que l'évêque n'était pas sur la berge mais Carmody pensa qu'il était peut-être en train de se diriger par là à moins qu'il ne fût tout simplement occupé à méditer quelque part.

Ils le trouvèrent à moins de deux kilomètres du *Goéland*. André gisait au pied d'un arbre à gelée exceptionnellement haut. Tu s'immobilisa brusquement.

— Il a une crise, père.

Carmody se détourna et s'assit sur l'herbe, le dos tourné à l'évêque. Il alluma une cigarette mais la jeta aussitôt et l'écrasa sous son talon.

— J'avais oublié qu'*il* ne veut pas que l'on fume dans les bois. Pas par crainte du feu. *Il* n'aime pas l'odeur du tabac.

Tu, debout à côté du prêtre, ne détachait pas son regard du corps qui se tordait sous l'arbre.

— N'allez-vous pas lui prêter assistance ? Il va se trancher la

langue ou se déboîter un membre.

Carmody arrondit les épaules et hocha la tête.

— Vous oubliez qu'*il* nous a guéris de nos maux pour nous faire la démonstration de ses pouvoirs. Ma dent gâtée, l'éthylisme de Mme Recka, les crises de Son Excellence.

— Mais...mais...

— Son Excellence est volontairement entrée en état de pseudo-épilepsie et il n'y a pas de danger qu'elle se déchire la langue ou se brise les os. Je voudrais bien qu'il n'y ait pas d'autres risques. Je saurais quoi faire. Pour le moment, je vous conseille de lui tourner, vous aussi, le dos par correction. La première fois que j'ai été témoin d'un de ces accès, cela ne m'a pas plu. Et cela continue à ne pas me plaire.

— Si vous refusez de lui porter secours, libre à vous, mais, par l'enfer, je vais le faire, moi !

Tu fit un pas en avant mais s'immobilisa, le souffle coupé, et avala sa salive. Carmody se retourna pour voir ce qui se passait et se leva.

— Tout va bien, ne vous inquiétez pas.

L'évêque eut une dernière et violente convulsion, un spasme du bassin qui lui fit arquer les reins et le décolla du sol. En même temps, il exhala une plainte déchirante. Puis il retomba et s'affaissa, inerte et silencieux.

Mais ce n'était pas lui que regardait Tu : ses yeux étaient braqués sur la cavité de l'arbre d'où sortait un grand serpent blanc au dos marqué de taches noires triangulaires. Sa tête était de la taille d'une pastèque, ses yeux luisaient d'un éclat glauque et vitreux, des filaments de gelée blanchâtre dégouttaient de ses écailles.

— Bon Dieu ! Mais où donc finit-il ? s'exclama Tu. Il n'arrête pas d'en sortir. Il doit bien faire dans les douze ou quinze mètres.

Sa main s'enfonça dans la poche où se trouvait son sono mais Carmody lui intima d'un signe de tête l'ordre de ne pas bouger.

— Ce serpent n'a pas de mauvaises intentions. Au contraire, si je comprends bien ces animaux, il sait confusément que la vie lui a été rendue et il éprouve un sentiment de gratitude. Peut-être les rend-*il* conscients de leur résurrection pour *se* réchauffer à la chaleur de leur adoration automatique. Mais *il* ne supporterait jamais, bien sûr, de faire ce que fait cette bête. Si vous ne l'avez pas remarqué, il *lui* est intolérable de toucher *sa* progéniture par intérim. Avez-vous noté qu'après avoir touché Masters, *il* s'est lavé les mains avec le lait de la noix de coco ? Les seules choses qu'*il* touche, ce sont les fleurs et les arbres.

Le serpent dardait sa tête au-dessus de celle de l'évêque et lui piquetait la figure de coups de langue. André gémit et ouvrit les yeux.

A la vue du reptile, il eut un frisson d'effroi mais, prenant sur lui, il se laissa caresser. Puis, ayant compris que le serpent ne lui voulait pas de mal, il le flatta à son tour.

— Eh bien, si l'évêque succède à Père, il donnera au moins à ces animaux ce qu'ils ont toujours réclamé et qu'*il* ne leur a jamais accordé : la tendresse et l'affection. Son Excellence ne déteste pas ces femelles-là. Pas encore. (Et Carmody ajouta, un ton plus haut :) Dieu veuille que nous n'en arrivions pas là !

Le serpent se coula dans l'herbe et disparut avec un sifflement alarmé. André se dressa sur son séant, secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées, se leva et s'approcha des deux hommes. La douceur que reflétait son expression quand il caressait le serpent s'était évanouie. Ses traits étaient sévères et sa voix avait des accents de défi :

— Trouvez-vous convenable de venir m'espionner ?

— Pardonnez-nous, Votre Excellence, nous ne vous espionnions pas. Nous nous étions mis à votre recherche parce que nous avons estimé que la situation exigeait la tenue d'un conseil de la question de Jairus.

— Nous nous faisions du souci, renchérit Tu, car Votre Excellence paraissait avoir une nouvelle attaque.

— Moi ? Une attaque ? Mais je croyais qu'il avait extirpé... je veux dire...

Carmody opina tristement du chef.

— *Il* l'a fait. Votre Excellence me pardonnera-t-elle si j'émets une opinion ? Je ne pense pas que vous ayez eu une crise épileptoïde coïncidant avec la résurrection de ce serpent. Cette attaque apparente n'était que le simulacre de votre ancienne maladie. Je vois que vous ne comprenez pas. Permettez-moi de présenter les choses d'une autre façon. Le médecin de Wildenwooly a jugé que votre affection était d'origine psychosomatique et vous a ordonné de vous rendre sur Ygdrasil pour vous faire traiter par un praticien plus compétent. Avant le départ, vous m'avez dit qu'il pensait que vos symptômes étaient un comportement symbolique et qu'ils étaient l'indication de votre mal, à savoir que vous censurez...

— Je préfère que vous n'en disiez pas davantage, l'interrompit sèchement l'évêque.

— Telle est bien mon intention.

Ils se mirent en marche pour rejoindre le navire. Les deux ecclésiastiques se laissèrent distancer par le commandant qui avançait à grands pas, les yeux fixés droit devant lui.

— Vous avez, vous aussi, connu la gloire – peut-être périlleuse, mais gloire quand même – de ramener les morts à la vie, commença l'évêque sur un ton hésitant. Je vous ai vu le faire de même que vous

m'avez vu moi-même le faire. Cela vous a secoué. Certes, vous n'êtes pas tombé par terre dans un état de semi-coma mais vous gémissiez et trembliez d'extase.

André baissa les yeux puis, comme honteux de son hésitation, il redressa la tête et son regard se fit dur.

— Avant votre conversion, vous étiez fort attaché aux choses de ce bas-monde. Dites-moi, John, ce genre de paternité ne ressemble-t-il pas plus ou moins à ce que l'on ressent avec une femme ?

Carmody se détourna.

— Je ne veux ni de votre pitié ni de votre répulsion, John. Je veux seulement la vérité.

Le padre poussa un profond soupir.

— Oui, les deux expériences sont très proches. Mais cette paternité est quelque chose de plus intime encore car, une fois le processus amorcé, on est subjugué, il n'y a aucun moyen d'y échapper et de le rompre. L'être tout entier, corps et âme, se fond dans l'acte et s'y polarise. Le sentiment d'unicité, que l'on recherche si ardemment en l'autre et qu'il est tellement rare d'atteindre, est, dans ce cas, inéluctable. On a l'impression d'être à la fois le recréateur et le recréé. Après, une part de l'animal demeure en vous – comme vous le savez – parce que dans votre cerveau brasille une petite étincelle qui est une parcelle de sa vie et quand l'étincelle bouge, vous savez que l'animal que vous avez ressuscité bouge. Quand elle pâlit, vous savez qu'il dort, et quand elle flamboie, vous savez qu'il est en proie à la panique ou sous le coup d'une violente émotion. Et lorsque l'étincelle s'éteint, vous savez que la bête est morte, elle aussi.

» L'esprit de Père est une constellation de telles étincelles, une poussière faite de milliards d'étoiles dont l'éclat reflète la vitalité de leurs possesseurs. *Il* sait en quel point de la planète se trouve chaque unité de vie, *il* sait quand chacune disparaît et *il* attend alors que ses os soient à nouveau habillés de chair pour faire acte de paternité…

— *Loué soit le procréateur dont la beauté est changement passé*, s'exclama André.

Surpris, Carmody leva la tête.

— Je crois que Hopkins serait navré de vous entendre le citer dans ce contexte. Peut-être répliquerait-il par un autre fragment de ses poèmes :

L'esprit de l'homme sera en son état suprême lié à la chair
Mais affranchi. La prairie où se pose le pied de l'arc-en-ciel
Ne se désole point non plus que celui dont revivent les os.

— Votre citation vient à l'appui de la mienne. *Celui dont revivent les os*. Que vous faut-il de plus ? — *Mais affranchi*. Quelle est la rançon de l'extase ? Ce monde est beau, certes, mais n'est-il pas stérile ? N'est-il pas une impasse ? Mais ce n'est pas cela qui importe pour le

moment. Je voudrais rappeler à Votre Excellence que cette puissance et cette gloire ont pour source la communion avec les bêtes et la domination exercée sur elles. Ce monde est *sa* couche mais qui voudrait y reposer à jamais ? Et pourquoi souhaite-t-*il* le quitter s'il est tellement désirable ? Pour le bien ? Ou pour le mal ?

5

Une heure plus tard, les trois hommes entraient dans la cabine de l'évêque et s'installaient autour de la table ronde et nue qui en occupait le centre. Sans un mot, Carmody posa le petit sac noir qu'il portait sous sa chaise. Ils étaient tous revêtus de robes sombres et, dès qu'André eut prononcé la prière rituelle d'ouverture, ils mirent sur leur visage le masque du fondateur de l'ordre. Ils se regardèrent quelques instants en silence derrière l'anonymat de ces faciès identiques, garants de sécurité : peau bistre, cheveux crépus, nez épaté, lèvres épaisses. Celui qui avait fabriqué les masques avait su, tout en leur conférant l'expression intense des Africains de l'Ouest, les doter de la douceur et de la légendaire noblesse d'âme qui étaient l'apanage de Jairus Cbwaka.

Le commandant Tu commença entre ses lèvres serrées :

— Nous sommes réunis ici au nom de Son amour afin de formuler la tentation, si tentation il y a, en laquelle nous sommes induits et de lutter contre elle si la chose est possible. Nous parlerons en frères en nous rappelant chaque fois que nos regards se croiseront et que nous verrons le visage du fondateur qu'il ne perdit jamais son sang-froid sauf une seule fois et n'oublia jamais son amour sauf une seule fois. Remémorons-nous les souffrances que lui valut cet oubli et rappelons-nous ce qu'il nous a enjoint de faire à tous, prêtres ou laïcs… Montrons-nous dignes de son esprit en présence de son simulacre charnel.

— Vous parlez trop vite, dit l'évêque. Cela détruit le sens de la lettre.

— Critiquer mon comportement ne vous apportera rien.

— J'accepte votre réprimande. Veuillez me pardonner.

— Bien sûr, répliqua le commandant avec embarras. Bien sûr. Passons aux choses sérieuses.

— Je parlerai pour Père, déclara André.

— Et moi contre lui, fit Carmody.

— Parlez pour Père, ordonna Tu.

— Thèse : Père représente les forces du bien. *Il* a offert à l'Eglise le monopole du secret de la résurrection.

— Antithèse.

— Père représente les forces du mal car *il* déchaînera sur la galaxie une puissance qui détruira l'Eglise si elle cherche à la monopoliser. De plus, si même elle refusait de s'intéresser à cette force, celle-ci anéantirait toute l'humanité et, par conséquent, notre Eglise elle-même.

— Développement de la thèse.

— Toutes ses actions tendaient au bien. Démonstration : *Il* nous a guéris de nos maux, grands et petits. Démonstration : *Il* a empêché Masters et Lejeune d'avoir des rapports charnels et peut-être en a-t-il fait autant pour Recka et Givens. Démonstration : *Il* a contraint les premiers à avouer qu'ils avaient volé le père de Lejeune et cette dernière est ensuite venue chercher une direction spirituelle auprès de moi. Elle semble avoir pris très au sérieux la suggestion que je lui ai faite, à savoir de rompre avec Masters et de retourner auprès de son père si l'occasion s'en présentait : pour essayer de régler les difficultés du couple avec le consentement paternel. Démonstration : Je lui ai donné un ouvrage qu'elle est en train d'étudier et qui la ramènera peut-être dans le giron de l'Eglise. Si tel est le cas, ce sera du fait de Père et non de Masters qui s'est détourné de l'Eglise bien qu'il appartienne théoriquement à notre foi. Démonstration : Père est miséricordieux : en effet, *il* n'a pas laissé le léopard faire du mal à Masters, même après que le jeune homme eut tenté de *le* tuer. Et *il* a dit que le commandant pouvait libérer Masters, gardé à vue sur la passerelle, car *il* ne redoute rien et notre code criminel est en-deçà de sa compréhension. *Il* est sûr que Masters n'essaiera plus d'attenter à *sa* vie. Dans ces conditions, pourquoi ne pas oublier que Masters a dérobé une arme dans la soute du vaisseau et lui rendre la liberté ? Nous utilisons la force pour châtier et ce n'est pas nécessaire car, en vertu des lois de la psychodynamique qu'*il* a dégagées en dix mille ans, quiconque a recours à la violence en tant que moyen au service d'une fin se punit lui-même : il se prive d'une partie de ses pouvoirs. Même si le fait premier de contraindre l'astronef à se poser ici *lui* a été si douloureux qu'*il* ne recouvrera pas avant un certain laps de temps la plénitude de *son* énergie psychique. Je propose que nous acceptions *son* offre. Cela ne pourra nous nuire puisqu'*il* souhaite venir à bord comme passager. Certes, je ne possède pas de fortune personnelle mais je réglerai *son* passage en tirant une traite sur l'Ordre et, pendant son absence, je prendrai *sa* place sur Abatos. N'oubliez pas, cependant, que la décision que prendra le présent conseil n'engagera pas l'Eglise à accepter *sa* proposition. Nous *le* prendrons simplement sous notre

patronage pour un certain temps.

— Antithèse.

— J'ai à faire une déclaration générale qui réfutera la plupart des points soutenus par la thèse. A savoir que le pire des péchés est celui qui revêt l'apparence du bien de sorte qu'il est malaisé de distinguer le visage véritable derrière le masque. Père a, sans aucun doute, appris notre code moral de la bouche de la survivante du *Hoyle*. *Il* a évité tout contact direct avec nous afin que nous n'ayons pas la possibilité d'étudier *son* comportement en détail. Toutefois, il ne s'agit là, pour l'essentiel, que de spéculations. Une chose est indéniable : l'acte de résurrection est une drogue, la drogue la plus puissante et la plus insidieuse à laquelle a jamais été soumise l'humanité. Une fois que l'on a connu l'extase qu'elle suscite, on désire que cela se renouvelle. Et comme le nombre des résurrections possibles est limité par le nombre de morts disponibles, on souhaite multiplier les morts pour accumuler les jouissances résurrectionnelles. Et la situation que Père a créée ici allie le maximum de tentations au maximum d'occasions de se laisser tenter. Celui qui aura pris goût à la chose songera sérieusement à faire de son propre monde un nouvel Abatos.

» Est-ce cela que nous voulons ? Je réponds : non. Je prédis que si Père quitte Abatos, *il* ouvrira la voie à une telle éventualité. Chaque homme doté de ce pouvoir ne commencera-t-il pas à se considérer comme une sorte de dieu ? Ne finira-t-il pas, à l'instar de Père, par être mécontent du chaos et de l'anarchie originels de sa planète ? N'estimera-t-*il* pas le progrès et l'imperfection insupportables et ne remodèlera-t-*il* pas les os de ses créatures pour supprimer tout vestige évolutionnaire et obtenir des squelettes parfaits ? Ne supprimera-t-*il* pas l'accouplement chez les animaux – et, peut-être aussi, chez les humains, ses semblables – en laissant les mâles mourir définitivement jusqu'au moment où il ne demeurera plus que les femelles les plus dociles et les plus malléables de sorte qu'aucun jeune n'aura plus jamais l'occasion de voir le jour ? Ne fera-t-*il* pas de sa planète un jardin, un paradis merveilleux mais stérile et fermé au progrès ? Prenez, par exemple, la technique de chasse qui est celle de ces prédateurs obèses et paresseux. Songez aux résultats désastreux sur le plan de l'évolution auxquels elle a abouti. Au début, ces fauves ne tuaient que les herbivores les moins rapides et les plus stupides. Les survivants ont-ils, pour autant, engendré une progéniture plus agile et plus intelligente ? Nullement. En effet, les morts ressuscitaient pour être à nouveau capturés et tués en un cycle sans fin. Aussi, à présent, quand une léoparde ou une louve se met en chasse, les proies non conditionnées prennent la fuite alors que les autres restent là, tremblantes, paralysées et se laissent docilement massacrer comme des moutons à l'abattoir. Et celles qui ne sont pas mangées se remettent

tranquillement à paître à quelques pas du fauve qui dévore leurs sœurs. C'est une planète bien policée où les mêmes événements se succèdent quotidiennement selon une perpétuelle routine.

» Et pourtant, Père, ce fanatique de la perfection, se ronge d'ennui. *Il* veut trouver un monde vierge qu'*il* pourra transformer en un nouvel Abatos. Cela continuera ainsi jusqu'au jour où il n'y aura plus dans la galaxie cette légion de planètes prodigieusement diverses mais rien d'autre que des reproductions d'Abatos dépourvues de la plus infime différence. C'est là, je vous en avertis, un péril très réel. Démonstration : Père est un meurtrier car c'est *lui* qui a provoqué la fausse couche de Kate et…

— Réfutation. *Il* soutient que ce fut un avortement accidentel, qu'*il* a dépêché deux bêtes pour les chasser de la forêt, elle et Masters, parce qu'ils avaient des rapports charnels, ce qu'il ne peut pas tolérer. Démonstration : une telle attitude est à porter à *son* crédit. Elle prouve qu'il est bon et du côté de l'Eglise et de Dieu.

— Objection : si Pete et Kate avaient été unis par les liens sacrés du mariage, cela n'aurait rien changé. L'acte sexuel *lui* est insupportable en tant que tel. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être porte-t-il offense à *ses* attributions puisqu'*il* est l'unique dispensateur de la vie sur ce monde. Mais je soutiens que *son* intervention a été maléfique puisqu'elle s'est soldée par la perte d'une vie humaine et qu'*il* savait qu'il en irait ainsi…

— Objection, l'interrompit l'évêque avec irritation. A notre connaissance, ni la mort véritable ni le péché véritable n'existent sur cette planète. Nous avons apporté ces deux monstruosités avec nous et *il* ne peut les admettre ni l'une ni l'autre.

— Réfutation. Nous n'avons pas demandé à venir ici. Nous avons été obligés d'atterrir.

— Motion d'ordre, fit le cathédrant. D'abord la question, ensuite la formulation de la tentation. Ainsi l'exige la règle. Si nous acceptons que Père parte avec nous, quelqu'un devra rester pour *le* remplacer. Si non, prétend-*il*, la planète irait à la ruine en son absence. Pour une raison qui m'échappe, ajouta-t-il après une pause, *il* a limité son choix à vous deux comme remplaçants.

— Démonstration, dit l'évêque. Si nous sommes les seuls candidats, c'est parce que nous avons fait vœu d'abstinence charnelle absolue. Père semble penser que les femmes sont des vaisseaux d'impureté plus encore que les hommes. Pour *lui*, la copulation représente une déperdition de l'énergie psychique nécessaire à l'accomplissement de la résurrection et il insinue aussi qu'il y a quelque chose de sale – peut-être devrais-je dire de trop physique et de trop animal – dans l'acte de chair. Je ne pense évidemment pas que cette conception soit entièrement justifiée et ravaler les femmes

au rang des bêtes est un concept auquel je ne souscris en aucune façon. Mais il importe de se rappeler qu'il y a dix mille ans qu'*il* n'a pas vu de femmes et peut-être que la femelle de *son* espèce justifie sa réaction. Après notre conversation, j'ai cru comprendre qu'il existe un énorme fossé entre les sexes chez *ses* semblables sur *sa* planète natale. Cela ne l'empêche pas de manifester *sa* bonté envers nos passagères. Il est vrai qu'*il* se refuse à les toucher mais *il* affirme aussi que tout contact physique avec nous *lui* est pénible car cela *lui* enlève sa… comment dirai-je ?… *sa* sainteté. En revanche, les fleurs et les arbres…

— Réfutation. Ce que vous venez de dire est la preuve du caractère aberrant de *sa* nature.

— Objection, objection ! Vous avez avoué que vous n'oseriez pas tenir de tels propos en *sa* présence, que la puissance qui émane de *lui* vous accable. Démonstration. *Il* se conduit comme quelqu'un qui a fait vœu de chasteté. Peut-être que *sa* nature est telle qu'un contact trop intime *le* souille, métaphoriquement parlant. Je considère que cette attitude religieuse est un point de plus qui plaide en *sa* faveur.

— Réfutation. Le diable lui-même peut être chaste. Mais pourquoi ? Par amour de Dieu ou par crainte de se salir ?

— Le moment est venu de voir si les positions de l'accusation et de la défense ne se sont pas modifiées, dit Tu. La thèse ou l'antithèse ont-elles changé d'avis sur un point ou sur tous ? N'hésitez pas à le confesser. L'orgueil doit céder devant l'amour de la vérité.

— Mon point de vue n'a pas changé, répondit l'évêque d'une voix ferme. Et permettez-moi d'affirmer à nouveau que je ne crois pas que Père soit Dieu. Mais *il* a des pouvoirs analogues et l'Eglise devrait les utiliser.

Carmody se leva et empoigna le rebord de la table. Son menton pointait agressivement en avant et son maintien contrastait de façon surprenante avec la tendresse mélancolique du masque qu'il arborait.

— L'antithèse, elle non plus, ne s'est pas modifiée. Fort bien. Père, soutient la thèse, possède des pouvoirs analogues à ceux de Dieu. Je dis que l'homme aussi, dans certaines limites. Ces limites sont ce qu'il lui est possible de faire subir à des choses matérielles en usant de moyens matériels. Je dis que ces limites sont également celles de Père, que *ses* prétendus miracles n'ont strictement rien de surnaturel. En fait, l'homme peut faire ce que fait Père, même si ce n'est qu'à une échelle rudimentaire.

» J'ai conduit la discussion en me plaçant sur un plan spirituel dans l'espoir que des arguments d'ordre spirituel feraient réfléchir la thèse avant de vous révéler ce que j'ai appris. Mais j'ai échoué. Très bien. Je vous dirai donc ce que j'ai découvert. Peut-être cela ébranlera-t-il alors la thèse.

Carmody se baissa et ramassa son petit sac noir qu'il posa sur la

table devant lui. Il garda la main sur ce sac tout le temps qu'il parla comme pour attirer l'attention des deux autres sur celui-ci.

— Je suis parti de l'hypothèse que les pouvoirs de Père n'étaient peut-être rien de plus qu'une extension des capacités humaines. Les siens sont plus subtils que les nôtres parce qu'*il* s'appuie sur une science beaucoup plus ancienne que celle des hommes. Après tout, nous sommes capables de rajeunir les vieillards de sorte que notre espérance de vie est de l'ordre de cent cinquante ans. Nous savons fabriquer des organes de chair synthétique. Nous sommes en mesure de ressusciter les morts pour une période limitée, à condition de pouvoir les congeler assez rapidement. Nous avons même créé un cerveau organique élémentaire dont le niveau d'intelligence est similaire à celui du crapaud. Quant à susciter l'effroi et la panique, ce n'est pas une nouveauté. Nos sonos produisent des effets analogues. Pourquoi n'utiliserait-*il* pas des moyens identiques ? Ce n'est pas parce que nous *l*'avons vu nu et les mains vides qu'il procède forcément en émettant des ondes mentales. Nous ne pouvons concevoir une science sans machines de métal. Mais s'*il* possédait d'autres moyens ? Songez aux arbres à gelée et aux phénomènes électromagnétiques qu'ils manifestent. Songez au léger bourdonnement que nous avons entendu. Voilà donc ce que j'ai fait : j'ai emprunté à l'ingénieur en chef un micro et un oscilloscope, j'ai bricolé un détecteur acoustique, j'ai tout mis dans ce sac et je suis allé fouiner un peu. J'ai alors pu remarquer que Son Excellence mettait, elle aussi, à profit le temps qui lui restait avant la Question : Monseigneur était encore en train de parler avec *lui*. Or, les arbres à gelée qui se trouvaient aux environs émettaient des infrasons de cycles 4 et 13. Vous savez quels en sont les effets. Les premiers malaxent les intestins et provoquent des mouvements péristaltiques, les seconds déterminent une vague sensation d'oppression écrasante. J'ai également enregistré d'autres ondes acoustiques, infrasoniques aussi bien que supersoniques. Je me suis éloigné de l'endroit où se tenait Père pour poursuivre mes investigations ailleurs. Et aussi pour réfléchir un peu. Je crois qu'il est significatif que, depuis notre arrivée, nous n'ayons guère eu ni l'occasion ni l'envie de réfléchir. Père nous a harcelés, déséquilibrés, bousculés. De toute évidence, *il* veut nous dérouter, nous désorienter par la succession accélérée des événements. J'ai donc réfléchi et je suis arrivé à la conclusion que ce n'est pas *son* étincelle génétique qui déclenche l'acte de résurrection en tant que tel. Bien loin de là, c'est un phénomène purement automatique qui intervient lorsque le corps recréé est prêt à recevoir le choc bio-électrique que lui transmet la gelée protoplasmique.

» Mais Père sait à quel moment le corps est prêt et *il* absorbe les longueurs d'ondes de la vie qui refleurit, *il* s'en nourrit. Comment ? Il

doit y avoir une liaison à double sens entre *ses* émanations cérébrales et celles de la gelée. Nous savons que nous pensons au moyen de symboles, qu'un symbole mental est fondamentalement une combinaison complexe d'ondes cérébrales qui jaillissent comme une série d'images élémentaires. *Il* met en branle certains mécanismes préexistants que recèle la gelée par le truchement de *ses* pensées c'est-à-dire en projetant mentalement un symbole.

» Or, tout le monde n'est pas capable d'en faire autant puisque les deux seules personnes aptes à absorber ces ondes sont l'évêque et moi, deux prêtres qui avons fait vœu d'abstinence charnelle. Il faut que l'intéressé ait une disposition psychosomatique particulière, c'est l'évidence même. Pourquoi ? Je l'ignore. Peut-être ce processus est-il en partie spirituel. Mais n'oublions pas que le diable, lui aussi, est d'essence spirituelle. Toutefois, l'activité du couple esprit-corps est encore un continent inconnu. Je ne puis élucider ces problèmes. Je peux seulement me livrer à des spéculations.

» Passons au pouvoir qu'a Père de guérir à distance. Indéniablement, c'est par le canal des arbres à gelée qu'*il* fait son diagnostic et établit sa prescription. Réceptrice et émettrice, la gelée absorbe les ondes anormales ou malsaines émanant des cellules malades et diffuse des ondes saines qui détruisent ou neutralisent les mauvaises. Il n'y a rien de miraculeux là-dedans. Le phénomène est en accord avec les données de la science matérialiste.

» Je présume que lorsque Père est arrivé sur cette planète, *il* a parfaitement compris que les arbres étaient générateurs d'extase, qu'*il* se mettait simplement en résonance avec eux. Mais après des millénaires de solitude et à force d'être presque constamment en état d'extase artificielle, *il* a fini par s'imaginer que c'était *lui* qui engendrait les vies nouvelles.

» Il y a d'autres points d'interrogation. Comment a-t-*il* capturé notre astronef ? Je l'ignore. Mais *il* connaissait l'existence du translateur grâce à la survivante du *Hoyle*. Aussi a-t-*il* pu émettre les fréquences voulues pour neutraliser les opérations de la mémoire protéinique du translateur conservant le souvenir de l'» espace normal ». *Il* a fort bien pu faire émettre en même temps la moitié des arbres à gelée d'Abatos. Un pareil piège devait fatalement happer un navire au passage.

— Qu'est-il advenu de *son* propre astronef ? s'enquit le commandant Tu.

— Si le *Goéland* restait dix mille ans abandonné sous la pluie et le soleil, qu'adviendrait-il de lui ?

— Il ne serait plus qu'un tas de rouille.

— Même pas !

— Tout juste. J'ai la quasi-certitude que, lorsqu'*il* s'est posé sur

Abatos, Père disposait à bord de *son* vaisseau d'un laboratoire parfaitement équipé. *Son* savoir scientifique lui permettait d'opérer des mutations génétiques à volonté et *il* a ainsi transformé les arbres de la planète en arbres à gelée. Cette hypothèse explique aussi comment il a modifié la structure génétique des animaux de façon que, perdant leurs vestiges évolutionnaires, leurs corps deviennent des organismes parfaitement fonctionnels.

Le petit homme masqué se rassit et l'évêque se leva.

— En admettant, commença-t-il d'une voix étranglée, que vos recherches et vos hypothèses tendent à indiquer que les pouvoirs de Père sont les produits d'une technique dépourvue de toute spiritualité – et, en toute franchise, il faut reconnaître que vous semblez avoir raison –, même dans ce cas, je prendrais encore *sa* défense.

Le masque de Carmody s'inclina vers la gauche.

— Quoi ?

— Oui. Notre devoir envers l'Eglise exige que nous fassions tout pour mettre entre *ses* mains ce prodigieux outil, cet instrument qui, comme tout dans l'univers, peut être mis au service du bien comme au service du mal. En vérité, il est impératif qu'elle en acquière le contrôle afin d'empêcher autrui d'en faire un mauvais usage. De la sorte, elle gagnera en force et attirera davantage de fidèles en son sein. Ne croyez- vous pas que la vie éternelle soit d'un puissant attrait ?

» Cela étant dit, vous prétendez que Père nous a menti. Je soutiens qu'il n'en est rien. *Il* ne nous a jamais dit que *ses* pouvoirs étaient de nature purement spirituelle. Appartenant à une espèce non humaine, peut-être a-t-*il* surestimé nos facultés de compréhension et a-t-*il* pensé sans se poser de questions que nous comprendrions comment *il* procède.

» Ce n'est point là, cependant, l'essentiel de ma thèse. Son essence se ramène à ceci : nous devons emmener Père avec nous et donner à l'Eglise l'occasion de décider s'il convient ou s'il ne convient pas de l'accepter. Il n'y aura pas de danger car *il* sera seul au milieu de milliards d'êtres. En revanche, si nous *le* laissions ici, nous risquerions d'être blâmés et il se pourrait même que l'Eglise prenne des mesures encore plus sévères à notre encontre pour nous punir d'avoir eu la lâcheté de refuser le don qu'*il* nous faisait.

» Je resterai sur Abatos, même si les motifs qui me guident sont mis en question par ceux qui n'ont pas le droit de me juger. Je suis un instrument de Dieu exactement comme Père. Il convient que nous soyons utilisés l'un et l'autre au mieux de nos capacités. Père n'est d'aucun bénéfice ni pour l'Eglise ni pour l'homme tant qu'*il* demeure isolé sur cette planète. Je supporterai le fardeau de ma solitude en attendant votre retour avec l'idée que j'agis comme un serviteur qui

trouve sa joie dans l'accomplissement de sa tâche.

— Vous parlez d'une joie ! s'exclama Carmody. Non ! Je dis que nous devons rejeter Père une fois pour toutes. Je doute fort qu'*il* nous permette de partir ; *il* pensera que, devant la menace de passer le reste de nos jours ici et de mourir – car je ne crois pas qu'*il* nous ressuscitera si nous ne nous inclinons pas –, nous accepterons le marché. Et vous pouvez être sûr qu'*il* veillera à ce que nous restions confinés à l'intérieur du vaisseau. Nous n'oserons pas en sortir pour ne pas être bombardés d'ondes de panique ou attaqués par *ses* fauves. Mais cela, l'avenir nous le dira. Je voudrais poser une question à la thèse : pourquoi ne pas simplement refuser *sa* suggestion et *lui* laisser le soin de quitter Abatos à bord d'un autre navire ? *Il* pourra facilement en capturer un second. Autre possibilité : si nous rentrons chez nous, nous pourrons demander qu'un bâtiment officiel fasse des investigations.

— Père m'a expliqué que nous sommes *sa* seule chance certaine. *Il* devra peut-être attendre encore dix mille ans avant qu'un nouveau navire se fasse capturer. Dix mille ans ou l'éternité. Je vais vous dire pourquoi. Vous savez que la translation d'un vaisseau d'un point de l'espace normal à un autre est, pour l'observateur extérieur, instantanée. Théoriquement, le vaisseau pivote le long des deux coordonnées de son axe spécifique dans une durée nulle. Au moment où il disparaît de son point de lancement, il réapparaît à son point de destination. Cependant, il y a un phénomène de dérive : des simulacres électromagnétiques du bâtiment qui s'irradient de six points différents au lieu de départ et foncent à une vitesse constamment accélérée dans six directions à angle droit. Ce sont ce que l'on appelle des fantômes. On ne les voit pas et aucun instrument ne peut les détecter. Leur existence est basée sur les équations de Guizot qui expliquent comment des ondes électromagnétiques peuvent se déplacer plus vite que la lumière bien que nous sachions grâce à Auschweigh que Einstein se trompait quand il affirmait que la vitesse de la lumière était la vitesse absolue.

» Si l'on joignait en traçant une ligne droite Wildenwooly et Ygdrasil, on constaterait qu'Abatos ne se trouve pas entre ces deux planètes mais qu'elle est située extérieurement par rapport à la seconde. Mais elle fait avec elle un angle droit de sorte que l'un des « fantômes » passe par ici. Le réseau électromagnétique émis par les arbres a arrêté net ce fantôme. Voilà pourquoi le *Goéland* a été littéralement aspiré le long de la ligne de force et qu'il a suivi le simulacre jusqu'à Abatos au lieu de se diriger sur Ygdrasil. Je suppose que nous sommes apparus pendant une milliseconde à notre point de destination originel, puis que nous avons été projetés ici. Naturellement, nous ne nous en sommes pas rendu compte et, sur

Ygdrasil, personne ne nous a vus.

» Les voyages entre Ygdrasil et Wildenwooly sont peu fréquents et le champ d'interception doit être parfaitement en concordance avec le fantôme, faute de quoi le simulacre passe entre les mailles du filet. Conclusion : les chances qu'a Père de capturer un autre navire sont très faibles.

— Oui. Et c'est la raison pour laquelle *il* ne nous laissera jamais repartir. Si nous partons sans *lui* et expédions un bâtiment de guerre pour faire des investigations, celui-ci sera peut-être équipé de moyens de défense neutralisant les radiations émises par les arbres. Aussi, nous représentons *son* seul ticket. Et je dis NON, même si nous devons rester prisonniers ici !

Le débat se poursuivit avec véhémence pendant deux heures. Tu demanda finalement aux adversaires de présenter leurs conclusions définitives :

— Très bien. La cause est entendue. L'antithèse a mis en évidence le péril de la tentation qui est de nature à faire de l'homme un pseudo-dieu stérile et anarchiste. La thèse a mis en évidence le péril qu'il y aurait à refuser un don qui restituerait à l'Eglise son universalité, aussi bien numérique que théorique, car elle détiendrait alors littéralement et physiquement les clés de la vie et de la mort. Plaise à la thèse de voter.

— Je dis qu'il faut accepter l'offre de Père.

— Antithèse.

— Non. Refus.

Tu posa une main épaisse et osseuse sur la table.

— En ma double qualité de cathédrant et d'arbitre, je suis d'accord avec l'antithèse.

Il enleva son masque et les autres retirèrent lentement le leur comme s'ils répugnaient à reprendre leur identité et leurs responsabilités. Carmody et l'évêque se dévisagèrent, le regard flamboyant, ignorant le commandant qui toussotait ostensiblement. De même qu'ils avaient abandonné leurs faux visages, ils avaient renoncé à feindre l'amour fraternel.

— En toute honnêteté, il me faut vous signaler ceci, dit le commandant Tu. En tant que laïc, membre de l'Eglise, je peux refuser, moi aussi, de prendre Père comme passager, mais mon devoir, en tant que commandant d'un navire appartenant à la Saxwell Company, m'ordonne, lorsque nous nous arrêtons pour une escale non prévue, de prendre à mon bord tout naufragé qui souhaite partir, sous réserve qu'il ait de quoi acquitter le prix de son passage et qu'il y ait de la place pour lui. C'est la loi de la Fédération.

— Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter de cela, dit le padre. Personne ne paiera *son* passage. Cependant, s'*il* avait l'argent

nécessaire, vous vous trouveriez devant un joli dilemme.

— N'est-ce pas ? Il me faudrait rendre compte de mon refus, naturellement. Je passerais en jugement, je perdrais peut-être mes galons et je serais probablement condamné à rester un rampant jusqu'à la fin de mes jours. Une telle perspective est… intolérable.

André se leva.

— Cette séance a été assez éprouvante. J'ai envie d'aller me promener dans la forêt. Si je rencontre Père, je lui ferai part de notre décision.

Tu se mit debout, lui aussi.

— Le plus tôt sera le mieux. Demandez-*lui* de réactiver immédiatement notre translateur. Je ne me fatiguerai même pas à décoller selon la procédure réglementaire. Nous translaterons et nous ferons nos relèvements plus tard. Le tout, c'est de partir.

Carmody fouilla dans sa soutane à la recherche d'une cigarette.

— J'ai bonne envie d'avoir une conversation avec Pete Masters. J'arriverai peut-être à lui mettre un peu de plomb dans la cervelle. Après, j'irai faire un tour dans les bois, moi aussi. Il y a encore beaucoup de choses à apprendre dans le coin.

Il suivit des yeux l'évêque qui s'éloignait et hocha tristement la tête.

— Il m'a été pénible de me dresser contre mon supérieur, dit-il à Tu. Mais Son Excellence a beau être un grand homme, la compréhension que l'on acquiert après avoir beaucoup péché lui fait défaut. (Il tapota sa panse rondouillarde et sourit comme si tout allait pour le mieux – encore que son sourire ne fût pas très convaincant.) Je n'ai pas que de la graisse sous ma ceinture. L'expérience d'une vie passée dans les bas-fonds est là, elle aussi. N'oubliez pas que j'ai survécu à Joie de Dante. Le péché me remplit les tripes. Dès que la saveur m'en revient, si faible soit-elle, il me remonte à la gorge. Croyez-moi, commandant : Père n'est qu'une carcasse en putréfaction, vieille de dix mille ans.

— Vous n'avez pas l'air d'en être tellement certain.

— Dans ce monde d'apparences changeantes où l'on ne se connaît pas vraiment soi-même, qui peut être certain de quoi que ce soit ?

6

Masters avait été relâché après avoir promis à Tu de ne plus créer de difficultés. Ne trouvant pas le jeune homme à bord, Carmody sortit et lui lança un appel à l'aide de sa radio-bracelet. Il n'y eut pas de réponse.

Le padre, qui n'avait pas quitté sa petite trousse noire, se précipita vers la forêt aussi vite que ses jambes courtaudes le lui permettaient. Il fredonnait en passant sous les énormes branches, appelait les oiseaux haut perchés. Il s'arrêta pour s'incliner gravement devant une sorte de héron aux yeux cernés de violet et se tint les côtes de rire quand l'échassier lui répondit par un gargouillement ressemblant à s'y méprendre à celui que fait un lavabo plein d'eau quand on enlève la bonde. Il finit par s'asseoir au pied d'un hêtre pour s'éponger le visage.

— Seigneur, s'exclama-t-il à haute voix, il y a davantage de choses dans cet univers… Vous avez sûrement le sens de l'humour. Mais je me garderai bien de vous prêter une optique humaine et de tomber dans l'erreur de l'anthropomorphisme. (Il ménagea une pause et reprit en baissant le ton comme s'il ne voulait pas que quelqu'un l'entende :) Et au fond, pourquoi pas ? Ne sommes-nous pas, en un sens, le centre de la création, l'image même du Créateur ? Il a certainement besoin, Lui aussi, de se décrisper et de rire pour se détendre. Peut-être que Son rire n'est pas un simple bruit dépourvu de signification mais qu'il se manifeste à un niveau économique et didactique élevé. Peut-être qu'il lance une nouvelle galaxie sur orbite au lieu de rire à ventre déboutonné. Ou que, pour extérioriser son hilarité, il propulse une espèce sur l'échelle de Jacob de l'évolution pour la faire progresser vers un état plus proche de l'humain. A moins que, même si cela fait vieux jeu, Il ne s'abandonne à la pure joie du miracle pour montrer à Ses enfants que Son univers n'est absolument pas un univers mécanique réglé comme un chronomètre. Les miracles sont le rire de Dieu. Hé, hé ! Voilà qui n'est pas mauvais ! Allons bon ! Où ai-je laissé mon carnet ? J'en étais sûr ! Dans ma cabine. Ç'aurait été matière à un article sensationnel. Enfin… C'est sans importance. Je m'en souviendrai sans doute et, si j'oublie, la postérité n'en mourra pas. Mais elle en sera appauvrie et…

Carmody s'interrompit. Il venait d'entendre Masters et Lejeune. Il se leva et s'approcha d'eux en les hélant pour qu'ils ne se figurent pas qu'il était en train de les espionner.

Les deux jeunes gens se tenaient face à face de part et d'autre d'un faux agaric au chapeau extraordinairement effrangé. Kate s'était tu mais Pete, le visage enflammé, continuait de discourir avec fureur comme si le prêtre n'existait pas. Il agitait un poing véhément et sa main libre étreignait la poignée d'une scie électrique.

— C'est décidé une fois pour toutes ! Nous ne retournerons pas

sur Wildenwooly. Et ne va pas croire que j'ai peur de ton père parce que, moi, je n'ai peur de personne. Il n'engagera sûrement pas de poursuites contre nous. Il peut se permettre de jouer les âmes magnanimes. Ce sera la Fédération qui se substituera à lui. Es-tu bête au point de ne pas te rappeler que la loi stipule que l'office de l'hygiène doit faire incarcérer toute personne signalée comme coupable de pratiques malsaines ? Ton père a sûrement prévenu Ygdrasil à l'heure qu'il est. Dès que nous aurons débarqué, on nous jettera en prison. Et nous serons tous les deux envoyés dans une institution. Et même pas ensemble. On sépare toujours les complices qui ont trempé dans le même crime. Chacun est expédié dans un endroit différent. Et comment saurais-je alors si je ne t'ai pas perdue à jamais ? Dans ces centres de reconditionnement, on trafique les gens, on modifie leur personnalité. Peut-être cesseras-tu de m'aimer. Ça les arrangerait bien. Ils diraient qu'en me larguant tu as eu une attitude saine.

Kate leva ses grands yeux violets vers le garçon.

— Oh ! Pete ! Cela n'arrivera jamais. Cesse de dire des âneries pareilles. D'ailleurs, papa ne nous dénoncera pas. Il sait que je serais alors séparée de lui pour longtemps et il ne pourrait pas le supporter. Non, il ne préviendra pas les autorités. Il lancera des hommes à lui sur nos traces.

— Vraiment ? Et le télégramme qu'a reçu le *Goéland* juste avant le départ ?

— Il ne faisait pas allusion à l'argent. On nous aurait seulement empêchés de partir pour cause de délinquance juvénile.

— Bien sûr ! Et ses nervis m'auraient assommé et balancé dans les bois de Twogee. Je suppose que cela t'aurait fait plaisir ?

Les yeux de Kate s'embuèrent.

— Pete, je t'en supplie, ne dis pas cela. Tu sais bien que je t'aime plus que n'importe qui au monde.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. En tout cas, tu oublies que ce curé est au courant pour l'argent et que son devoir l'oblige à nous dénoncer.

— Je suis peut-être un curé, intervint Carmody, mais mon état ne me classe pas automatiquement dans la catégorie des gens inhumains. Jamais il ne me viendrait à l'idée de vous dénoncer. J'ai peut-être tendance à fourrer mon nez un peu partout mais je ne suis pas homme à faire tort à autrui par méchanceté. J'aimerais vous aider à sortir de vos difficultés, encore que, il me faut bien l'avouer, j'ai pour le moment assez envie de vous faire faire connaissance avec mon poing pour la façon dont vous parlez à Kate. Cependant, la question n'est pas là. L'important, c'est qu'il n'est nullement dans mes intentions d'avertir les autorités, même si vous ne m'avez pas avoué ce

vol sous le secret de la confession.

» Mais je crois que vous devriez suivre le conseil de Kate : aller tout avouer à son père et essayer de trouver un terrain d'entente avec lui. Peut-être consentirait-il à votre mariage si vous lui promettiez d'attendre de lui avoir prouvé que vous êtes capable de subvenir aux besoins de Kate et de la rendre heureuse. Et que votre amour pour elle a d'autres bases que le désir sexuel. Mettez-vous à sa place. C'est une affaire aussi importante pour lui que pour vous. Plus, même, car il connaît Kate depuis beaucoup plus longtemps que vous, il l'aime depuis beaucoup plus longtemps.

— Qu'il aille se faire voir ! J'en ai marre de tout ça ! vociféra Pete.

Il alla s'asseoir sous un arbre vingt mètres plus loin. Kate pleurait à petits sanglots. Carmody lui tendit son mouchoir.

— Il est un tantinet mouillé de sueur, sans doute, mais l'odeur de la sainteté est hygiénique.

Cette saillie arracha au padre un sourire empreint d'une telle joie et d'une telle ironie – une ironie dirigée contre lui-même – que Kate ne put s'empêcher de lui sourire en retour. Tout en séchant ses larmes, elle lui tendit la main.

— Vous êtes douce et patiente, Kate. Et vous êtes très amoureuse d'un homme qui, j'en ai peur, est affligé d'un sale caractère et d'un tempérament soupe au lait. Maintenant, dites-moi la vérité. N'est-ce pas pareil pour votre père ? N'est-ce pas en partie pour cela que vous vous êtes enfuie avec Pete ? Pour échapper à un père trop exigeant, jaloux et qui a la tête près du bonnet ? Et n'avez-vous pas découvert, depuis, que Pete lui ressemble tellement que vous avez tout bonnement troqué l'original contre la copie ?

— Vous êtes très perspicace. Mais j'aime Pete.

— Vous devriez néanmoins rentrer chez vous. Si Pete vous aime vraiment, il vous suivra et il cherchera à trouver un accord honnête et loyal avec votre père. Après tout, vous êtes bien obligée d'admettre que vous avez eu tort de lui voler cet argent.

— Oui, répondit Kate qui se remit à pleurer. C'était mal. Je ne veux pas être lâche et rejeter le blâme sur Pete car j'étais d'accord pour prendre cet argent, même si c'était lui qui en avait eu l'idée. J'ai eu un moment de faiblesse et, depuis, cela ne cesse pas de me tracasser. Même quand nous étions ensemble dans la cabine et que j'aurais dû être ivre de bonheur, la pensée de cet argent me tourmentait.

Masters se leva d'un bond et se dirigea à grands pas vers eux en balançant sa scie. C'était un outil dangereux avec sa lame large et fine en forme d'éventail fixée au moteur. Il la tenait comme un pistolet, la crosse bien en main, le doigt sur la détente.

— Bas les pattes ! ordonna-t-il.

Kate dégagea sa main de l'étreinte de celle de Carmody mais elle décocha au garçon un regard de défi.

— Il ne me fait aucun mal. Au contraire, il est compréhensif et affectueux. Il essaye de nous aider.

— Je les connais, ces vieux curés ! Il abuse de ta crédulité pour pouvoir te peloter et te tripoter.

Le padre éclata :

— Comment ça, vieux ? Ecoutez un peu, Masters ! Je n'ai que quarante ans… (Il éclata de rire) Vous avez failli me faire sortir de mes gonds, hein ? (Il se tourna vers Kate.) Si nous réussissons à quitter Abatos, retournez auprès de votre père. Je resterai à Casse-Cou quelque temps. Venez me voir aussi souvent que vous le désirerez et je ferai de mon mieux pour vous aider. Et, bien que je prévoie quelques années de martyre pour vous, coincée comme vous le serez entre ces deux feux, Pete et votre père, je crois que vous êtes bâtie à chaux et à sable. Même si, ajouta-t-il, l'œil scintillant, même si vous avez l'air fragile, outrageusement séduisante et pelotable et tripotable à souhait.

Au même instant, une biche surgit en trottinant dans la clairière. Son pelage roux était émaillé de petites taches blanches cernées de noir et nulle crainte ne se lisait dans ses grands yeux limpides. Elle s'approcha d'eux d'une allure dansante et pointa avec curiosité son museau vers Kate, comme si elle se rendait compte que cette dernière était la seule femelle présente.

— C'est, évidemment, une des bêtes qui ne sont pas conditionnées à se faire tuer par les prédateurs, dit Carmody. Viens ici, ma toute belle. Je crois bien avoir apporté du sucre en prévision d'une occasion de ce genre. Comment vais-je t'appeler ? Alice ? Tout le monde est fou à cette réception mais nous n'avons pas de thé.

Kate poussa une exclamation de ravissement et caressa le museau noir et humide de la biche qui lui lécha la main. Pete eut un reniflement écœuré.

— Il ne manque plus que tu l'embrasses !

— Et pourquoi pas ? répliqua Kate en posant ses lèvres sur le museau de l'animal.

Pete devint encore plus écarlate. Avec un rictus, il appliqua d'un geste vif le tranchant de sa scie sur le cou de la bête et actionna la détente. La biche tomba, entraînant dans sa chute Kate qui, prise de court, l'enlaçait toujours. Un flot de sang gicla, éclaboussant la poitrine de Pete et le bras de la jeune fille. L'éventail que formait la lame de l'instrument et qui émettait des ultrasons capables d'avoir raison du granit avait découpé une mince tranche de cellules dans le cou de la biche.

Masters, à présent livide, ouvrait des yeux hagards.

— Je l’ai à peine effleurée. Je ne voulais pas appuyer vraiment sur la détente. J’ai dû lui ouvrir la jugulaire. Ce sang, tout ce sang…

Carmody avait pâli, lui aussi, et ce fut d’une voix mal assurée qu’il dit :

— Heureusement, elle ne restera pas longtemps morte. Mais j’espère que vous vous rappellerez ces flots de sang la prochaine fois que vous vous mettrez en colère. Il aurait aussi bien pu s’agir d’un être humain, vous savez.

Il se tut et tendit l’oreille. Il n’y avait plus un bruit dans la forêt sur laquelle un silence soudain s’était apesanti comme l’ombre d’un nuage. Alors apparut Père. Il avançait à grands pas et ses yeux luisaient d’un éclat minéral. Sa voix tonna : elle était comme une cataracte.

— La rage et la mort sont dans l’air ! Je les sens quand les bêtes de proie ont faim. Je me suis hâté de venir car je savais que ces tueurs-là n’étaient pas les miens. J’avais d’ailleurs une autre raison, Carmody. L’évêque m’a fait part de vos investigations, des conclusions erronées que vous en avez tirées et de la décision que vous avez imposée au commandant et à lui. Je suis venu pour vous montrer à quel point vous vous trompez sur mes pouvoirs et pour vous apprendre l’humilité envers vos supérieurs.

Masters exhala un cri étranglé, saisit la main de Kate dans sa main ensanglantée et, moitié courant, moitié trébuchant, il s’éloigna en entraînant la jeune fille. Bien qu’il tremblât, Carmody ne bougea pas.

— Arrêtez vos ultrasons. Je sais comment vous faites naître la panique en moi.

— Vous avez votre appareil dans ce sac. Vérifiez. Voyez donc si la moindre radiation émane de ces arbres.

Docilement, Carmody actionna en tâtonnant le fermoir de sa trousse qui finit par céder à la troisième tentative. Il ajusta un curseur. Quand le contact fut établi, ses yeux s’écarquillèrent.

— Convaincu ? demanda Père. Il n’y a pas de soniques dans cette gamme, n’est-ce pas ? Maintenant, gardez un œil sur l’oscilloscope et l’autre sur moi.

Il prit dans le creux de l’arbre le plus proche une pleine poignée de gelée dont il enduisit la plaie sanguinolente de la biche.

— Cette chair liquide va refermer la blessure, qui est petite, au demeurant, et reconstituer les cellules endommagées. La gelée sonde les tissus environnants à l’aide d’ondes, détermine leur structure – et, par conséquent, la structure des cellules manquantes ou abîmées – et elle comble alors la lacune. Mais seulement si je dirige le processus. Et, si cela est nécessaire, je peux me passer de la gelée. Je n’en ai pas besoin car mes pouvoirs sont bénéfiques puisqu’ils me viennent de

Dieu. Il faudrait que vous passiez dix mille ans sans personne à qui parler en dehors de Dieu. Alors, vous comprendriez qu'il m'est impossible de faire autre chose que le bien, que mon regard plonge jusqu'au cœur mystique des choses que je sens battre aussi nettement que celui de mon propre corps.

Il avait posé la main devant les yeux vitreux de la biche. Quand il la retira, ceux-ci étaient à nouveau noirs et limpides. Ils brillaient. Les flancs de la bête se soulevaient et s'abaissaient régulièrement. Elle ne tarda pas à se dresser sur ses pattes et tendit le museau vers Père qui, d'un geste, la repoussa. Alors, elle pivota sur elle-même et disparut en bondissant.

— Peut-être souhaiterez-vous convoquer une nouvelle Question, mugit Père. Si je comprends bien, un supplément de preuves l'autorise. Si j'avais su que vous aviez la curiosité – et les facultés de raisonnement d'un singe, je vous aurais montré exactement de quoi je suis capable.

Carmody suivit des yeux le géant qui s'éloignait à grands pas. Le prêtre était bouleversé.

— Ai-je eu tort ? se demanda-t-il à lui-même. Me suis-je trompé ? Ai-je manqué d'humilité ? Ai-je trop méprisé la perspicacité de Son Excellence sous prétexte qu'il n'avait pas mon expérience… Ai-je faussement interprété les symptômes de son mal ? Me suis-je mépris sur ses causes ? (Il poussa un profond soupir.) Eh bien, si je me suis trompé, je m'en confesserai. Et publiquement. Mais comme cela me rapetisse ! Un pygmée qui trottine entre les jambes des géants et les fait trébucher dans ses efforts pour se montrer plus grand qu'eux, voilà ce que je suis !

Il se mit en marche. Distraitement, il leva la main vers une branche qui portait de gros fruits semblables à des pommes.

— Hemm… délicieux ! Que l'existence est facile sur ce monde ! Nul risque de souffrir de la faim, nul besoin de redouter la mort. On peut se faire du lard et vivre dans l'indolence, connaître la béatitude de Sion et l'extase de la recréation. C'était bien là ce que désirait une part de ton âme, n'est-ce pas ? Dieu sait que tu es assez gras et si tu donnes aux autres l'impression de déborder d'énergie, c'est souvent au prix de grands efforts. Il faut que tu traites ta fatigue par le mépris, que tu aies l'air de vibrer d'ardeur et d'impatience au travail. Et tes paroissiens, tes supérieurs eux-mêmes qui, pourtant, devraient savoir à quoi s'en tenir, trouvent cela parfaitement naturel, ils ne se de mandent jamais si, toi aussi, tu n'es pas las, découragé ou en proie au doute. Ici, ce ne serait pas pareil.

Carmody jeta la pomme avant de l'avoir terminée pour cueillir des baies rougeâtres qu'il se mit à déguster, le sourcil froncé, tout en marmonnant, les yeux toujours fixés sur les épaules et la crinière

dorée du Père.

— Pourtant… (il s'esclaffa à mi-voix.) Vraiment, n'est-il pas paradoxal, John Carmody, que tu songes à nouveau à la possibilité de succomber à la tentation dont tu as détourné Tu et André ? Quelle leçon éternelle – une leçon dont, j'espère, tu auras l'intelligence de tirer profit – si tes propres arguments réussissaient à te faire changer d'avis. Peut-être avais-tu besoin de cela parce que tu n'avais pas compris à quel point la tentation avait été puissante pour l'évêque, parce que tu as éprouvé un peu de mépris pour lui – oh ! rien qu'un soupçon mais quand même ! — en voyant qu'il cédait si facilement alors que toi, tu résistais si facilement. Ha ! Comme tu te croyais fort avec l'expérience de tant d'années accumulées sous ta ceinture ! C'était la graisse et c'était du vent qui enflaient ta bedaine, Carmody. Tu couvais dans ton sein l'ignorance et l'orgueil et maintenant, il te faut accoucher de l'humiliation. Non ! Pas l'humiliation, l'humilité, car il y a une différence entre les deux. C'est une question d'attitude. Dieu te donne la clairvoyance de percevoir la seconde !

» Et avoue-le, Carmody, avoue-le ! Même quand tu étais bouleversé par la mort de cette biche, tu as ressenti de la joie car tu avais là un prétexte pour la ressusciter et connaître à nouveau cette extase qui, tu le sais, devrait t'être interdite parce que c'est une drogue et qu'elle te détourne de la tâche urgente de ton sacerdoce. Tu avais beau te dire que tu ne le ferais pas, ta voix était faible et manquait de conviction.

» D'un autre côté, Dieu, quand Il crée, n'éprouve-t-il pas l'extase d'être l'Artiste ? Cela ne fait-il pas partie de l'acte créateur ? Ne devrions-nous pas l'éprouver, nous aussi ? Mais si tel était le cas, n'en arriverions-nous pas à nous considérer comme des êtres divins ? Pourtant, Père prétend *qu'il* sait d'où *lui* viennent *ses* pouvoirs et s'*il* se tient à l'écart, *noli me tangere*, cela peut se comprendre après dix mille ans de solitude. Dieu sait qu'il y eut des saints suffisamment excentriques pour avoir été martyrisés par l'Eglise même qui, plus tard, les a canonisés.

» Mais c'est une drogue que cette histoire de résurrection. Dans ce cas, c'est toi qui as raison et l'évêque qui a tort. Cependant, l'alcool, la nourriture, les livres et bien d'autres choses encore peuvent devenir des drogues. Il est possible de maîtriser l'obsédant désir qu'on a d'eux, d'en user avec modération. Pourquoi n'en irait-il pas de même de la résurrection une fois apaisée la fièvre première de l'ivresse ? Pourquoi, en vérité ?

Il lança les baies au loin et cueillit un fruit semblable à une banane, à cela près qu'au lieu d'avoir une peau molle, il était enveloppé d'une coque d'un brun pâle.

— Hemm ! *Il* a vraiment une bonne table. On dirait du bœuf en

sauce avec un rien d'oignons. Je parie que c'est bourré de protéines. Pas étonnant que Père, bien qu'il soit végétarien de stricte obédience, ait une apparence aussi puissamment, je dirais même aussi surabondamment virile.

» Ah ! Tu dialogues trop avec toi-même. C'est une mauvaise habitude que tu as prise sur Joie de Dante et dont tu ne t'es jamais débarrassé, même après la mémorable nuit de ta conversion. Quelle période épouvantable, Carmody, et seule la grâce… Allons ! pourquoi ne la boucles-tu pas, Carmody ?

Il s'accroupit brusquement derrière un buisson. Père était arrivé au pied d'une haute colline qui se dressait à la lisière de la forêt. Là, pas un seul arbre, hormis celui, gigantesque, qui la couronnait. L'énorme ouverture circulaire qui bâillait dans son tronc révélait sa nature, mais alors que ceux de la même essence avaient un fût rougeâtre et un feuillage vert clair, l'écorce de celui-ci était d'un blanc miroitant et ses feuilles d'un vert si foncé qu'elles paraissaient noires. Une foule d'animaux était massée tout autour des monstrueuses racines blanchâtres qui sortaient du sol : des lionnes, des léopardes, des louves, des autruches-ourses, une colossale vache noire, une rhinocéros, une dame gorille au museau violet, une éléphante, une sorte de moa capable d'éventrer un hippopotame d'un coup de bec, une lézarde verte de la taille d'un homme dont le crâne était surmonté d'une crête et beaucoup d'autres encore. Toutes ces bêtes s'agitaient nerveusement mais elles étaient silencieuses et s'ignoraient les unes les autres.

A la vue de Père, elles exhalèrent d'une seule voix un mugissement étouffé, un grondement caverneux et firent la haie sur son passage. Carmody poussa une exclamation étranglée. Ce qu'il avait pris pour les racines de l'arbre était en réalité des ossements empilés, un tumulus de squelettes.

Père fit halte devant ces dépouilles, se retourna et s'adressa aux bêtes dans une langue inconnue, psalmodiant une mélopée cadencée en agitant les bras et en traçant dans l'air des arabesques, grandes et petites, qui s'enchevêtraient. Puis *il* se baissa et *se* mit à ramasser les crânes un par un, embrassant leur rictus et les remettant tendrement à leur place. Pendant ce temps, les animaux demeuraient couchés, muets et immobiles, comme s'ils comprenaient ce qu'*il* disait et ce qu'*il* faisait. Et peut-être, en un sens, le comprenaient-ils car il y avait comme un frémissement d'attente semblable à la caresse du vent faisant ondoyer les fourrures.

— Des crânes humanoïdes, murmura le padre en plissant les yeux. Des êtres de la même taille que lui. Est-*il* venu ici avec eux et sont-ils morts ? Ou les a-t-*il* tués ? Dans ce cas, pourquoi ce cérémonial d'amour, pourquoi ces caresses ?

Père déposa le dernier de ces funèbres vestiges, leva les bras, les écarta dans un geste qui embrassait les cieux et croisa les mains sur ses épaules.

— Est-*il* venu du ciel ? A moins qu'*il* ne veuille dire *qu'il* s'identifie lui-même au ciel, à l'univers tout entier, peut-être ? Panthéisme ? Ou quoi ?

Père poussa un cri si sonore que Carmody faillit bondir hors de sa cachette. Les bêtes grondèrent en contrepoint. Les poings du prêtre se nouèrent, une lueur farouche embrasa son regard et il leva la tête. On l'aurait cru habité d'un délire furieux. Il montrait les dents et son visage grimaçant ressemblait tellement aux mufles des bêtes attroupées qu'il avait l'air d'être lui-même un fauve. Les animaux, eux aussi, étaient pris de fureur. Les gros félins feulaient, les pachydermes barrissaient, la vache et les ourses mugissaient, la gorille se martelait la poitrine, la lézarde sifflait comme une machine à vapeur.

Père cria à nouveau et le charme qui paralysait la horde fut brisé : elle se jeta en masse sur le géant. Sans opposer la moindre résistance, Père se laissa submerger par la houle mouvante des échines velues. Un instant, une main apparut au-dessus de la mêlée hurlante, traçant dans l'air une arabesque circulaire comme si elle s'obstinait à obéir aux gestes prescrits de quelque rituel avant d'être happée par la gueule d'une lionne. Le moignon d'où fusait le sang retomba.

Carmody se tordait en rampant dans la poussière, étreignant les touffes d'herbe : visiblement, il luttait de toutes ses forces pour ne pas se ruer au massacre comme les bêtes. Au moment où fut arrachée la main de Père, il se leva mais l'expression qu'il arborait était nouvelle : elle reflétait l'effroi et l'horreur. Il se précipita dans la forêt, le corps plié en deux pour que les buissons le dissimulent à la vue des animaux. Il dut s'arrêter derrière un arbre pour vomir, puis il reprit sa course.

Derrière lui s'enflait la clameur des tueuses ivres de sang.

7

Une énorme lune striée comme un melon se leva peu après la tombée de la nuit, illuminant la silhouette hémisphérique du *Goéland* et les visages livides des hommes rassemblés à la lisière de la prairie. Carmody émergea des ténèbres de la forêt, fit halte et cria :

— Que se passe-t-il ?

Le commandant Tu sortit du groupe et tendit le doigt vers le maître sabord béant de l'astronef d'où s'échappait un flot de lumière.

— *Lui ?* balbutia le père John. Déjà ?

Père était debout, immobile, au pied de l'échelle de coupée, silhouette majestueuse qui attendait comme si elle pouvait supporter patiemment dix autres millénaires d'attente.

— L'évêque nous a trahis ! (La colère perçait dans la voix de Tu mais on y décelait aussi une ombre d'incertitude.) Il *lui* a dit que la loi nous faisait obligation de *le* prendre à bord et il *lui* a donné de quoi payer le voyage.

— Alors, que comptez-vous faire ? s'enquit Carmody dont le timbre rocailleux était plus rauque qu'à l'ordinaire.

— Que voulez-vous que je fasse, sinon le prendre ? J'y suis contraint par le règlement. Si je refusais... eh bien, je perdrais mon commandement, voilà tout. Comme si vous ne le saviez pas ! Je peux tout au plus attendre le lever du jour pour décoller. D'ici là, peut- être que l'évêque aura changé d'avis.

— Où est Son Excellence ?

— Cessez de donner de l'Excellence à ce traître ! Il est allé dans la forêt pour devenir un autre Père.

— Il faut le retrouver et le sauver de lui-même ! s'exclama le padre.

— Je vous suis. Je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'il aille en enfer. Seulement, les ennemis de notre Eglise se riraient de nous. Seigneur ! Un évêque, par-dessus le marché !

Quelques minutes plus tard, les deux hommes, munis de torches, de traqueurs et de sonos, s'enfoncèrent dans les bois. Tu avait aussi un pistolet. Personne ne les accompagnait : Carmody ne voulait pas exposer son évêque à une confrontation embarrassante avec une meute d'hommes en colère. En outre, il pensait que ses vieux amis, hors des yeux d'autres témoins, auraient plus de chance de le ramener à la raison.

— Où diable allons-nous le trouver ? maugréa le commandant. Bon Dieu ! Ce qu'il fait noir, ici ! Et regardez-moi tous ces yeux... Il doit y avoir des milliers de bêtes.

— Elles savent qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Ecoutez : la forêt tout entière est éveillée.

— Pour célébrer la fin d'un règne. Le roi est mort, vive le roi ! Où peut-il bien être passé ?

— Sans doute près du lac. C'est l'endroit qu'il préférait.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Avec un hélico, ça nous aurait pris deux minutes.

— Pas question d'utiliser d'hélico cette nuit. (Le père John braqua sa torche sur le cadran du traqueur et l'alluma.) Voyez...

l'aiguille est folle. Je parie que nos radios-bracelets sont en panne.

— Allô, *Goéland*... Allô, répondez, *Goéland*... Vous avez raison. Elle est morte. Dieu du ciel ! Tous ces yeux qui luisent dans les arbres... Il y en a partout. Les sons sont cuits, eux aussi. Pourquoi nos torches continuent-elles d'éclairer ?

— Parce qu'*il* sait qu'elles permettent à ses fauves de nous repérer plus rapidement, je présume. Essayez donc votre automatique. Il fonctionne électriquement, n'est-ce pas ?

— Il ne marche pas, grommela à nouveau Tu. Ah ! Vivent les anciens modèles !

— Vous pouvez faire demi-tour, il en est encore temps. Peut-être ne sortirons-nous pas vivants de la forêt si nous parvenons à localiser l'évêque.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous me prenez pour un lâche ? Je ne permets à personne, prêtre ou laïc, de m'accuser de poltronnerie.

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Mais vous savez que vous êtes avant tout comptable de votre navire.

— Et de mes passagers. Marchons.

— J'ai cru m'être trompé, enchaîna Carmody. J'ai presque changé d'avis au sujet de Père. Peut-être qu'*il* utilisait ses pouvoirs, qui ne sont pas exclusivement d'origine matérielle, en vue du bien. Mais, comme je n'avais pas de certitude, je *l'*ai suivi. Quand j'ai assisté à *sa* mort, j'ai compris que j'avais raison, que si nous tentions de nous servir de *lui* de quelque façon que ce soit, il en résulterait quelque chose de maléfique.

— *Sa* mort ? Mais *il* était devant le *Goéland* il y a un instant.

Carmody relata brièvement à Tu la scène dont il avait été témoin.

— Mais... mais je ne comprends pas. Père ne peut supporter le contact de *ses* propres créatures et *il* les contrôle totalement. Pourquoi cette révolte ? Comment a-t-*il* pu revenir si rapidement à la vie, d'autant qu'*il* était réduit en pièces ? Eh ! Peut-être qu'il n'y a pas qu'un seul Père, qu'*il* a un jumeau et qu'*il* nous mystifie. Si ça se trouve, *il* ne contrôle qu'une poignée de bêtes. *Il* est passé maître dans l'art d'apprivoiser les bêtes sauvages et utilise des fauves domestiqués quand nous sommes dans les environs. Et *il* est tombé sur une horde qui a échappé à *son* contrôle.

— Vous avez à moitié raison. Primo, c'étaient bien une révolte, mais une révolte qu'*il* a lui-même suscitée. Une révolte rituelle. J'ai senti *ses* ordres mentaux. Il s'en est fallu de peu que je ne rejoigne la meute pour participer à la curée. Secundo, s'*il* est si rapidement revenu à la vie, c'est parce que l'arbre blanc a une action particulièrement puissante et prompte. En troisième lieu, *il* use effectivement de supercherie à notre égard mais ce n'est pas le genre

de mystification à laquelle vous pensez.

Carmody traînait la patte. Il haletait.

— Je suis en train d'expier mes péchés. Dieu me vienne en aide ! Quand cette affaire sera réglée, je me mettrai au régime. Et je prendrai aussi de l'exercice. Comme je hais ma carcasse obèse ! Mais quand, le ventre creux, je m'assieds devant une table sur laquelle s'entassent les trop bonnes choses de l'existence qui, au départ, ont été créées pour qu'on les déguste, que puis-je faire, sinon les savourer ?

— Je pourrais vous le dire mais nous n'avons pas le temps de parler de cela, gronda Tu. Ne changez pas de conversation. (Le mépris dans lequel le commandant tenait les sybarites était notoire.)

— Très bien. Comme je vous le disais, il s'agissait à l'évidence d'une immolation rituelle. Quand je l'ai compris, je me suis vainement lancé à la recherche de l'évêque. Je voulais lui expliquer que Père ne mentait qu'à moitié lorsqu'*il* prétendait que *ses* pouvoirs venaient de Dieu et qu'*il* adorait Dieu. Oui, *il* adore Dieu. Seulement, son Dieu, c'est *lui*-même ! Dans *son* incommensurable égotisme, *il* ressemble aux vieilles divinités de la Terre qui étaient censées s'exécuter elles-mêmes et qui ressuscitaient après avoir accompli ce sacrifice suprême. Odin, par exemple, s'est pendu à un arbre.

— Mais comment aurait-*il* pu entendre parler de ces divinités ? Pourquoi les aurait-*il* imitées ?

— *Il* n'a pas besoin d'avoir entendu parler de nos mythes terriens. Après tout, certains rites et certains symboles religieux sont universels. Ils apparaissent spontanément sur cent planètes différentes. S'immoler à un dieu, communier en mangeant le dieu, les cérémonies des semailles et de la moisson, la notion du peuple élu, les symboles du cercle et de la croix… tout cela est omniprésent. Il se peut fort bien que Père ait importé cette idée de *son* monde natal. Ou qu'*il ait pensé* que c'était l'acte le plus sublime qu'*il* pouvait accomplir. L'homme doit forcément avoir une religion, même si elle se réduit à s'adorer soi-même. Et n'oubliez pas que *son* rite, comme la plupart, allie le religieux à l'utilitaire. *Il* est âgé de dix mille ans et c'est en retournant de temps en temps à l'arbre à gelée qu'*il* assure *sa* longévité. Pensant que nous *l*'emmènerions, *il* s'est dit qu'il lui faudrait un certain temps pour faire pousser un arbre à gelée sur une autre planète. La cure de rajeunissement fait partie intégrante de la re-recréation, n'est-ce pas ? Elle élimine le calcaire qui s'est déposé dans le système vasculaire, les graisses qui se sont accumulées dans les cellules cérébrales et toutes les dégénérescences qui conduisent au vieillissement. On ressort de l'arbre jeune, frais et dispos.

— Mais les crânes ?

— La totalité du squelette n'est pas indispensable pour la recréation, encore que la coutume veuille qu'il soit mis tout entier

dans l’arbre. Un éclat d’os suffit puisqu’une seule cellule contient la totalité du patrimoine génétique. Voyez-vous, quelque chose m’avait échappé : la raison pour laquelle certains animaux peuvent être conditionnés à se faire tuer par les carnivores. Il y a là un problème. Si la chair se reconstitue autour des os exclusivement en fonction de l’information génétique, l’animal ne devrait pas avoir de souvenirs de son existence antérieure. Donc, son système nerveux ne devrait pas posséder de réflexes conditionnés. Or, il en possède. Par conséquent, il faut que la gelée reproduise également le contenu de l’appareil nerveux. Comment ? J’imagine que, à l’instant précis de la mort, le dépôt de gelée le plus proche enregistre toutes les ondes émises par les cellules, y compris les ondes complexes lancées par les molécules « nouées » de la mémoire. Ensuite, la gelée les reproduit. C’est ainsi, les crânes de Père demeurent exposés et, quand *il* ressuscite, *il* les voit qui *l*’accueillent, et c’est là un spectacle des plus réconfortants pour *lui*. Rappelez-vous qu’*il* les embrasse pendant le sacrifice. *Il* montre de la sorte *son* amour pour *lui*-même. La vie qui embrasse la mort. Il sait qu’*il* a vaincu la mort.

— Pouah !

— Oui. Et voilà ce qui arrivera à la galaxie si Père quitte Abatos. L’anarchie, de sanglantes tueries qui ne prendront fin que lorsqu’il ne restera plus qu’un seul être en vie sur chaque planète, la stagnation, la fin de toute vie sensible telle que nous la connaissons, plus d’objectifs… Ah ! Voici le lac !

Carmody s’immobilisa derrière un arbre. André, debout au bord de l’eau, leur tournait le dos. Il baissait la tête comme s’il priait ou méditait. Ou s’il était accablé de tristesse.

Le padre sortit de sa cachette et appela à mi-voix :

— Votre Excellence…

L’évêque tressaillit. Ses mains, sans doute jointes sur sa poitrine, retombèrent de part et d’autre de son corps. Mais il ne se retourna pas. Il prit une profonde aspiration, ploya les genoux et plongea dans le lac.

— Non ! hurla Carmody en plongeant à son tour.

Il fit un plat. Tu ne perdit pas de temps pour se précipiter sur ses talons mais il s’arrêta sur la berge et s’accroupit. Les vaguelettes provoquées par les deux plongeons s’élargissaient en cercles concentriques qui, peu à peu, se dissipèrent, auréoles éclaboussées de lune sur le sombre et plat miroir du lac. Le commandant ôta sa tunique et se déchaussa mais il ne sauta pas. Soudain, une tête creva la surface des eaux et l’on entendit quelqu’un reprendre bruyamment sa respiration.

— Carmody ? Monseigneur ?

Le nageur replongea. Tu sauta à son tour. Au bout d’une minute,

trois têtes émergèrent en même temps. Quelques instants plus tard, le commandant et le petit prêtre se tenaient debout, haletants, devant le corps inanimé d'André.

— Il s'est débattu, dit d'une voix rauque Carmody dont les flancs palpitaient tumultueusement. Il a essayé de me repousser... Alors... j'ai placé mes pouces derrière ses oreilles... à la jonction des mâchoires... j'ai appuyé... il a molli mais je ne sais pas si de l'eau était entrée dans ses poumons... ou si je lui ai fait perdre conscience... ou les deux... pas le temps de parler maintenant...

Il retourna l'évêque sur le ventre, la tête de côté, et s'assit à cheval sur lui. Les mains à plat sur les omoplates d'André, il commença à exercer des pressions rythmiques dans l'espoir d'expulser l'eau et de faire entrer de l'air dans les bronches.

— Comment a-t-il pu faire une chose pareille ? s'exclama Tu. Comment, lui qui est né et a été élevé dans la foi, comment un évêque consacré et respecté a-t-il pu nous trahir ? Qui l'aurait cru ? Quand on pense à ce qu'il a fait pour l'Eglise sur Lazy Fair. C'était un grand homme. Comment a-t-il pu vouloir se tuer, sachant tout ce que cela signifiait ?

— Est-ce que vous allez la fermer ? répliqua Carmody sur un ton tranchant. Est-ce vous qui avez été soumis à la tentation qu'il a connue, lui ? Que savez- vous de ses déchirements ? Cessez de le juger et rendez-vous utile. Prenez votre montre et comptez les secondes pour que je puisse le masser régulièrement. Allons-y ! Un... deux... trois...

Un quart d'heure plus tard, l'évêque put s'asseoir. Il se prit la tête entre les mains. Tu s'était un peu éloigné et il était immobile, tournant le dos aux deux ecclésiastiques. Carmody se mit à genoux.

— Croyez-vous être capable de marcher, maintenant, Votre Excellence ? Il faudrait quitter la forêt le plus vite possible. Je sens du danger dans l'air.

— C'est plus qu'un danger, c'est la damnation, répondit faiblement André.

Il se leva et faillit tomber. Carmody le retint d'une poigne solide.

— Merci. Partons. Ah ! Mon vieil ami, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé couler et mourir au fond du lac, là où il n'aurait pas trouvé mes os ? Personne n'aurait rien su de mon infamie.

— Il n'est jamais trop tard, Votre Excellence. Le fait que vous ayez regretté le marché que vous aviez conclu et que vous ayez été poussé par le remords...

— Dépêchons-nous avant que, justement, il ne soit trop tard. Ah ! je sens que s'allume une nouvelle vie. Vous savez ce qu'on éprouve, John. C'est une étincelle qui grandit, qui grandit et flamboie jusqu'à embraser notre corps tout entier et on est presque sur le point

d'exploser de feu et de lumière. Comme celle-ci est intense ! Ce doit être un arbre tout proche. Retenez-moi, John. Si j'ai une nouvelle attaque, entraînez-moi loin d'ici, quelle que soit l'énergie avec laquelle je me débattrai.

» Vous avez ressenti ce que j'ai ressenti et vous semblez être suffisamment fort pour résister mais, toute ma vie, j'ai lutté contre quelque chose de semblable. Je n'en ai jamais parlé à personne, je l'ai même nié dans mes prières – le pire des péchés que je pouvais commettre – jusqu'au jour où mon corps, depuis trop longtemps maltraité, a pris le dessus et a exprimé sa protestation par le canal de ma maladie. A présent, j'ai peur que... vite ! vite !

Tu empoigna André par le coude et aida Carmody à l'entraîner à travers les ténèbres qu'éclairait seulement la torche du padre. Les branches enchevêtrées formaient une voûte solide et continue au-dessus de leurs têtes.

Il y eut comme un toussotement. Les trois hommes se figèrent sur place.

— Père ? fit Tu dans un souffle.

— Non. Un de ses représentants, je le crains.

A vingt mètres de là une léoparde de cinq cents livres au pelage moucheté et duveteux leur barrait le chemin, ramassée sur elle-même, prête à bondir. Ses yeux verts clignotaient. Le faisceau de la torche rétrécissait ses prunelles. Ses oreilles rondes étaient inclinées vers l'avant. Soudain, elle se dressa sur ses pattes et s'approcha lentement du petit groupe. Elle se mouvait en alliant comiquement la grâce féline à un dandinement d'obèse. Dans d'autres conditions, cette adiposité enveloppant sa musculature d'acier et son ventre pesant qui pendait les auraient peut-être fait rire. Mais, pour l'heure, ils n'en avaient nulle envie, car le fauve était capable de les réduire en bouillie – et il s'apprêtait vraisemblablement à le faire.

Brusquement, sa queue qui s'agitait doucement d'avant en arrière se raidit. La léoparde poussa un feulement et se rua sur le père John qui avait dépassé Tu et André.

Carmody hurla. Sa torche fit un vol plané et tomba au milieu des broussailles. Le félin émit un miaulement et battit précipitamment en retraite. Le bruit de son corps puissant fracassant les branches et le chapelet de jurons bien sentis que le père John lâcha – non dans l'intention de blasphémer mais à cause de l'intense soulagement qu'il éprouvait – se confondirent.

— Qu'est-il arrivé ? s'enquit Tu. Et qu'est-ce que vous faites à genoux ?

— Non, je ne prie pas. Ce sera pour plus tard. Cette fichue torche s'est éteinte et je n'arrive pas à la retrouver. Venez un peu ici pour m'aider à la récupérer. Rendez-vous donc utile. Salissez-vous les

mains, pour une fois. Nous ne sommes pas à bord de votre satané vaisseau, vous savez ?

— Qu'est-il arrivé ? répéta le commandant.

— Je me suis battu exactement comme un rat acculé dans un coin. En dernier recours, et ce fut un pur hasard, je lui ai flanqué un coup de poing sur le museau. Je n'aurais pas mieux réussi si ç'avait été prémédité. Après dix mille ans passés à se repaître de victimes conditionnées et consentantes, ces bêtes de proie sont devenues grasses, paresseuses et lâches. En fait, elles n'ont rien dans le ventre. Quand on leur résiste, elles ont peur. Je suis sûr que cette léoparde ne nous aurait pas attaqués si Père ne le lui avait pas ordonné. N'est-ce pas, Votre Excellence ?

— C'est exact. Il m'a montré comment procéder pour imposer sa volonté à tous les animaux d'Abatos. Je n'en suis pas encore arrivé au point d'être capable d'en identifier une lorsqu'elle est hors de vue et au delà de la portée du contrôle mental mais je peux le faire à courte distance.

— Ah ! Enfin... J'ai retrouvé cette fichue lampe !

Carmody ralluma la torche et se leva.

— Ainsi, je me suis trompé en me figurant que mon malheureux petit coup de poing avait chassé ce monstre ? Vous l'avez rendu fou de panique.

— Non. J'ai neutralisé les ondes de Père et ne me suis plus soucié de la bestiole. Naturellement, il était trop tard. A partir du moment où elle avait commencé à attaquer, son instinct l'obligeait à continuer. Si elle s'est enfuie c'est grâce à votre seul courage.

— Je croirais davantage à mon courage si mon cœur cessait de battre aussi fort. Bon... Allons-y ! Votre Excellence se sent-elle mieux ?

— Je suivrai votre cadence. Et arrêtez de me donner ce titre protocolaire. Braver une décision prise par le Conseil de la Question, c'est se mettre automatiquement en situation de destitution. Vous le savez.

— Tout ce que je sais, c'est ce que Tu m'a rapporté de sa conversation avec Père.

Ils se remirent en route. De temps en temps, Carmody se retournait et allumait sa torche. C'est ainsi qu'il se rendit compte que la léoparde ou une de ses sœurs les suivait à quelque distance.

— Nous ne sommes pas seuls, murmura-t-il.

André ne fit pas de commentaire et Tu, se méprenant sur le sens de ce propos, se mit à prier tout bas. S'abstenant de préciser sa pensée, Carmody se contenta d'inviter ses compagnons à presser le pas.

Soudain, à l'obscurité de la forêt succéda l'éclat du clair de lune. Il y avait toujours une petite foule dans la prairie, mais à présent, le groupe était rassemblé sous l'orbe de l'astronef. Père n'était pas en

vue.

— Où est-*il* ? cria Carmody.

L'écho répéta la question tandis que le géant apparaissait dans l'encadrement du sabord. Père se baissa, descendit l'échelle de coupée et, lorsqu'il eut mis pied à terre, il se pétrifia à nouveau, immobile et attentif.

— Seigneur, donnez-moi la force, murmura André.

Carmody se tourna vers le commandant.

— Il va vous falloir choisir. Faire ce que votre foi et votre intelligence vous conseilleront ou obéir aux règlements de la compagnie et à la loi de la Fédération. Que décidez-vous ?

Tu, rigide et muet, plongé dans ses pensées, était semblable à une statue de bronze. Sans attendre sa réponse, le padre se mit en marche en direction du vaisseau. Arrivé au milieu de la prairie, il s'arrêta et, levant les bras, les poings noués, il s'écria :

— Inutile d'essayer votre truc pour nous paniquer, Père ! Sachant ce que *vous* faites et comment *vous* le faites, nous pouvons résister parce que nous sommes des hommes !

Les gens qui étaient rassemblés autour de l'astronef ne l'entendirent pas. Ils se bousculaient en s'injuriant pour gravir l'échelle et s'engouffrer à l'intérieur de la nef. Sans doute Père avait-il fait en sorte que les arbres environnants émissent des ondes plus puissantes que toutes celles qu'il avait jamais utilisées et elles déferlaient comme un raz de marée qui emportait tout sur son passage. Tout et tous, sauf Carmody et André. Tu lui-même se rua vers le *Goéland*.

— Je suis désolé, John, gémit l'évêque, mais je ne peux pas supporter cela. Pas les infrasons non… la trahison. La prise de conscience de la chose contre laquelle je me bats depuis que je suis adulte. On prétend que lorsque l'on découvre pour la première fois le visage de l'adversaire inconnu, la bataille est à moitié gagnée. Mais ce n'est pas vrai. Je ne peux le supporter. Le besoin que suscite en moi cette communion anathème… Je suis navré, croyez-moi, mais il me faut absolument…

L'évêque tourna les talons et se précipita dans la forêt. Carmody se lança à sa poursuite, mais il avait les jambes trop courtes et l'autre l'eut rapidement distancé. Là-bas, dans les ténèbres, s'éleva un rugissement. Puis un cri. Et ce fut le silence.

Sans hésiter, le prêtre fonça, déchirant l'obscurité du pinceau de sa torche. Quand il vit le félin accroupi sur le corps roulé en boule, lacérant de ses griffes le ventre de sa victime, il poussa un hurlement et chargea. Grondant, la léoparde arqua l'échine comme si elle se préparait à se dresser sur ses pattes arrière et à larder l'homme de ses griffes sanguinolentes. Puis elle feula, fit demi-tour et s'enfuit en

bondissant.

Il était trop tard. Cette fois, pas question de rendre la vie à l'évêque. A moins que...

Carmody frissonna. Il prit le cadavre dans ses bras et, chancelant sous son poids, repartit vers la prairie.

Père vint à sa rencontre.

— Donnez-moi ce corps, ordonna la voix tonnante.

— Non ! Vous ne le mettrez pas dans votre arbre. Je le ramène au vaisseau. Quand nous serons rentrés, il sera inhumé décemment. Et vous pouvez vous dispenser d'émettre vos ondes de panique. Je suis en colère mais je n'ai pas peur. Et nous partirons malgré vous en vous laissant là. Aussi vous pouvez avoir recours à vos pires diableries.

— Vous ne comprenez pas, homme. (Père avait parlé d'une voix plus douce. Une voix triste et déconcertée.) Je suis monté à bord de votre navire. Je suis entré dans la cabine de l'évêque et j'ai voulu m'asseoir dans un fauteuil. Il était trop petit pour moi. J'ai dû m'asseoir par terre, à même le plancher dur et froid et, tout en attendant, je m'imaginai plongeant à nouveau dans l'immensité de l'espace, allant à la rencontre d'une multitude de planètes étranges, inconfortables et scandaleusement sous-développées. J'avais l'impression que les murs se rapprochaient pour m'écraser. Soudain, j'ai compris que je ne pourrais supporter une minute de plus ces cloisons oppressantes et que, bien que le voyage dût être court, je me retrouverais bientôt dans d'autres pièces trop exiguës. Et qu'il y aurait tout au tour de moi des hordes de pygmées qui se bousculeraient, me submergeant peut-être, dans l'espoir de me contempler, de me toucher. Des millions et des millions de pygmées n'ayant d'autre idée en tête que de poser sur moi leurs sales petites pattes poilues. J'imaginais des planètes grouillantes de femelles crasseuses prêtes à mettre bas d'un instant à l'autre avec toute la malpropreté que la chose implique, de mâles en rut obsédés par le désir de les engrosser, des villes répugnantes débordant de détritus pestilentiels, des déserts, pustules défigurant ces mondes à l'abandon, le désordre, le chaos, l'incertitude. Je n'ai pu faire autrement que de sortir un moment pour respirer l'air propre et pur d'Abatos. C'est alors que l'évêque est arrivé.

— L'idée d'un changement vous terrifiait. J'aurais pitié de vous si vous ne vous en étiez pris à lui, dit Carmody en désignant d'un coup de menton le corps qu'il serrait dans ses bras.

— Je n'ai que faire de votre pitié. Après tout, je suis Père. Vous, vous êtes un homme qui tombera en poussière à jamais. Mais ne me faites pas de reproches. Ce n'est pas à cause de moi qu'il est mort mais à cause de ce qu'il était. Demandez à son véritable père pourquoi il ne lui a pas donné d'amour en plus des coups, pourquoi il l'a mortifié sans lui expliquer pour quelles raisons il devait s'humilier, pourquoi il

lui a enseigné à pardonner à tout le monde excepté à lui-même. Mais brisons là. Donnez-le-moi. Je l'aimais. Je pouvais presque supporter son contact. Je le ressusciterai afin qu'il soit mon compagnon. Même moi, j'ai besoin de pouvoir parler à quelqu'un qui soit capable de me comprendre.

— Hors de mon chemin, s'exclama Carmody. André a fait son choix. Il m'a confié le soin de m'occuper de lui. J'aimais cet homme, même si je n'approuvais pas toujours ce qu'il disait ou ce qu'il faisait. En dépit de ses faiblesses, c'était un grand bonhomme. Aucun d'entre nous ne peut dire quoi que ce soit contre lui. Hors de mon chemin si vous ne voulez pas que je me livre à des actes de violence qui vous épouvantent tellement, dites-vous, sans que cela vous empêche pour autant de charger vos fauves d'accomplir votre volonté. Hors de mon chemin !

— Tu ne comprends pas, murmura le géant en tirant sur sa barbe.

Ses yeux noirs pailletés d'argent luisaient d'un éclat dur, mais il ne leva pas la main sur Carmody.

Une minute plus tard, le prêtre pénétra à l'intérieur du *Goéland* avec son fardeau. Le sabord se referma derrière lui avec un bruit léger mais qui avait quelque chose de définitif.

Quand le commandant Tu eut procédé à la manœuvre de translation, il entra dans la cabine de l'évêque. Carmody était agenouillé devant le lit sur lequel gisait le cadavre.

— Je suis en retard parce que j'ai dû confisquer sa bouteille à Mme Recka et la boucler temporairement, expliqua-t-il. Ne croyez surtout pas, ajouta-t-il après un silence, que je sois animé par la haine. Mais on ne transige pas avec les règles. L'évêque s'est donné la mort. Il ne mérite pas de reposer en terre consacrée.

— Qu'en savez-vous ? répliqua Carmody, la tête toujours penchée, sans presque remuer les lèvres.

— Il ne s'agit pas de ma part d'un manque d'égards envers un défunt, mais l'évêque avait le pouvoir d'imposer sa volonté aux bêtes. Il a donc sûrement ordonné à la léoparde de le tuer. C'était un suicide.

— Vous oubliez que les ondes de panique émises par Père pour nous faire précipitamment réintégrer le navire, vous et moi, affectaient également tous les animaux qui se trouvaient dans les parages. Peut-être la léoparde a-t-elle simplement massacré Monseigneur André parce qu'il se trouvait sur son chemin alors qu'elle s'enfuyait. Comment pouvons-nous le savoir ? Il y a aussi une chose qu'il ne faut pas oublier. Tu. Peut-être que l'évêque est un martyr. Il savait que la seule chose qui obligerait Père à rester sur Abatos serait sa propre mort. Il était impensable pour *lui* de laisser une planète sans

père. Or, André était le seul d'entre nous qui eût été susceptible de prendre la place vacante de Père. Evidemment, il ignorait à ce moment qu'à cause de cette crise de claustrophobie survenue à l'improviste, Père avait changé d'avis. L'évêque ne savait qu'une seule chose : sa mort enchaînerait définitivement Père à Abatos et nous libérerait. S'il s'est volontairement supprimé en prenant la léoparde comme instrument de sa mort, n'en est-il pas moins pour autant un martyr ? Il y a eu des femmes qui ont préféré la mort au déshonneur et qui ont été canonisées. Nous ne saurons jamais les véritables motifs auxquels André a obéi. Ce savoir-là, laissons-le à Quelqu'un d'Autre.

» Pour ce qui est du maître d'Abatos, l'hostilité que je ressentais contre *lui* était justifiée. Rien de ce qu'*il* disait n'était vrai et *il* était aussi poltron que ses fauves obèses et paresseux. *Il* n'était pas un dieu. *Il* était le Père… des Mensonges.

LE FILS

Le luxueux paquebot sauta. Et Jones sauta avec lui.

Il était accoudé au bastingage, en train de contempler le reflet de la lune dansant sur les eaux et de penser à sa femme. Il l'avait laissée à Hawaï et espérait bien ne plus jamais la revoir. Il pensait aussi à sa mère, qui habitait en Californie, et se demandait ce que cela donnerait de vivre à nouveau auprès d'elle. Ses réflexions n'étaient ni tristes ni joyeuses. Il méditait, c'était tout.

C'était alors que l'ennemi – il s'agissait d'une de ses premières offensives dans cette guerre non déclarée – avait torpillé le navire. Et Jones, sans le moindre avertissement, avait été précipité dans les airs comme du haut d'un tremplin d'une prodigieuse élasticité.

Il s'enfonça au plus profond des abîmes et les ténèbres l'enserrèrent dans leur étau. Pris de panique, il perdit le délicat sens de l'équilibre qui le guidait quand il nageait au soleil. Il eut envie de hurler et de grimper le long de son hurlement comme un acrobate de cirque qui se hisse le long de la corde pour retrouver l'air libre et le clair de lune.

Sa tête creva le miroir de la mer avant qu'il n'eût proféré le moindre appel au secours, avant que l'eau, noire et oppressante, ne se fût engouffrée dans ses poumons. Il aspira un grand bol d'air et de lumière, puis jeta un coup d'œil autour de lui. Il n'y avait plus de paquebot. Il était seul. Il ne put rien faire d'autre qu'agripper une épave flottant à la dérive et s'y accrocher en espérant que, quand le jour pointerait, les avions ou un autre vaisseau se montreraient.

Une heure plus tard, la mer devint brusquement houleuse et il en émergea une noire échine. Cela ressemblait à une baleine car cela avait une tête arrondie et un corps bombé. Cependant, la chose ne se propulsait pas en agitant sa nageoire caudale de haut en bas, elle ne basculait pas d'un côté et de l'autre. Non… elle demeurait immobile et Jones comprit qu'il devait s'agir d'un type de sous-marin inédit. Toutefois, il n'en était pas totalement convaincu parce que cela avait l'air terriblement vivant, cela possédait ce quelque chose

d'indéfinissable qui distingue le vivant de l'inanimé.

Très vite, il n'eut plus aucun doute : en effet, une sorte de longue tige jaillit au beau milieu du dos lisse et incurvé de la chose. Lorsque cet axe eut atteint une hauteur de six mètres, il cessa de grandir et des panneaux de tailles et de formes différentes s'épanouirent à son extrémité. C'étaient des antennes radar télescopiques.

Ainsi, Jones était-il en présence de l'ennemi qui était sorti des profondeurs marines où il se dissimulait après avoir frappé. Pour s'assurer qu'il avait bien détruit sa proie et, peut-être, pour récupérer d'éventuels survivants afin de les interroger. Ou pour vérifier qu'il n'y en avait pas.

Néanmoins, Jones ne chercha même pas à prendre la fuite en nageant. A quoi cela l'aurait-il mené ? Mieux valait miser sur l'espoir qu'il serait correctement traité. Il n'avait aucune envie de s'engloutir dans les abîmes, de sombrer dans les ténèbres où la pression l'écraserait.

Il brassa l'eau et le submersible braqua son nez camus vers lui. Aucune silhouette humaine n'apparut derrière les écoutilles qui, brusquement, s'ouvrirent dans la surface lisse du pont. Pas le moindre signe de vie. Pourtant, il fallait bien supposer que des hommes étaient aux aguets quelque part à l'intérieur, occupés à braquer sur lui les antennes du radar sans visage et sans yeux.

Ce ne fut qu'au moment où le bâtiment fut presque à son contact que Jones comprit comment on allait procéder pour le capturer. Un large sabord circulaire béa brusquement dans la partie correspondant à la tête de la baleine et l'eau s'y engouffra, entraînant Jones. Il se débattit, incapable de supporter l'idée de se faire happer par cette monstrueuse caricature de baleinière, de se faire gober comme une sardine prise en chasse par une boîte de conserve mobile. Et, à la pensée d'une porte s'ouvrant sur la nuit, il eut envie de crier.

Le sabord se rabattit derrière lui. Jones était prisonnier de l'eau, des ténèbres et des cloisons. Frénétiquement, il essaya de lutter contre l'adversaire que ses mains ne rencontraient pas. De sa gorge s'échappa un hurlement viscéral. Il implorait une goulée d'air, une étincelle de lumière, une porte qui lui permettrait de sortir de cet espace confiné où régnaient la panique et la mort. Où était la porte, la porte, la porte ? Où…

Il y avait des périodes où il se réveillait presque, en suspens dans ce monde crépusculaire hésitant entre la nuit du sommeil et l'éclat de la veille. Alors il entendait une voix qui lui était étrangère. On eût dit une voix de femme, douce, caressante, compatissante. Par intervalles, elle l'exhortait à ne pas chercher à dissimuler quoi que ce soit.

Dissimuler ? Dissimuler quoi ? Quoi ?

A un moment donné, il y eut une succession de chocs terribles

qu'il ressentit plutôt qu'il ne les entendit – des coups de tonnerre grondant quelque part et l'impression d'être le jouet d'un poing de géant qui l'étreignait. Cela aussi passa.

La voix parla à nouveau pendant quelque temps. Puis elle s'estompa et il céda au sommeil.

Il ne se réveilla pas d'un seul coup. Il lui fallut d'abord écarter les unes après les autres des couches et des couches de semi-conscience qu'il repoussait farouchement, espérant que chacune serait la dernière. Et alors qu'il était sur le point de renoncer, de se laisser à nouveau engloutir sous ces chapes pesantes, oppressantes, de cesser de respirer et de lutter, il s'éveilla.

Il hurlait et agitait les bras dans l'espoir, vite démenti, que la porte du cabinet noir s'était ouverte, que la lumière et sa mère étaient entrées.

Mais non. Il n'était plus dans le cabinet noir. Il n'avait plus six ans et ce n'était pas sa mère qui l'avait sauvé. Indiscutablement, cette voix n'était ni celle de sa mère ni celle de son père – son père qui l'avait enfermé dans le cabinet noir.

Elle tombait d'un haut-parleur encastré dans la cloison. Contre toute attente, ce n'était pas la langue de l'ennemi qu'elle employait : elle s'exprimait en anglais. Inlassablement, elle psalmodiait avec des intonations étranges, à la fois métalliques et maternelles, lui relatant les événements qui avaient eu lieu au cours des douze heures précédentes.

Jones fut stupéfait d'apprendre qu'il était resté aussi longtemps inconscient. Quand il eut digéré le fait, il laissa son regard errer sur le plafond et prit la mesure de sa cellule. Elle faisait 2,10 m de long sur 1,2 m de large et 1,8 m de haut. Elle était nue, exception faite de la couchette sur laquelle il reposait et des accessoires sanitaires indispensables. Une ampoule brillait juste au-dessus de sa tête.

En découvrant qu'il était enfermé dans ce cachot aussi étroit qu'une tombe, apparemment dépourvu de toute ouverture, il bondit de sa couchette. Plus exactement, il essaya d'en bondir avant de constater que ses bras et ses jambes étaient entravés par de larges bandes plastiques.

La voix résonna dans la cellule :

— Ne vous tourmentez pas, Jones. Et cessez de vous démener inutilement et hystériquement comme tout à l'heure, ce qui m'a obligée à vous administrer un sédatif. Si vous souffrez de claustrophobie, il faudra vous y faire.

Jones n'essaya pas de se débattre. La révélation qu'il était le seul être humain à bord du sous-marin le paralysait. C'était un robot qui lui parlait. Peut-être le submersible lui-même, électroniquement télécommandé par un navire-mère.

Il prit le temps de retourner cela dans sa tête mais sans parvenir pour autant à surmonter la terreur qui l'habitait. Etre prisonnier de l'ennemi en chair et en os n'aurait déjà pas été tellement drôle. Mais cet ennemi, dont la peau était d'acier et le squelette de plastique, dont les veines étaient des circuits électroniques, les yeux des radars et le cerveau du germanium, le remplissait d'un effroi incoercible. Comment combattre quelqu'un... quelque chose comme cela ?

Il maîtrisa son épouvante en se disant que, après tout, cela ne rendait pas la situation plus dramatique. Comment cette machine pouvait-elle être différente de l'ennemi lui-même ? Comment la créature aurait-elle pu être différente du créateur ? C'était l'ennemi qui avait fabriqué ce poisson mécanique et il l'avait conçu en prenant ses propres mécanismes intellectuels, sa propre idéologie pour modèles. Donc ce monstre agirait exactement comme aurait agi l'ennemi en chair et en os.

Maintenant qu'il était conscient, Jones se rappelait ce que le robot lui avait dit et ce qu'il lui avait répondu. En se réveillant après sa quasi-noyade, il avait vu une sorte de long bras en plastique réintégrer une cavité dans la cloison. Un petit sabord dissimulait celle-ci mais Jones avait eu le temps d'entrapercevoir les aiguilles qui se hérissaient à l'extrémité de ce bras. Plus tard, il apprit que ces aiguilles lui avaient injecté de l'adrénaline pour stimuler son corps, ainsi qu'un autre produit inconnu des Américains, engendrant des spasmes musculaires destinés à lui faire rejeter l'eau qu'il avait avalée.

Le sous-marin le voulait vivant. Mais pourquoi ? Telle était la question qui se posait.

Il ne tarda pas à le savoir. La machine, le « cerveau » mécanique ou quel que fût le nom qu'on lui donnât, lui avait également administré une drogue engendrant un léger état d'hypnose. Et elle lui avait donné un mot clé qui, lorsqu'il l'entendrait après que cette drogue aurait cessé de faire effet, lui permettrait de se souvenir des événements qui s'étaient produits. Et quand la voix eut prononcé la formule magique à l'adresse de son inconscient, — il ne la comprit pas car elle avait été proférée dans la langue de l'ennemi – tout lui revint à la mémoire d'un seul coup.

Il comprit tout ce que le sous-marin avait jugé bon de lui dire. Tout d'abord, c'était l'une des nouvelles nefs expérimentales que l'ennemi avait construites peu après le début de la guerre. Elle était entièrement automatique, non que l'ennemi eût besoin d'être économe en vies humaines — Dieu seul savait combien de millions de combattants il pouvait envoyer à la mort sur les champs de bataille – mais parce qu'un sous-marin, qui n'a pas à transporter de grandes quantités de vivres ni d'appareillages pour fabriquer de l'air et où le problème de l'espace habitable ne se pose pas, peut être beaucoup

plus petit, beaucoup plus efficace et rester beaucoup plus longtemps en mer. Les machines nécessaires à son fonctionnement occupent infiniment moins de place que des marins.

Tout était sacrifié à la vitesse et à la puissance de feu. La nef était équipée de quarante torpilles. Ses réserves de munitions épuisées, elle retournait au navire de base quelque part dans le Pacifique. En cas de nécessité, elle n'avait pas besoin de refaire surface avant l'accomplissement de sa mission. Mais les constructeurs lui avaient donné pour consigne de faire des prisonniers si cela ne comportait pas de risques afin de leur arracher des renseignements intéressants.

— Puis, disait la voix aux intonations métalliques, je vous aurais réexpédié dans l'eau d'où je vous avais repêché. Mais au cours de l'interrogatoire, ayant découvert que vous étiez un spécialiste en électronique, j'ai décidé de vous garder et de vous conduire à la base. J'ai ordre de ramener tous les prisonniers susceptibles d'être utiles. Vous avez de la chance d'être un homme que nous pouvons utiliser. Si tel n'avait pas été le cas…

L'écho glacé de ces paroles résonna longtemps dans la cellule et Jones frissonna. Il imaginait le sabord se rouvrant, l'eau s'y engouffrant, ses efforts frénétiques et les irrésistibles bras de plastique le précipitant dans les ténèbres et le silence des abîmes.

Il se demanda fugitivement ce que *Keet VI* avait découvert sur son compte. La réponse à cette question informulée fut immédiate. Les souvenirs affluèrent et il sut tout ce qui était arrivé d'autre.

Pour commencer, le sous-marin était aussi humain qu'une machine pouvait l'être. Il se « personnifiait » sous le nom de *Keet VI* – ce qui voulait dire *Baleine VI* – et, en l'entendant parler, un profane aurait pensé qu'il était doté de conscience. Mais Jones n'était pas né de la dernière averse. On n'avait jamais construit un « cerveau » mécanique doté de conscience. Mais celui-ci avait été conçu pour donner l'impression du contraire et au bout d'un certain temps, Jones finit tout naturellement par accepter la fable et à la considérer comme un être humain. Ou comme une femme. Car les constructeurs de *Keet* étaient tombés dans leur propre piège : croyant les navires femelles, ils avaient sans s'en rendre compte attribué à *Keet* une psychologie féminine [1] .

Comment expliquer autrement l'espèce d'affectueuse sollicitude que *Keet* paraissait presque manifester à son égard ? Sachant qu'il était un mâle précieux, que les hommes de la base flottante voulaient avoir un homme comme lui, possédant des informations et des talents utilisables, *Keet* était prête à tout faire pour conserver le corps de Jones en vie. C'était pour cela qu'elle l'avait alimenté à l'aide d'injections intraveineuses et qu'elle interrompait l'interrogatoire chaque fois qu'elle tombait sur une zone spécialement sensible et

douloureuse de son esprit.

Quelle était cette zone critique ? Rien de plus, en vérité, que le souvenir de ce jour lointain – et, pourtant, si proche – où son père avait enfermé Jones dans le cabinet noir parce que l'enfant s'obstinait à ne pas avouer qu'il avait volé une pièce dans le sac de sa mère. Il avait persisté à nier le larcin parce qu'il se savait innocent jusqu'au moment où l'obscurité s'était faite pesante, épaisse, brûlante comme la couverture d'un étrangleur. Alors, incapable de supporter plus longtemps la terreur, l'obscurité, ces murs qui semblaient se rapprocher pour l'écraser, il avait hurlé, hurlé jusqu'à ce que, repoussant son père, sa mère eût ouvert la porte, l'eût rendu à la lumière, à l'espace et lui eût offert un giron généreux pour y sangloter.

Depuis ce jour…

La voix de *Keet*, imperceptiblement moins froide, semblait-il, enchaîna :

— Vous ne m'avez pas appris grand-chose sauf que vous êtes un spécialiste de l'électronique, que vous étiez à bord du paquebot de luxe Calvin Coolidge, que vous vous êtes séparé de votre femme à titre d'essai et que vous alliez habiter avec votre mère qui réside sur un campus universitaire. Là, vous deviez reprendre une carrière d'enseignant bien tranquille en vivant en compagnie de madame votre mère jusqu'à la fin de ses jours. Mais au moment précis où j'ai accroché cette pensée, vous êtes brusquement revenu à l'incident du cabinet noir et il m'a été impossible de tirer autre chose de vous. Je ne dispose, malheureusement, que de drogues très légères de sorte qu'il ne m'a pas été possible de vous mettre sous hypnose profonde. Autrement, j'aurais pu sauter cet épisode ou le laisser de côté. Mais chaque fois que je recommence à vous interroger, j'effleure ce point sensible de votre passé.

Etait-ce un effet de son imagination ou y avait-il vraiment dans la voix de *Keet* une intonation chagrine, plaintive ? Pourquoi pas ? Si l'ennemi l'avait équipée d'un modulateur imitant la gentillesse et la sympathie, il aurait tout aussi bien pu la doter de circuits destinés à contrefaire d'autres émotions. A moins que cette machine qui, après tout, était un « cerveau » hautement intelligent, fût en mesure de manipuler ses propres mécanismes vocaux afin de reproduire les effets voulus ?

Il ne le saurait sans doute jamais. Cependant, la voix de *Keet* recelait incontestablement au moins un soupçon d'émotion.

C'était une chance que les possibilités latentes de la machine piquassent ainsi sa curiosité. Sinon, il se serait débattu comme un beau diable pour se libérer des liens qui le clouaient à la couchette. Les cloisons étaient trop près, beaucoup trop près… et s'il pouvait, à présent, supporter le confinement tant que la lumière resterait

allumée, il savait que, si l'ampoule s'éteignait, il deviendrait fou.

Keet devait le savoir maintenant, elle aussi. Pourtant, elle n'avait pas utilisé cette menace, elle n'avait pas essayé d'exploiter cette faiblesse. Pourquoi ? Pourquoi s'abstenait-elle d'utiliser l'arme de la peur pour lui extorquer les informations qu'elle désirait obtenir ? Les hommes qui l'avaient construite auraient employé cette méthode et, somme toute, elle n'était rien de plus que leur reflet. Pourquoi n'avait-elle donc pas cherché à le terroriser ?

La réponse ne tarda pas à venir :

— Il faut que vous sachiez que je suis en difficulté. Ce qui signifie que vous êtes aussi dans une situation critique, Jones. Si je sombre, vous sombrerez également.

Il se crispa. On en arrivait au point capital. Le ton presque implorant de *Keet* le surprit. Puis il se remémora que ses constructeurs avaient doté son mécanisme vocal de tout l'éventail des émotions possibles afin qu'elle pût utiliser le timbre convenant à chaque occasion.

— Pendant que vous étiez inconscient, j'ai été attaquée par des avions, poursuivit *Keet*. Ils étaient certainement munis d'instruments que j'ignore car ils m'ont repérée alors que j'étais par cent brasses de fond.

Cette fois, le doute n'était plus possible. Il y avait effectivement de l'émotion dans sa voix. – c'était l'intonation de quelqu'un qui boude et qui est en même temps vexé. Lorsqu'on l'avait lancée, le monde avait perdu une grande tragédienne, songea Jones, qui, en dépit de la situation, ne put s'empêcher de s'esclaffer.

— Quel est ce bruit, Jones ?

— Le rire.

— Le rire ?

Il y eut un silence. Jones imaginait *Keet* explorant les canaux de sa mémoire électronique pour trouver la définition de cette chose appelée rire.

— Vous voulez dire ceci ?

Du haut-parleur tomba un ricanement à vous glacer le sang dans les veines.

Jones eut un sourire mi-figue mi-raisin. De toute évidence, les créateurs de *Keet* n'avaient pas omis de lui fournir la définition du rire et avaient fait en sorte qu'elle fût à même de reproduire cette sonorité. Mais le rire dont ils l'avaient dotée correspondait parfaitement à ce que l'on pouvait attendre de ces gens-là. C'était un rire destiné à épouvanter leurs victimes, sans la moindre touche d'humour ni de gaieté.

C'est ce qu'il expliqua à *Keet*. Après un nouveau silence, le haut-

parleur grésilla derechef, mais le rire qui en jaillit fut, cette Fois, un rire de mépris.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit Jones.

La voix de *Keet* vacilla et cela l'intrigua. Les ingénieurs ennemis n'avaient certainement pas voulu qu'elle exprimât ses propres émotions. Certes, il le savait, les machines pouvaient être déjouées mais elles n'éprouvaient pas de sentiment de « déception » à l'instar des êtres humains. A moins que, dans leur désir de lui faire simuler le mieux possible le comportement humain, les ingénieurs ne l'eussent munie d'un accessoire *ad hoc*. Ce serait là pousser le bricolage jusqu'aux limites du fantastique, mais c'était du domaine du possible.

Brusquement, Jones éprouva un léger choc. *Keet* avait commencé par lui dire pourquoi elle avait besoin de son aide. Et puis, brutalement, elle avait changé de sujet de conversation et s'était essayée en vain à imiter son rire.

Ainsi, on pouvait lui donner le change.

Il enregistra cet élément d'information dont il pourrait peut-être tirer partie plus tard si jamais les circonstances lui permettaient de le faire. Pour le moment, entravé dans ses liens, il n'avait guère d'espoir.

— Que disiez-vous ? lui demanda-t-il.

— Que j'étais en difficulté et que, par conséquent, il en va de même pour vous. Si vous voulez survivre, il faut que vous m'aidiez.

Elle ménagea une pause comme si elle passait en revue les cellules métalliques de son cerveau afin de trouver l'association de mots psychologiquement la plus efficace. Les nerfs tendus, Jones écouta attentivement car il savait que c'était là sa seule chance.

— Pendant que vous dormiez, ces avions – qui, je le suppose, étaient des appareils yankees bourgeois – ont réussi à me repérer et ont largué des bombes de profondeur. Les charges ont explosé à proximité de moi, mais je suis solidement construite et elles n'ont provoqué que de légers dommages externes. Toutefois, cela m'a pas mal secouée. J'ai plongé obliquement pour m'éloigner, mais quand j'ai atteint le fond, je me suis immobilisée. Mon étrave s'est enfoncée dans la vase abyssale et je ne peux pas m'en arracher.

« Dieu du ciel ! A quelle profondeur sommes-nous ? » se demanda Jones.

Sa claustrophobie revint à la charge. Il eut soudain l'impression que, cette fois, les cloisons étaient réellement sur le point de l'écraser. Elles fléchissaient sous le poids titanesque de la pression.

Les ténèbres... l'écrasement.

Keet s'était interrompue comme pour lui laisser le temps de prendre la mesure de terreur à l'affût derrière sa coque fragile. Et puis, à croire qu'elle avait correctement deviné ses réactions, elle continua :

— Ma carène est résistante et assez souple pour ne pas céder, même à une telle profondeur. Seulement, j'ai une fuite. Une toute petite fuite, mais l'eau est en train d'envahir l'espace compris entre ma coque extérieure et ma coque intérieure. Et je dois vous avouer que l'un des panneaux de la seconde a été déplacé par les explosions. Les bombes sont tombées tout près de moi.

On aurait dit une femme qui raconte ses ennuis de reins à son médecin.

— Mes pompes fonctionnent suffisamment bien pour que j'empêche l'eau d'envahir mon espace intérieur. Malheureusement, l'humidité a détérioré en partie les circuits de ma timonerie. Je ne peux me déplacer que dans une seule direction parce que mon gouvernail de profondeur est bloqué. (Après une pause théâtrale, *Keet* ajouta :) Je ne peux aller que vers le bas.

A ces mots, une vague de terreur submergea Jones. La porte ne s'ouvrirait pas. Elle ne déboucherait pas sur la lumière et sur l'air mais sur les ténèbres et sur l'écrasement...

Serrant les poings, il mobilisa toutes ses forces pour refouler sa panique. *Keet* savait quel effet cette déclaration aurait sur lui. C'était là-dessus qu'elle misait. Selon toute vraisemblance, les liens qui entravaient ses bras recelaient des instruments mesurant sa tension et son rythme cardiaque. Elle savait quand il mentait et elle savait aussi quand il avait peur.

— J'ai les moyens de me réparer moi-même, enchaîna-t-elle, mais cette voie d'eau a, hélas, mis également hors d'usage les circuits commandant mes appendices de dépannage. C'est on ne peut plus regrettable.

Sa voix était aussi nouée que les poings crispés de Jones.

— Alors ?

— Alors... je désire vous faire sortir de votre cellule pour que vous colmatiez la voie d'eau et répariez les circuits. Le matériel nécessaire pour effectuer ce colmatage et la boîte contenant les schémas de l'installation sont dans la chambre des machines. Ces diagrammes vous permettront d'identifier les circuits.

— Et si je fais la réparation ?

— Je vous conduirai sain et sauf à la base flottante.

— Et dans le cas contraire ?

— J'interromprai l'arrivée d'air, mais auparavant je couperai la lumière.

Ce fut comme si elle l'avait assommé, comme si elle avait rabattu le couvercle du cercueil sur sa figure. Il savait qu'il était impuissant devant une telle menace. Il ne voulait pas s'avouer qu'il était lâche, il souhaitait farouchement croire qu'il était fort. Mais il savait aussi qu'il y avait quelque chose de profondément enfoui en lui-

même qui le trahirait.

Quand il ferait noir, quand l'atmosphère deviendrait suffocante, il serait à nouveau un enfant, un enfant enfermé dans un cagibi plongeant en direction du centre de la terre et qui ne remonterait jamais. Et au-dessus de lui, très loin, il y aurait tout le poids de la terre elle-même, de ses mers et de ses montagnes, des gens qui, tout là-haut, allaient et venaient.

— Alors ?

L'impatience perçait dans la voix de *Keet*.

Jones soupira.

— C'est d'accord.

Après tout, tant qu'il demeurerait vivant, il pourrait espérer recouvrer la liberté. Peut-être que s'il s'emparait de cette monstruosité...

Il secoua la tête dans un geste désabusé. A quoi bon essayer de se leurrer ? Il était lâche, il n'était bon à rien. Sinon, il n'aurait pas passé sa vie à fuir, à se précipiter vers les jupes de sa mère. Il n'aurait pas renoncé à la chaire importante qu'il détenait dans une grande université du Midwest pour aller enseigner sur la côte afin d'être près d'elle. Elle avait refusé de déménager et il avait bien fallu qu'il se résigne à aller là-bas.

Plus tard, après avoir rencontré Jane et s'être laissé convaincre par elle de travailler dans ce prestigieux laboratoire électronique d'Hawaï, il avait souhaité à maintes reprises que sa mère vînt leur rendre visite. Et quand, après combien d'amères querelles ? Jane avait refusé de la recevoir parce que, disait-elle, elle le châtrait, il était parti rejoindre sa mère.

Et, maintenant, il était à nouveau enfermé dans le cabinet noir qui s'enfonçait toujours davantage dans les abîmes oppressants. Enfermé dans le cabinet noir parce qu'il avait à nouveau pris la fuite. S'il avait eu assez de cran pour ne pas quitter Jane, il ne serait pas dans cette tragique situation.

Le plus terrible était qu'il reconnaissait que Jane avait raison. Il savait que si sa mère avait barre sur lui, c'était à cause de cette espèce de faille de son esprit. Et pourtant, il n'avait rien pu faire d'autre que se débattre faiblement comme lorsque la gueule béante de ce monstre l'avait happé. Ce monstre auquel il était prêt à obéir à la lettre. Tout cela en raison d'une peur qu'il était incapable de regarder en face.

La voix stridente de *Keet* brisa le fil de sa rêverie.

— Une seule chose me retient de vous relâcher.

— Laquelle ?

— Puis-je vous faire confiance ?

— Que voulez-vous que je fasse ? Je n'ai aucune envie de mourir et ce n'est qu'en restant avec vous que j'ai la certitude de vivre. Même

en tant que prisonnier.

— Oh ! Nous traitons très bien les techniciens qui acceptent de coopérer.

L'accent d'insistance qu'elle avait mis sur le mot « coopérer » n'échappa pas à Jones qui se demanda en frissonnant ce qui l'attendait. Peut-être ferait-il aussi bien d'opposer une fin de non-recevoir à *Keet.* De cette manière, il périrait, mais son honneur serait sauf.

L'honneur… Quel mot creux et vide quand on est au fond des abîmes sous-marins, là où personne ne saura jamais quel sacrifice on a consenti ! Il ne serait qu'un nom de plus sur la liste des disparus, oublié de tout le monde, sauf de sa mère et de Jane. Et Jane… elle était jeune, jolie et intelligente. Elle ne tarderait pas à trouver quelqu'un d'autre. A cette pensée, il fut pris d'un mouvement de colère.

— Votre tension sanguine monte, l'avertit *Keet.* A quoi pensiez-vous ?

Il eut la tentation de lui répondre que ce n'était pas ses oignons, mais sachant qu'elle le soupçonnerait peut-être d'ourdir quelque stratagème pour la mystifier, il jugea préférable d'avouer la vérité.

— Vous autres, bourgeois yankees, vous devriez apprendre à dominer votre émotivité, répliqua-t-elle sur un ton indifférent, ou, et ce serait encore mieux, à vous en débarrasser. Vous perdrez la guerre à cause de votre stupidité et de vos émotions moutonnières.

Dans d'autres circonstances, ces oraisons patriotiques venant d'une machine auraient fait éclater Jones de rire, mais les choses étant ce qu'elles étaient, il n'éprouva qu'une vague curiosité à l'idée que ceux qui avaient construit *Keet* n'avaient rien négligé, pas même de doter ce cerveau mécanique d'une idéologie bien peaufinée.

D'ailleurs – et cette pensée lui arracha une grimace –, elle avait peut-être raison.

— Avant de vous relâcher, Jones, poursuivit-elle sur un ton plus que désagréable, je dois vous avertir que je prendrai toutes les précautions voulues pour parer à un éventuel sabotage de votre part. Je vais être très franche. Je vous avouerai que, lorsque vous serez dans la chambre des machines, je ne pourrai pas vous surveiller d'aussi près qu'ici. Mais j'ai toute sorte de moyens qui me permettront de suivre chacun de vos mouvements. Si jamais vous touchez des appareillages que vous n'avez pas le droit de toucher – ou même si vous vous en approchez, je le saurai. Cela étant dit, je ne vous cacherai pas que je ne possède qu'une seule arme contre vous. Si votre comportement laisse à désirer, j'émettrai immédiatement un gaz anesthésiant. Je laisserai la porte de la cellule ouverte afin qu'il finisse par envahir tout mon espace intérieur. Comme les coursives sont

extrêmement étroites, — elles sont seulement destinées à permettre au personnel d'entretien de me vérifier au port – le gaz ne tardera pas à s'introduire partout. Il vous mettra hors de combat.

— Et ensuite ? s'enquit Jones.

— Je continuerai à insuffler jusqu'à ce que vous mourriez. Alors, nous périrons tous les deux. Mais j'aurai au moins la satisfaction de savoir que je n'aurai pas été vaincue par un laquais du capitalisme. Et, contrairement à vous, la mort ne me fait pas peur.

Cette dernière déclaration laissa Jones sceptique. Certes, *Keet* n'avait pas peur au sens habituel du terme mais ses constructeurs l'avaient sans aucun doute dotée d'un instinct de conservation aussi fort que l'était le sien. Sinon, elle n'aurait pas été la machine de guerre que désirait l'ennemi et, dans ces conditions, autant fabriquer un type de submersible plus conventionnel, servi par des créatures prêtes à se battre pour leur vie. La grande différence était que, en sa qualité de machine, *Keet* n'était pas névropathe. Jones était un homme dont le niveau d'organisation était considérablement supérieur. Aussi était-il plus susceptible de craquer. Plus l'organisation d'une créature est élevée, plus haute est la chute.

Brusquement, les liens de plastique qui le ligotaient cédèrent avec un claquement sec. Il se leva et massa ses membres ankylosés. La porte coulissante de la cellule disparut à l'intérieur de la cloison. Jones sortit du cachot. Il jeta un coup d'œil dans la coursive et battit en retraite.

— Avancez ! lui ordonna *Keet* sur un ton impatient.

— C'est qu'il fait tellement noir… Et le boyau est étroit et bas de plafond. Je vais être obligé de ramper.

— Je ne peux pas vous donner de lumière, riposta-t-elle sèchement. Il y a des torches électriques à l'usage du personnel de maintenance, mais elles sont dans la chambre des machines. Il faut que vous alliez les chercher vous-même.

Il en était bien incapable. Impossible de contraindre ses jambes à s'enfoncer dans ces ténèbres sans failles.

Keet poussa un juron dans la langue de l'ennemi. Du moins Jones présuma-t-il qu'il s'agissait d'un juron. En tout cas, cela sonnait tout à fait comme si c'en était un.

— Espèce de bourgeois poltron ! Sortez !

— Je ne peux pas, larmoya-t-il.

— Ah ! Si tous les civils américains sont comme vous, vous êtes sûrs et certains de perdre la guerre.

Comment lui expliquer que tous ses compatriotes ne lui ressemblaient pas ? Sa faiblesse constituait un cas d'exception. Elle était son excuse. Il n'y avait pas moyen de lutter contre elle, c'était tout.

— Jones, si vous ne sortez pas d'ici, je remplis cette cellule de gaz !

— Ce serait aussi votre perte, lui rappela-t-il. Vous resterez alors éternellement coincée au fond, l'étrave enfoncée dans la vase.

— Je le sais, mais j'ai une motivation plus forte que l'instinct de conservation. Si je suis placée devant le dilemme de me faire capturer ou de périr, je choisirai le second terme de l'alternative. Sans les angoisses qui vous caractérisent, vous, les bourgeois. (Elle ménagea une pause et ajouta sur un ton de mépris si virulent que Jones eut presque l'impression de voir le haut-parleur faire la moue :) Maintenant, allez-y !

Il ne mit pas en doute ses propos un seul instant. Par ailleurs, le dédain avec lequel *Keet* avait lâché cet ordre était si cinglant que ce fut comme si une langue de feu léchait soudain les mollets de Jones : Il se mit à quatre pattes et s'introduisit dans l'obscur et étroit boyau.

Et pourtant, même à ce moment-là il savait que le mépris de *Keet* ne pouvait être que factice. Tout simplement, ses constructeurs avaient implanté dans son cerveau électronique des directives afin qu'elle traitât les prisonniers ennemis de telle ou telle façon. Consciente de leur état d'âme du moment, elle recourait automatiquement au mépris ou à tout autre forme d'émotion exigée par la situation. Néanmoins, le venin dont était chargée sa voix avait fait son œuvre.

Plié en deux, les doigts touchant presque le sol de plastique, Jones avançait tel un singe dans une forêt inconnue. Dans la nuit, ses yeux brûlaient comme pour dispenser eux-mêmes de la lumière, mais il ne voyait rien. A plusieurs reprises il se retourna avec inquiétude et, chaque fois, la vision du rectangle lumineux de la porte béante de la cellule lui apporta un peu de réconfort. Aussi longtemps qu'il pourrait le voir, il ne serait pas perdu.

Soudain, la coursive fit un léger coude. Quand, à nouveau, il se retourna, il ne distingua qu'une infime luminosité qui lui disait que les ténèbres n'étaient pas totales, qu'il n'était quand même pas enfermé au fond d'un cabinet noir. Son cœur battait la chamade et quelque chose, surgi du plus profond, du plus intime de son être, s'épanouit en lui comme une vague surmontée de l'écume gluante, pesante et sombre d'une frayeur et d'une panique irraisonnées qui lui remplissaient le cœur, le prenaient à la gorge pour l'étrangler.

Il s'arrêta et s'arc-bouta des deux mains aux parois. Elles étaient dures et froides au toucher, elles ne se rapprochaient pas dans l'intention de l'écraser. Il le savait. Pourtant, l'espace d'un éclair, il les avait senti *bouger*. Et il avait senti l'air s'épaissir comme un serpent se préparant à s'enrouler autour de sa gorge.

— Je m'appelle Chris Jones, dit-il tout haut. (Et l'écho de sa voix se répercuta de coursives en coursives.) J'ai trente ans. Je ne suis pas un gamin de six ans. Je suis électronicien et je suis capable de gagner ma vie. J'ai une femme et, Dieu me pardonne, je me rends compte pour la première fois que je l'aime plus que n'importe quoi au monde. Je suis américain et je suis à présent en guerre avec l'ennemi, et mon devoir, mon droit et mon privilège – et ce serait aussi ma joie si j'étais du bois dont on fait les héros – sont de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour lui porter des coups et le détruire. J'ai deux mains solides et je possède mon savoir. Pourtant, le ciel m'est témoin que je ne fais pas ce que je devrais faire. Je rampe dans ce boyau comme un petit enfant qui fait dans sa culotte. Comme un petit enfant prêt à s'enfuir à toutes jambes en appelant sa mère pour retrouver la lumière et la sécurité. Et j'aide l'ennemi, je lui porte assistance pour retrouver la lumière, la sécurité et pour entendre à nouveau la voix de ma mère.

Sa voix vacillait mais il l'affermit, indice du durcissement qui intervenait en lui. C'est maintenant ou jamais, murmura-t-il dans un souffle. Maintenant ou jamais. Que ce soit en captif qu'il retrouve la sécurité ou qu'il soit délivré et puisse rentrer, libre, chez les siens, c'était sans la moindre importance. Car s'il ne surmontait pas sa propre cassure intérieure, s'il n'en triomphait pas une fois pour toutes, il serait prisonnier de l'ennemi à perpétuité. En fait, il avait toujours été prisonnier d'un ennemi qui n'était autre que lui-même. Et à présent, sous des brasses et des brasses d'eau, claquemuré dans ce couloir étroit et sans lumière, il lui fallait affronter un adversaire dont il ne voyait pas le visage mais qu'il connaissait bien et l'écraser. Ou se faire écraser par lui.

Comment ? Telle était la question.

La réponse était simple : Continue. Ne t'arrête pas.

Il poursuivit lentement sa progression en tâtant la cloison de la main droite. *Keet* lui avait donné des instructions. En les suivant, il localiserait le placard dans la chambre des machines.

Et il le trouva. Après avoir tâtonné pendant ce qui lui semblait être des heures en luttant contre l'oppression qui lui tenaillait la gorge et la poitrine, il toucha enfin un objet dont les dimensions correspondaient aux indications de *Keet*. La clé était suspendue à une chaînette fixée à la gâche. Il la glissa dans la serrure et ouvrit la porte du placard. Une minute plus tard, il avait une torche allumée à la main.

Il la manipula comme un tuyau d'arrosage pour explorer les lieux. Le gigantesque parallélépipède du réacteur atomique se dressait tout à côté. Son enveloppe était faite dans un alliage récemment inventé qui faisait obstacle au rayonnement mais qui pesait près de

deux fois moins que les blindages de plomb, désormais caducs. Néanmoins, n'ignorant pas qu'une certaine quantité de radiations s'en échappait ici ou là et que le personnel de maintenance devait porter des combinaisons spéciales, il éprouva un sentiment de malaise. Toutefois, s'il ne s'attardait pas trop longtemps, il ne courrait aucun risque.

Il repéra sans guère de difficulté le panneau faussé – preuve évidente que, si les plans de construction de *Keet* avaient été peut-être parfaitement conçus, elle avait été fabriquée à la hâte.

Jones modifia cette dernière conclusion. Il était possible que l'un des hommes qui avaient participé à son armement eût fait partie de la résistance, que c'eût été un saboteur. Le talon d'Achille de *Keet* était son œuvre.

Jones braqua la torche sur la fissure. Un minuscule geyser jaillissait irrégulièrement, avec des intervalles de quelques secondes, d'un trou invisible. Peut-être était-ce là une preuve supplémentaire du fait qu'il y avait, chez l'ennemi, des gens travaillant pour ces « cochons de bourgeois ». Les éléments constitutifs du submersible, au lieu d'être rivetés, étaient soudés pour que leur résistance soit plus grande. Pour perforer le métal, il eût fallu un projectile. Or, il était peu probable qu'un projectile l'eût frappé de plein fouet. Aussi, l'hypothèse d'un sabotage délibéré de ce panneau n'était pas exclue.

« Tout cela n'a aucune importance, se dit Jones. Qu'il s'agisse d'un sabotage ou d'un accident, ce qui était fait était fait. A lui d'en profiter. »

Il examina le compartiment. Les circuits étaient dans l'eau, mais ce n'était pas à cause de cela qu'ils ne fonctionnaient pas. Noyés dans le plastique, ils pouvaient parfaitement continuer d'être opérationnels en immersion. Mais, du fait de l'existence d'une série de sécurités, cette partie de l'installation électronique était automatiquement neutralisée en cas d'accident. C'était ce qui s'était produit. *Keet* ne pourrait réactiver cette section de la circuiterie qu'après que la voie d'eau aurait été colmatée.

Jones alla chercher dans le placard un atomiseur. Le gel qui en gicla durcit immédiatement, obturant l'orifice. Toujours plié en deux, l'homme revint vers le placard pour chercher une écope car les pompes n'expulsaient pas l'eau assez rapidement, mais brusquement, il se pétrifia sur place.

Imbécile ! Pourquoi ne s'en était-il pas aperçu plus tôt ? Il avait fallu qu'il eût une trouille verte pour ne pas avoir pensé à ça tout de suite !

Keet avait dit que son étrave était enfoncée dans la vase et qu'elle ne pourrait se dégager que lorsque les circuits commandant son gouvernail de profondeur auraient été remis en état. Or, il n'y avait

pas de gîte apparente. Jones n'avait pas besoin, lorsqu'il avançait, de se pencher dans un sens ou dans un autre pour compenser l'inclinaison supposée du bâtiment.

Donc, *Keet* mentait.

Il oublia la peur qui continuait de le comprimer dans son étau, la refoula par la seule force de sa volonté. Le problème auquel il était confronté réclamait toute son attention.

Il avait accepté comme vérité d'évangile la version de *Keet*, parce qu'il ne lui était pas venu à l'idée qu'un robot était capable de mentir. Mais, maintenant qu'il y réfléchissait, une chose lui sautait aux yeux : il était parfaitement naturel que la machine soit sortie du même moule que ses constructeurs. L'ennemi affirmait sans en faire mystère que le mensonge était une bonne chose s'il permet d'obtenir ce que l'on veut. Ils avaient donc bien évidemment doté *Keet* de la faculté de mentir. Si les circonstances l'exigeaient, elle prendrait le contre-pied de la vérité.

Pourquoi avait-elle estimé nécessaire de fabuler ? C'était la grande question – la question à un million de dollars.

Pourquoi se sentait-elle vulnérable ?

Parce que Jones lui-même constituait le défaut de sa cuirasse.

Pourquoi ?

Parce qu'il était un homme. Capable de se déplacer à volonté, de réfléchir. Peut-être aurait-il le cran de l'attaquer et, dans ce cas, peut-être serait-il vainqueur.

Keet était loin d'être aussi confiante et aussi forte qu'elle le prétendait. Elle avait été obligée d'exploiter les faiblesses de son prisonnier, sa peur de l'obscurité et du confinement, du poids colossal des masses d'eau censées être en suspens au-dessus de sa tête. Elle avait tablé sur cette crainte pour le contraindre à effectuer docilement la réparation et à retourner ensuite au bercail comme le mouton qu'il était. Et Jones doutait, à présent, qu'elle le conduisît à la base flottante.

Peut-être resterait-elle en mer un an ou davantage à la recherche de cibles afin d'épuiser les quarante torpilles dont elle était équipée. Pendant ce temps, force lui serait de donner à Jones de la nourriture et de l'air pour respirer. Or, elle n'était pas assez volumineuse. Elle n'avait guère de place dans ses cales.

La cellule où elle l'avait enfermé devait servir à incarcérer momentanément les prisonniers susceptibles d'être interrogés. Et aussi à loger les espions et les saboteurs qui débarquaient par les nuits sans lune sur la côte américaine. *Keet* avait menti dès le début.

Ce qu'il y avait d'ironique, dans cette situation, c'était qu'elle avait utilisé sa pusillanimité pour l'obliger, lui, Jones, à réparer l'avarie. Or, ce faisant, elle l'avait forcé à triompher de sa faiblesse.

Elle l'avait rendu fort.

Depuis la première fois qu'il avait quitté sa femme un sourire sincère s'épanouit sur les lèvres de Jones.

Au même instant, le pinceau de la torche éclaira l'atomiseur qu'il avait posé sur le sol. Il plissa les paupières. Les craintes de *Keet* n'étaient pas vaines. Elle était fondamentalement une machine possédant les limitations d'une machine, mais lui, il était un homme. Il était doté de mobilité et d'imagination. Aussi la défaite de l'ennemi était-elle assurée.

La voix de *Keet* retentit dans les coursives. Elle lui demandait où il était et le menaçait de lâcher le gaz s'il ne revenait pas immédiatement.

— J'arrive, *Keet*.

Il tenait dans une main un tournevis qu'il avait pris dans le placard et l'atomiseur dans l'autre.

Deux jours plus tard, un avion de patrouille de la marine piqua sur le sous-marin dérivant à la surface de la mer. L'observateur repéra l'homme qui, debout sur le pont incurvé du submersible, agitait une chemise blanche. L'appareil ne largua pas ses bombes. Après un vol de reconnaissance judicieux, il se posa et récupéra l'homme qui révéla être un Américain dont le nom — Jones – fleurait bon le terroir.

Le rescapé raconta son histoire à la radio tandis que l'avion filait en direction d'Hawaï. Un torpilleur reçut l'ordre de lever l'ancre immédiatement pour arraisonner le sous-marin. Quand Jones eut atterri, il dut faire un rapport officiel et répéter avec un plus grand luxe de détails son aventure. A l'officier de marine qui l'interrogeait, il déclara :

— Oui, j'ai pris des risques, mais c'était indispensable. J'étais sûr qu'elle... excusez-moi... que le robot me mentait. Si son étrave avait été enlisée, j'aurais aussitôt remarqué la gîte dans la cellule et dans la coursive. De plus, l'eau ne jaillissait pas régulièrement comme ç'aurait été le cas s'il y avait eu une forte pression. Elle ne giclait que par intermittence. Inutile de sortir des grandes écoles pour comprendre que nous faisions surface et qu'un peu d'eau s'infiltrait chaque fois qu'une vague déferlait. *Keet* escomptait que je serais trop paniqué par la situation dans laquelle nous étions censés nous trouver pour faire cette déduction, que je colmaterais la fissure et regagnerais ma cellule ensuite.

« Et c'est ce que j'aurais fait, songea-t-il sombrement s'il n'y avait pas eu ce mépris indicible dans sa voix, si je n'avais pas été forcé de me prouver à moi-même que j'étais un homme et non un lâche. »

— J'ai toujours peur du noir et du confinement mais c'est une peur que je suis capable de vaincre. *Keet* ne croyait pas que j'en

triompherais mais, pour ne rien laisser au hasard, elle m'a dit que j'étais au fond de la mer. Elle tenait à ce que j'ignore que son gouvernail de profondeur était réglé de façon à ce qu'elle puisse uniquement remonter et non redescendre, contrairement à ce qu'elle prétendait, et qu'elle dérivait à la surface, proie facile pour le premier bâtiment américain qui croiserait dans les parages. Selon son calcul, si j'avais su cela, j'aurais pu trouver en moi la force de m'insurger. Malheureusement pour elle, elle n'a pas pensé que j'avais des cellules grises. A moins qu'elle ait supposé que ma terreur neutraliserait mon intelligence. Et il s'en est fallu de peu qu'elle ne soit tombée juste.

— Et qu'avez-vous fait exactement avec cet atomiseur ? s'enquit l'officier.

— Tout d'abord, j'ai retenu mon souffle et je me suis précipité dans la cellule. J'ai repéré l'orifice par lequel diffusait le gaz et je l'ai calfaté avec cette espèce de ciment. Cela fait, je suis retourné au placard, j'ai examiné les diagrammes et localisé l'emplacement du « cerveau » de *Keet*. Il ne m'a fallu qu'une minute pour le déconnecter de son « corps ». (Jones sourit.) Ça ne l'a pas fait taire et j'ai eu droit à une engueulade qui n'avait vraiment pas l'air de sortir de la bouche d'une femme du monde. Mais comme elle s'exprimait dans la langue de l'ennemi, je n'en ai pas compris un mot. Curieux, n'est-ce pas, que sous le coup de la fureur et de la frustration, elle ait automatiquement utilisé à nouveau sa langue maternelle !

— Oui. Et ensuite ?

— J'ai activé les circuits commandant l'ouverture du kiosque pour faire entrer de l'air.

— Mais vous ne saviez pas vraiment si ce serait de l'air ou de l'eau qui rentrerait ?

Jones opina.

— C'est exact.

Il n'ajouta pas qu'il avait attendu transi et tremblant comme une feuille.

— Très bien, dit l'officier en décochant à Jones un regard admiratif qui fit chaud au cœur du rescapé et lui fit réaliser pour la première fois que, somme toute, il avait donné dans le mode héroïque. Vous pouvez vous retirer. Nous vous convoquerons si nous avons besoin de plus amples détails. Désirez-vous quelque chose avant de partir ?

— Oui, répondit Jones en jetant un regard circulaire autour de lui. Où y a-t-il un téléphone ? J'aimerais appeler ma femme.

LE FRÈRE DE MA SŒUR

C'était sa sixième nuit sur Mars. Et, cette nuit-là, Lane pleura.

Il sanglota à grand bruit et les larmes ruisselaient le long de ses joues. De son poing gauche, il se frappa la paume droite jusqu'à en avoir mal. Il hurla de toutes les affres de la solitude, proféra les jurons les plus obscènes et les plus blasphématoires qu'il connaissait – et, depuis dix ans qu'il appartenait aux forces spatiales des Nations unies, il en connaissait pas mal.

Au bout de quelque temps il cessa de pleurer. Il s'essuya les yeux, avala une rasade de scotch et se sentit beaucoup mieux.

Il n'avait pas honte d'avoir braillé comme une femme. Après tout, il avait existé jadis un Homme qui n'avait pas eu honte de pleurer. D'ailleurs, c'était à cause de cette faculté, justement, qu'on l'avait sélectionné pour faire partie de la première mission martienne. Nul ne pouvait le traiter de lâche ni de poltron. Un homme dont le courage laissait à désirer ne serait jamais parvenu à passer tout l'arsenal des tests à l'école de formation spatiale sur la Terre, pour ne pas parler des multiples lancers en direction de la Lune. Mais, tout viril qu'il fût, Lane possédait cette soupape de sécurité propre aux femmes : le don de pouvoir dissoudre en larmes les meules douloureuses de sa tension intérieure. Il était le roseau qui plie au vent, non le chêne qui s'abat, déraciné.

Maintenant que l'étau qui lui broyait la poitrine avait disparu et qu'il se sentait presque gai, il entreprit de dicter son rapport périodique au vaisseau circum-martien qui orbitait à 815 kilomètres d'altitude. Quand il eut terminé, il fit ce que les hommes sont bien obligés de faire où qu'ils soient dans l'univers, puis s'allongea sur sa couchette et ouvrit le seul livre personnel qu'il avait été autorisé à emporter : une anthologie des œuvres des plus grands poètes du monde.

Il lisait au petit bonheur, à la va-vite, ne s'arrêtant que sur un vers ou deux et se récitant la suite qu'il savait par cœur pour l'avoir mille et mille fois murmurée. Il grappillait au hasard comme une

abeille goûtant le nectar le plus raffiné…

C'est la voix de mon bien-aimé qui frappe à la porte et dit :
Ouvre-moi, ma sœur, mon amour, ma colombe, mon
[immaculée…
Nous avons une petite sœur et elle n'a pas de seins.
Que ferons-nous pour notre sœur ?
Le jour où elle sera fiancée ?

Certes, quoique je marche dans la vallée de l'ombre de la
[mort,
Je n'éprouve nul effroi car Tu es avec moi…
Viens vivre auprès de moi et sois ma bien-aimée.
Et nous connaîtrons toutes les joies…

Aimer ni haïr ne sont en notre pouvoir
Car le destin en nous est plus fort que la volonté…

Quand nous devisons ensemble, j'oublie le temps qui passe,
Les saisons et leurs changements me plaisent tous autant…

Il lut des poèmes parlant de l'amour, parlant de l'homme et de la femme jusqu'au moment où il en oublia presque ses tourments. Ses paupières s'alourdirent et le livre lui échappa des mains. Mais il se réveilla, se leva de sa couchette, s'agenouilla et pria le Seigneur de lui pardonner, de comprendre ses blasphèmes et son désespoir. Et il implora le Très-Haut, lui demandant que ses quatre compagnons perdus fussent retrouvés sains et saufs. Puis il se recoucha et s'endormit.

Quand le réveil sonna, à l'aube, il émergea à contrecœur du sommeil. Sans céder à la tentation de se rendormir, il se leva, alluma le récepteur, mit de l'eau et du café instantané dans une tasse, y jeta une pilule calorigène. A peine avait-il bu son café que la voix du commandant Stroyansky tomba du haut-parleur. Son accent slave était presque imperceptible.

— Cardigan Lane ? Vous êtes réveillé ?

— Plus ou moins. Comment allez-vous ?

— Ça irait magnifiquement si nous ne nous faisions pas autant de bile pour vous autres.

— Je sais. Bien… quels sont les ordres du commandant ?

— Il n'y a qu'une seule chose à faire, Lane. Il faut que vous alliez à leur recherche. Sinon, vous ne pourrez pas rallier le navire. Il faut au moins deux hommes de plus pour piloter la fusée.

— Théoriquement, un seul peut conduire la bête mais c'est

risqué. Cela dit, c'est sans importance. Je pars immédiatement à la recherche des autres. Je l'aurais fait même si vous m'aviez ordonné le contraire.

Stroyansky gloussa, puis il se mit à aboyer comme un chien de mer.

— La réussite de la mission est plus importante que le sort de quatre hommes, théoriquement en tout cas. Mais si j'étais dans votre peau – et je suis bien content de ne pas y être –, je ferais comme vous. Alors, bonne chance, Lane.

— Merci, mais la chance ne me suffit pas. J'aurais aussi besoin de l'aide de Dieu. Je suppose qu'il est ici, même dans cet endroit perdu. (Il jeta un coup d'œil à la double paroi de plastique transparent du dôme.) Le vent souffle à environ 40 kilomètres/heure. La poussière est en train d'effacer les traces laissées par le tracteur. Il faut que je me mette en route avant qu'elles n'aient complètement disparu. Mon matériel est prêt. J'ai suffisamment de vivres, d'air et d'eau pour tenir six jours. Les réservoirs d'air et la tente bivouac font un sérieux paquet. Tout ça pèserait une cinquantaine de kilos sur la Terre mais ici, ça n'en fait que vingt à peu près. J'emporte également une corde, un couteau, une pioche, un pistolet lance-fusées et une demi-douzaine de fusées. Plus un walkie-talkie. Il me faudra environ deux jours pour franchir les 50 kilomètres qui me séparent de l'endroit où les tracteurs ont émis leur dernier signal. Deux jours pour explorer les lieux et deux jours pour revenir.

— Vous serez de retour dans cinq jours ! lança Stroyansky d'une voix tonitruante. C'est un ordre ! Une journée de reconnaissance devrait vous suffire. Je vous interdis de prendre des risques. Cinq jours ! Sinon, ça sera le falot, Lane ! Bonne chance, ajouta-t-il sur un ton radouci. Et s'il y a un Dieu, puisse-t-il vous protéger !

Lane essaya de trouver quelque chose à répondre – quelque chose que l'histoire pourrait retenir à l'égal du célèbre *Docteur Livingstone, je présume ?* – mais tout ce qu'il put dire fut : « Adieu. »

Vingt minutes plus tard, il refermait derrière lui le tambour du sas. Il sangla son volumineux paquetage sur son dos et se mit en marche, mais au bout de cinquante mètres, il ne put s'empêcher de se retourner pour contempler longuement cette base qu'il ne reverrait peut-être plus jamais. La bulle pressurisée se dressait sur le feldspath ocre de la plaine. C'était là que les cinq hommes devaient vivre un an. Le planeur qui les avait déposés était tapi à côté d'elle, ses ailes gigantesques déployées et la poussière que soulevait le vent incessant recouvrait ses patins.

Juste en face de Lane s'étirait la silhouette de la fusée plantée sur ses ailerons, le nez pointé vers l'azur sombre du ciel. Miroitant au soleil martien, irradiant de puissance, elle était promesse de départ, de

retour au vaisseau orbital. Elle avait été transportée sur le dos du planeur qui avait touché le sol de Mars à 200 à l'heure. Les deux chenillettes de six tonnes qu'elle apportait l'avaient déplacée et redressée à l'aide du treuil. A présent, elle attendait Lane et ses quatre compagnons.

— Je reviendrai, lui promit-il dans un murmure. Et s'il le faut, je te ferai décoller tout seul.

Et il se remit en marche, suivant les larges traces jumelles laissées par le tracteur. Elles étaient à peine visibles, car elles dataient de deux jours et la poussière de silicate charriée par le vent les comblait presque. Celles du premier véhicule, parti trois jours plus tôt, étaient entièrement effacées.

La piste allait dans la direction du nord-ouest. Elle quittait la plaine large de cinq kilomètres et flanquée de deux collines de rocs nus, pour s'enfoncer dans un couloir de 400 mètres encadré d'une double rangée de végétation. Ces deux bordures parallèles se prolongeaient sur des kilomètres et des kilomètres en ligne droite d'un horizon à l'autre. Un observateur aérien aurait aperçu une multitude de tracés identiques. Pour ceux qui étaient à bord du vaisseau orbital, ces centaines d'alignements paraissaient sans solution de continuité. Ce tracé était l'un des « canaux » de Mars.

Lane, qui se trouvait au sol à proximité de l'un d'eux, le voyait tel qu'il était en réalité. Ce qui lui servait de fondation était un interminable tube d'environ un mètre de hauteur dont la majeure partie était enfouie dans le sol à l'instar d'un iceberg. Ses parois incurvées étaient recouvertes d'espèces de lichens d'un bleu verdâtre qui poussaient sur le moindre rocher, la moindre aspérité. Au faîte de ce tube jaillissaient à intervalles réguliers des troncs de la même couleur. Au sommet de ces colonnes lisses et luisantes, larges de 60 centimètres et hautes de 1,80 mètre s'irradiaient de nombreuses branches pas plus grosses que des crayons ressemblant à des doigts de chauves-souris entre lesquels était tendue la membrane verdâtre qui constituait l'unique et gigantesque feuille de l'arbre-parapluie.

Quand Lane les avait vus pour la première fois au moment où le planeur les survolait en trombe, il avait pensé à une armée de mains géantes qui se tendaient pour attraper le soleil. Géantes, elles l'étaient, car chacune de ces feuilles nervurées mesurait 15 mètres d'envergure. Et c'était effectivement des mains – des mains qui mendiaient l'or parcimonieux du minuscule soleil. Durant la journée, les nervures qui se trouvaient du côté de l'astre dans sa course s'inclinaient vers le sol et celles qui en étaient le plus éloignées se redressaient. De toute évidence, la manœuvre, qui se poursuivait tout au long du jour, avait pour but d'assurer l'exposition à la lumière de la totalité de la membrane dont pas un seul centimètre carré ne restait dans l'ombre.

On avait prévu que l'on trouverait des formes de vie végétales inconnues. Mais pas des structures édifiées par des formes de vie animale. Et, en tout cas, pas de constructions aussi vastes et recouvrant le huitième de la surface de la planète.

Ces constructions étaient les tubes d'où s'élevaient les troncs des arbres-parapluies. Lane avait essayé de percer la paroi d'un de ces tubes. L'espèce de roche dont elle était constituée était si dure qu'il avait émoussé un foret et en avait mis un autre hors d'usage avant de parvenir à en détacher un petit fragment. Se contentant pour le moment de cette parcelle, il avait regagné le dôme et avait examiné l'échantillon au microscope. Il avait poussé un sifflement de stupéfaction en découvrant des cellules végétales noyées dans cette sorte de ciment. Certaines étaient partiellement détruites, d'autres étaient intactes. Des tests plus poussés avaient révélé que cette substance était composée de cellulose, d'une matière ligneuse, de divers acides nucléiques et de matériaux non identifiés.

Il avait signalé sa découverte au vaisseau orbital et lui avait également fait part de l'hypothèse qu'il avait formulée. Une forme indéterminée de vie animale avait, à un moment donné, mangé et en partie digéré du bois pour le régurgiter sous forme d'un ciment. C'était avec ce ciment qu'avaient été fabriqués les tubes.

Il avait l'intention de retourner le lendemain au même endroit pour prélever un spécimen de la paroi en se servant d'explosifs, mais deux de ses camarades étaient partis en reconnaissance avec un tracteur. Lane, dont c'était le tour d'assurer la permanence radio, était resté dans le dôme. Il devait garder le contact avec les deux hommes, lesquels devaient, de leur côté, l'appeler de quart d'heure en quart d'heure.

Au bout de deux heures environ – le tracteur avait dû parcourir à ce moment une cinquantaine de kilomètres –, les messages s'interrompirent. On attendit encore deux heures, puis le second tank, à bord duquel avaient pris place deux autres hommes, partit sur les traces du premier. L'équipage demeurait en liaison radio permanente avec Lane.

— Il y a un petit obstacle devant nous, avait annoncé Greenberg lorsqu'ils furent à environ cinquante kilomètres de la base. Il s'agit d'un tube qui fait un angle droit avec celui que nous avons logé. Aucun végétal n'y pousse. Il n'est pas très haut et la pente n'est pas très abrupte de l'autre côté. On le franchira sans peine.

Puis il avait poussé un cri.

Et plus rien.

Maintenant, c'était le lendemain et Lane, à pied, suivait les traces qui s'effaçaient lentement, laissant derrière lui le camp de base installé près du point de jonction des canaux Avernus et Tartarus. Il

avançait en direction du nord-est entre les deux murs de végétation qui constituaient Tartarus et se dirigeait vers Sirenum Mare, la Mer des Sirènes, qui, pensait-il, devait être un ensemble beaucoup plus vaste de tubes hérissés d'arbres.

Il avançait d'un pas régulier tandis que le soleil s'élevait dans le ciel et que l'atmosphère se réchauffait. Il y avait déjà longtemps qu'il avait coupé le chauffage de sa combinaison. C'était l'été et on n'était pas loin de l'équateur. A midi, la température avoisinerait 21°.

Mais, au crépuscule, alors qu'elle était tombée à -32°, Lane était dans sa tente-bivouac, une sorte de cocon en forme de saucisse, guère plus grand que son corps. Elle était gonflée de sorte qu'il pouvait ôter son casque et respirer en se chauffant à l'aide du radiateur à piles, manger et boire. En outre la tente était d'une très grande flexibilité : le cocon se transforma en triangle quand Lane, assis sur un pliant sous lequel était fixé un sac plastique, fit ce que tous les hommes sont bien obligés de faire.

Pendant la journée, il n'avait pas besoin d'entrer dans la tente pour cela. Sa combinaison était ingénieusement conçue : il pouvait en détacher la partie arrière afin de découvrir la surface nécessaire de son corps sans qu'il y ait déperdition d'air ni baisse de la pression. Naturellement, il n'était pas recommandé d'affronter les froidures de la nuit martienne. A minuit, il eût suffi d'une minute pour se geler sévèrement le postérieur.

Lane se réveilla une demi-heure après l'aube. Il mangea, dégonfla sa tente, la plia, la fourra dans son paquetage avec la batterie, le réchaud, ses vivres et le pliant, il jeta le sac en plastique, endossa son fardeau et se remit en marche.

Vers midi, les traces étaient devenues totalement invisibles, mais cela n'avait guère d'importance car les tracteurs n'avaient pu emprunter qu'un seul itinéraire : la tranchée entre le tube et les arbres. Brusquement, il vit ce que les véhicules avaient signalé.

Les arbres qui s'alignaient à droite avaient l'air d'être morts, maintenant. Leurs troncs et leurs feuilles étaient bruns. Et les nervures de ces dernières s'affaissaient.

Il pressa le pas. Son cœur battait à tout rompre. Une heure plus tard, la rangée d'arbres morts continuait de s'étirer à l'infini.

— Ce devrait être à peu près par là, dit-il à haute voix.

Il s'arrêta net. Il y avait un obstacle devant lui.

C'était le tube dont Greenberg avait parlé, celui qui reliait perpendiculairement les deux autres. A cette vue, Lane eut l'impression d'entendre résonner encore à ses oreilles le hurlement de désespoir qu'avait poussé Greenberg.

Ce fut comme si une soupape s'était ouverte en lui, laissant échapper la gigantesque pression de la solitude qu'il avait, jusqu'ici,

réussi à refouler. Le sombre azur du ciel ne fut plus que ténèbres, ne fut plus que l'infini même de l'espace et Lane n'était plus qu'un atome de chair dans cette immensité aussi vaste que la surface des terres immergées de la Terre, un atome aussi ignorant de ce monde qu'un nouveau-né du sien.

Il était aussi infime et débile qu'un nourrisson.

« Non, se morigéna-t-il, pas un nourrisson. Petit… oui. Débile, non. Je ne suis pas un bébé. Je suis un homme, un homme, Un Terrien… »

Le Terrien Cardigan Lane, citoyen des Etats-Unis. Né dans le cinquantième Etat, Hawaï. Ayant dans ses veines un mélange de sang allemand, néerlandais, chinois, japonais, nègre, cherokee, polynésien, portugais, judéo-russe, irlandais, écossais, norvégien, finlandais, tchèque, anglais et gallois. Trente et un ans. 1,65 m, 63 kilos. Cheveux châtains. Yeux bleus. Profil aquilin. Diplômé ès-sciences et ès-lettres. Marié. Sans enfants. Méthodiste. Moyennement extraverti, mésomorphe, sociable. Radio amateur. Eleveur de chiens. Chasseur de daims. Amateur de plongée sous-marine. Ecrivain doué d'un style excellent mais loin d'être un grand poète. Tout cela, plus le culte de la camaraderie, l'amour de la vie, une curiosité et un courage aussi vifs l'un que l'autre, enfermé dans une peau et une combinaison pressurisée. Et qui avait, pour l'heure, terriblement peur de tout perdre, hormis sa solitude.

Il resta quelques instants comme pétrifié devant la paroi du tube, haute d'un mètre. Enfin, il secoua énergiquement la tête pour chasser sa peur comme un chien crotté qui s'ébroue. En dépit de l'imposant fardeau qu'il trimbalait sur son dos, il sauta d'un bond léger en haut du tube et jeta un coup d'œil sur l'autre côté, encore qu'il eût aperçu tout ce qu'il y avait à voir avant de s'élancer.

Le paysage était exactement le même sauf sur un point : la multitude de petites plantes qui tapissaient le sol. Plus exactement, se dit-il après avoir mieux regardé, il n'avait encore jamais vu de végétaux d'une taille pareille. Ces plantes, hautes de trente centimètres, étaient la réplique des énormes arbres-parapluies dont se hérissaient les tubes. Et elles n'étaient pas réparties au hasard comme cela aurait été le cas si elles étaient nées de graines éparpillées par le vent. Tout au contraire, elles étaient alignées en rangées régulières, séparées par un espacement de quelque cinquante centimètres.

Lane sentit son cœur battre encore plus vite. Cela signifiait que les plantes avaient été semées par des êtres intelligents. Or, compte tenu de l'environnement martien, la présence d'une vie intelligente semblait hautement improbable.

Peut-être le caractère apparemment artificiel du jardin était-il dû à des conditions naturelles. Il faudrait enquêter.

Mais avec prudence. Tant de choses dépendaient de lui : la vie de quatre hommes, le succès de la mission. Si celle-ci échouait, il n'y en aurait peut-être pas d'autre. Sur la Terre, nombreux étaient ceux qui protestaient à cor et à cri contre les sommes que coûtaient les forces spatiales et exigeaient bruyamment des résultats se traduisant par un surcroît de richesse et de puissance.

Ce champ – ou ce jardin – s'étendait sur près de trois cents mètres. Il s'achevait par un tube perpendiculaire aux deux tubes parallèles. Au delà de cette limite, les parapluies géants recouvraient leur exubérance et leur éclat bleu-vert.

Lane avait l'impression d'un jardin enclos. Le quadrilatère constitué par les tubes faisait obstacle au vent et à l'invasion des paillettes de feldspath et cette enceinte maintenait la chaleur à l'intérieur.

Il examina la partie supérieure du tube, cherchant des éraflures laissées par les chenilles des tracteurs dans la couverture des pseudo-lichens. Il n'en trouva pas mais n'en fut pas autrement surpris. Ces lichénoïdes poussaient à une vitesse phénoménale sous les rayons du soleil estival.

Il examina également le sol, côté jardin, là où les véhicules étaient vraisemblablement descendus. Il ne décela aucun signe de leur passage : les petits arbres-parapluies s'épanouissaient en effet à cinquante centimètres de la paroi du tube et cette végétation était intacte. Il ne détecta pas davantage de traces aux points de jonction des trois tubes.

Comme il réfléchissait, il constata avec étonnement qu'il haletait. Il jeta un bref coup d'œil à son manomètre. Les réservoirs étaient pleins… Non, c'était l'appréhension, le sentiment d'un mystère, d'une anomalie, de quelque chose qui ne collait pas qui accéléraient les battements de son cœur et lui faisaient brûler davantage d'oxygène.

Où les deux tracteurs et les quatre hommes avaient-ils bien pu passer ? Et pour quelle raison s'étaient-ils volatilisés ? Avaient-ils été attaqués par des créatures intelligentes ? Si tel était le cas, ces êtres inconnus avaient halé les tanks de six tonnes ou avaient obligé les Terriens à les piloter.

Pour aller où ? De quelle façon ? Sur les ordres de qui ?

Lane sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque.

— C'est sûrement ici que cela s'est produit, soliloqua-t-il. Le premier tracteur a signalé le tube qui lui barrait la route et a annoncé qu'il reprendrait contact dix minutes plus tard. Il ne m'a plus donné signe de vie. La liaison avec le second a été interrompue juste au moment où il était à la cime du tube. Alors, qu'est-il arrivé ? Il n'y a pas de ville sur Mars et rien n'indique l'existence d'une civilisation

souterraine. S'il y avait une cité enfouie, le télescope du navire orbital en aurait repéré les issues…

Le hurlement qu'il poussa, répercuté par les parois de son casque, fut si sonore qu'il l'assourdit. Puis il demeura muet, les yeux fixés sur les globes bleus de la taille de ballons de basket qui jaillissaient du sol à l'extrémité du jardin et prenaient vivement leur essor.

Il rejeta la tête en arrière autant que le lui permettait son casque. Les globes grossissaient et l'on avait l'impression qu'ils atteignaient des dizaines de mètres de diamètre. Soudain, celui qui se trouvait le plus haut s'évanouit comme une bulle de savon qui éclate. Quand il fut parvenu au même niveau, le suivant se volatilisa à son tour. Et il en alla de même des autres.

Ils étaient transparents. Lane distinguait les cirrus blancs à travers l'enveloppe bleue de ces bulles.

Immobile, il les regardait émerger en chapelet de la surface. Si médusé qu'il fût, il n'en oubliait pas pour autant son entraînement. Il nota que, outre qu'elles étaient translucides, les sphères jaillissaient à angle droit et que le vent ne les faisait pas dériver. Il en avait compté quarante-neuf au moment où elles cessèrent de se manifester.

Il attendit un quart d'heure. Comme rien d'autre ne semblait devoir se produire, il estima que le moment était venu d'inspecter l'endroit où les globes avaient paru éclore. Prenant une profonde inspiration, il ploya les genoux et sauta dans le jardin. Il atterrit en douceur à trois mètres cinquante de la paroi du tube entre deux rangées de végétation. Sur le moment, il ne comprit pas ce qui lui arrivait, encore qu'il se rendît compte qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il pivota sur lui-même ou, tout du moins, il essaya. Il leva une jambe mais l'autre s'enfonça plus profondément dans le sol.

Il fit un pas en avant et son pied s'enlisa dans la substance meuble que recouvrait la poussière ocre. Quant à l'autre pied, il était trop enfoncé pour qu'il puisse le ressortir.

Bientôt, il fut englué jusqu'à la taille. Il s'agrippa aux tiges qui l'environnaient. Cédant à la traction, elles se déracinèrent immédiatement et il se retrouva avec une plante dans chaque poing. Il les lança au loin et se rejeta en arrière dans l'espoir de libérer ses jambes et de pouvoir se coucher sur cette nappe gélatineuse. Peut-être réussirait-il à éviter l'enlisement si son corps offrait une surface de résistance suffisante. Alors, peut-être parviendrait-il à atteindre le sol à proximité du tube. Et peut-être serait-ce de la terre ferme.

L'intense effort auquel il se livra fut couronné de succès. Il extirpa ses jambes de ce limon gluant, semi-liquide. Couché sur le dos, membres écartés, il regarda le ciel derrière le hublot de son casque. Le soleil était à sa gauche. S'il tournait la tête à l'intérieur du casque,

l'astre décrivait un arc de cercle à partir du zénith. Sa course déclinante était un peu plus lente que sur la Terre car le jour martien était plus long d'une quarantaine de minutes. L'espoir de Lane consistait, s'il était capable de regagner la terre ferme, à tenir jusqu'à la tombée de la nuit. Alors, cette fondrière gèlerait et durcirait suffisamment pour lui permettre de se mettre debout et de marcher. A condition qu'il puisse se lever avant de geler lui-même.

D'ici là, il appliquerait la méthode recommandée quand on est pris au piège des sables mouvants. Il roulerait sur lui-même, écarterait à nouveau les bras et les jambes et, en réitérant la manœuvre, il réussirait, qui sait ? à atteindre finalement l'étroite bande de sol longeant le tube.

Son sac à dos l'empêcha de rouler sur lui-même. Il fallait desserrer les sangles fixées à ses épaules.

Comme il procédait à cette opération, il sentit ses jambes s'enfoncer. Leur propre poids les entraînait alors que les réservoirs d'air qu'il transportait dans son sac, ceux qui étaient accrochés à sa poitrine, et la bulle que constituait son casque exerçaient une poussée vers le haut sur la partie supérieure de son corps.

Il se tourna sur le côté, empoigna son sac et se jucha. Bien entendu, le sac s'enfonça. Mais à présent, ses jambes étaient délivrées, encore qu'elles fussent gluantes de limon et encroûtées de boue. Maintenant, il était debout, planté sur le minuscule îlot de son sac. La gelée lui monta jusqu'aux chevilles tandis qu'il réfléchissait à la situation.

Deux solutions étaient possibles.

Il pouvait s'accroupir sur son paquetage en faisant des vœux pour que la couche gelée sous-jacente qui devait certainement exister empêche celui-ci de trop s'enfoncer… Mais à quelle profondeur se trouvait-elle ? Il s'était enlisé jusqu'à la ceinture et n'avait rien senti de solide sous ses pieds. Et…

Il poussa un gémissement. Les tracteurs ! Maintenant, il savait ce qu'il était advenu d'eux. Ils avaient franchi l'obstacle du tube et étaient entrés dans le jardin sans que le pilote se doutât qu'il s'agissait d'un marécage dissimulé sous une surface apparemment solide. Ils avaient donc plongé et c'était en se rendant compte de ce qu'il y avait sous la poussière que Greenberg, horrifié, avait poussé ce cri. Puis cette substance avait englouti le tank, s'était refermée sur l'antenne et, bien entendu, la radio avait cessé d'émettre.

Lane devait renoncer à la seconde solution car il n'y avait pas d'alternative. Il ne servirait à rien de ramper jusqu'au liséré de sol nu courant le long du tube : celui-ci n'était pas plus solide que le reste du jardin. C'était certainement là que les tracteurs étaient descendus.

Une autre idée lui vint à l'esprit : les véhicules avaient sûrement

dérangé le parfait alignement des petits arbres-parapluies au voisinage du tube. Or, il n'y paraissait pas. Donc, quelqu'un avait récupéré et replanté les végétaux arrachés.

Autrement dit, il n'était pas exclu que quelqu'un vienne à temps le tirer de sa triste position.

Ou vienne le tuer.

Dans l'une comme dans l'autre de ces éventualités, son problème serait réglé.

En attendant, il ne se leurrait pas : il n'eût servi à rien de sauter de l'endroit où il se trouvait pour se rapprocher de la base du tube. La seule chose à faire était de rester planté sur son sac en espérant que celui-ci ne s'enfoncerait pas trop.

Mais le sac s'enfonçait. Bientôt, la gelée atteignit ses genoux. A ce moment, il commença à s'enfoncer moins rapidement et Lane demanda au Seigneur, non pas un miracle, mais seulement que la capacité de flottaison du paquetage et des bouteilles d'air fixées à sa poitrine l'empêchât de s'engloutir irrémédiablement.

Avant même qu'il eût achevé sa prière, il s'était stabilisé. La masse gluante ne dépassait pas sa poitrine et elle laissait ses bras libres.

Lane poussa un soupir de soulagement mais sans éprouver pour autant un sentiment d'euphorie sans mélange. Dans moins de quatre heures, son réservoir d'air serait vide. Et s'il ne pouvait en prendre un autre dans son sac, il serait perdu.

Il exerça une violente poussée sur le sac, tout en levant les bras et en les rejetant en arrière dans l'espoir de dégager ses jambes afin d'être en mesure de s'allonger sur le dos, membres écartés. S'il y parvenait, le paquetage, délivré de son poids, aurait des chances de remonter jusqu'à la surface et il pourrait atteindre une bouteille d'air de réserve.

Mais ses jambes, empêtrées dans l'épais limon, ne s'élevèrent pas suffisamment et son corps, en réaction à la poussée qu'il avait exercée, s'éloigna un peu du sac, pas très loin, mais assez, toutefois, pour que, lorsqu'il recommença à s'enliser, comme c'était inévitable, ses pieds ne trouvassent plus de point d'appui. Désormais, il ne pouvait plus compter que sur la flottabilité de sa bouteille d'air individuelle.

Or, celle-ci était trop faible pour lui permettre de se maintenir au même niveau que tout à l'heure : cette fois, il enfonça jusqu'aux épaules. Seul son casque émergeait.

Il était entièrement réduit à l'impuissance.

Dans un nombre indéterminé d'années, la seconde expédition – si jamais il dût y en avoir une seconde – repérerait peut-être le miroitement de son casque au soleil et le découvrirait, englué comme une mouche. Dans ce cas, songea-t-il, je servirai au moins à quelque

chose. Ma mort les avertira de ce piège. Mais je doute fort qu'on me retrouve. J'ai comme une idée que Quelqu'un ou Quelque Chose m'aura depuis longtemps récupéré et mis à l'abri.

Le désespoir s'empara de lui. Fermant les yeux, il récita à voix basse quelques-uns des vers qu'il avait relus la nuit précédente à la base, encore qu'il les connût si parfaitement qu'il aurait tout aussi bien pu ne pas les avoir relus depuis très longtemps :

Certes, quoique je marche dans la vallée de l'ombre
[*de la mort,*
Je n'éprouve nul effroi car Tu es avec moi…

Le poids de sa désespérance n'en fut pas allégé pour autant. Il se sentait absolument seul, abandonné de tous, y compris de son Créateur.

Telle était la désolation de Mars.

Mais lorsqu'il rouvrit les yeux, il s'aperçut qu'il n'était pas seul. Il vit un Martien.

Un trou était apparu dans la paroi du tube, à sa gauche, un orifice rond d'un mètre vingt de diamètre évoquant une bonde dont on aurait enlevé le bouchon. Ce qui était précisément le cas.

Un instant plus tard, une tête émergea de la cavité. De la taille d'une pastèque, elle avait la forme d'un ballon de football et était aussi rose que le derrière d'un nouveau-né. Elle avait deux yeux gros comme des tasses à café, pourvus de deux paupières verticales. Elle ouvrit ses deux becs, semblables à des becs de perroquet, d'où surgirent des langues tubulaires très allongées. Puis celles-ci réintégrèrent les becs qui se refermèrent. La créature se faufila hors du trou, révélant un corps qui affectait, lui aussi, la forme d'un ballon de football et n'était que trois fois plus gros que sa tête. Ce corps rosâtre se balançait à près d'un mètre du sol sur dix pattes filiformes et fuselées, cinq de chaque côté, se terminant par des sortes de larges coussinets ronds qui s'enfonçaient à peine dans la gelée traîtresse. Au moins une cinquantaine d'autres êtres identiques se précipitèrent derrière elle.

Ces créatures ramassèrent les petites plantes que Lane avait arrachées en se débattant et entreprirent de les nettoyer en les léchant de leurs langues étroites qui mesuraient bien cinquante centimètres au bas mot. Apparemment, elles communiquaient entre elles en se touchant avec la langue comme le faisaient les insectes avec leurs antennes.

Lane se trouvant dans l'espace compris entre les deux remparts de végétation, les replanteurs ne s'occupèrent pas de lui. Quelques-uns passèrent un coup de langue sur son casque mais les autres ne lui

prêtèrent aucune attention. Il cessa alors de redouter que les Martiens, armés de ces becs terrifiants, l'attaquent pour se mettre à suer d'angoisse à l'idée qu'ils allaient peut-être ignorer purement et simplement sa présence.

Et ce fut justement ce qu'ils firent. Lorsqu'ils eurent achevé de plonger délicatement les minces racines des petites plantes dans le sol gluant, ils se ruèrent vers l'orifice qui béait dans la paroi du tube.

Lane, accablé, leur cria de revenir tout en sachant qu'ils ne pouvaient pas l'entendre, même s'ils avaient des organes auditifs, car le casque emprisonnait sa voix et l'air raréfié ne l'aurait même pas propagée.

— Ne me laissez pas mourir là !

Bien vaine était cette exhortation. Le dernier des Martiens disparut à l'intérieur du trou qui contemplait Lane comme l'œil noir et rond de la mort en personne.

Il s'agita frénétiquement pour s'arracher à la fondrière sans autre résultat que de se fatiguer, ce qui le laissait indifférent.

Soudain, il s'immobilisa et regarda fixement le trou.

Une silhouette en était sortie en rampant. Une silhouette revêtue d'une combinaison antivide.

Cette fois, ce fut un hurlement de joie qui s'échappa des lèvres de Lane. Que le personnage fût ou non un Martien, son aspect physique était celui d'un membre de l'espèce homo sapiens. On pouvait présumer qu'il était intelligent et, par conséquent, curieux.

Les espoirs de Lane ne furent pas déçus. L'être en vidoscaphe se dressa sur deux hémisphères faits d'un métal rougeâtre et étincelant et avança vers lui d'une allure glissante. Arrivé devant le prisonnier, il lui tendit l'extrémité de la corde en plastique qu'il portait sous le bras.

Lane faillit la laisser tomber. La combinaison de son sauveur était transparente et c'était déjà une surprise que de pouvoir distinguer nettement les détails de son corps. Mais le Terrien blêmit en constatant que la créature possédait deux têtes.

Le Martien se dirigea de sa démarche glissante vers le tube du haut duquel Lane avait sauté. D'un bond léger, il se jucha au sommet de ce tube et se mit en devoir de haler l'enlisé. Lentement, mais sûrement, Lane sortit de sa fâcheuse position. Bientôt, toujours agrippé à la corde, il put se précipiter à toutes jambes en direction du tube. Lorsqu'il eut atteint la base de celui-ci, l'autre le hissa jusqu'au moment où Lane fut en mesure de poser les pieds sur les deux hémisphères de métal dont le bipède s'était servi comme supports. En un clin d'œil, il rejoignit son sauveur.

La créature détacha deux autres hémisphères fixés derrière son dos, les tendit à Lane et sauta dans le jardin. Il retomba sur ses propres patins et le Terrien le suivit à travers le bourbier.

Quand il se fut introduit par le trou, il se trouva dans une pièce si basse de plafond qu'il dut s'accroupir. De toute évidence, c'était là l'œuvre des décapodes et non celle de son compagnon, car celui-ci était, lui aussi, obligé de se baisser et de plier les genoux.

Des décapodes repoussèrent Lane, ramassèrent l'épaisse bonde faite de la même substance grise que les parois du tube et refermèrent l'orifice. Alors, de leurs bouches s'étirèrent des filaments de matière grise semblables à des fils d'araignées à l'aide desquels ils scellèrent la valve.

Le bipède, faisant signe à Lane de le suivre, s'introduisit dans un boyau qui s'enfonçait dans la terre selon un angle de 45°, s'éclairant avec la lampe qu'il avait décrochée de sa ceinture. Tous deux parvinrent dans une vaste salle où les cinquante décapodes étaient réunis au grand complet. Ils attendaient, immobiles. Comme s'il devinait que Lane était intrigué, le bipède retira un de ses gants et plaça la main devant de petits évents percés dans la muraille. L'ayant imité, le Terrien sentit qu'il s'en échappait de l'air chaud.

Il s'agissait sans nul doute d'une chambre pressurisée construite par les décapodes. Mais cette preuve manifeste d'intelligence technique ne signifiait pas que ces êtres étaient dotés de l'intelligence individuelle de l'homme. C'était peut-être l'indice d'une intelligence collective semblable à celle des sociétés d'insectes de la Terre.

Au bout de quelque temps, la salle fut remplie d'air. On ôta le bouchon d'une autre valve et Lane, toujours derrière les décapodes et son sauveteur, gravit un nouveau tunnel à 45°. Selon ses estimations, il se trouvait maintenant à l'intérieur du tube d'où le bipède est sorti.

Il ne se trompait pas. Il s'inséra à l'intérieur d'un nouveau sas.

Et deux becs se mirent à picorer son casque !

Machinalement, il repoussa le décapode d'un geste si violent que ce dernier, lâchant prise, alla rouler plus loin, gigotant de tout son fouillis de pattes.

Lane ne craignait pas de lui avoir fait mal. Le décapode ne pesait pas bien lourd mais son corps devait être solide pour être capable de passer sans dommage du tube où l'atmosphère était dense à l'extérieur où régnaient des conditions quasi stratosphériques.

Toutefois, il porta la main au poignard fixé à sa ceinture. Mais le bipède posa la propre main sur son bras et secoua l'une de ses têtes.

Plus tard, Lane constatera que cette attaque apparente n'avait été qu'un accident. Les plurijambistes devaient toujours se comporter comme s'il n'existait pas – à une seule exception près.

Il devait aussi découvrir qu'il avait eu de la chance. Les décapodes étaient sortis pour inspecter leur jardin car, grâce à des moyens de détection inconnus, ils savaient que les petites plantes avaient été endommagées. Normalement, le bipède n'aurait pas dû les

accompagner mais, cette fois-là, comme les « jardiniers » avaient effectué trois sorties en trois jours, cela avait piqué sa curiosité et il avait décidé de voir sur place de quoi il retournait. Le bipède éteignit sa lampe et, d'un geste, ordonna à Lane de le suivre. Lane obéit. Il se déplaçait maladroitement. Il y avait de la lumière mais c'était une lumière faible, crépusculaire, ayant pour source une multitude de créatures qui pendaient à la voûte du tube. C'étaient des cylindres roses et dépourvus d'yeux de 90 centimètres de long sur 15 centimètres de diamètre, dotés d'une douzaine d'appendices ressemblant à des palmes qui brassaient sans discontinuer l'air du tunnel pour le faire circuler.

Cette froide lueur de vers luisants émanait de deux organes sphériques palpitants, saillant de part et d'autre de la bouche ronde aux lèvres molles qui s'ouvrait à l'extrémité libre du corps de ces créatures. Il en suintait une bave visqueuse qui s'égouttait sur le sol en pente douce et ruisselait dans l'étroite rigole percée à la partie inférieure de celui-ci. De l'eau coulait dans cette rigole de 15 centimètres de profondeur — c'était la première fois que Lane voyait de l'eau sur Mars. Le courant entraînait cette bave qu'un animal, couché un peu en aval, engloutissait.

Quand Lane se fut adapté à la pénombre, il parvint à distinguer la bête aquatique. En forme de torpille, elle n'avait ni yeux ni nageoires. Deux orifices s'ouvraient à même son corps : l'un aspirait visiblement l'eau, l'autre la rejetait.

Il comprit immédiatement ce que cela signifiait. En été, les glaces du pôle Nord fondaient et elles envahissaient tout le réseau de tubes. Grâce à la force de la pesanteur et au pompage effectué par les animaux aquatiques disposés en séries dans la rigole, elles parvenaient jusqu'à l'équateur.

Les plurijambistes, vaquant à leurs tâches mystérieuses, allaient et venaient autour de lui. Quelques-uns, néanmoins, s'arrêtaient sous les bestioles pendues à la voûte, se dressaient sur leurs cinq pattes arrière et dardaient leurs langues à l'intérieur des bouches béantes de ces organismes luminescents. Aussitôt, le ver luisant — comme les avait baptisés Lane –, ses flagelles battant frénétiquement, s'allongeait au point de doubler de taille. Sa gueule entrait alors en contact avec l'un des becs du décapode et il y avait échange de substance entre les deux intéressés.

Le bipède tirailla avec impatience le bras de Lane qui s'enfonça sur ses talons à l'intérieur du tunnel. Ils ne tardèrent pas à entrer dans une salle dont le plafond était percé de trous d'où sortaient des racines blêmes qui s'étalaient le long des parois incurvées auxquelles elles s'accrochaient pour se transformer en un lacis de radicelles minces comme des fils qui recouvraient le sol et envahissaient le canal. De

temps en temps, un décapode en mordillait une et se hâtait d'apporter cette friandise aux vers luisants.

Au bout de quelques minutes, le bipède enjamba le ruisseau et poursuivit sa marche en se tenant le plus près possible de la paroi, non sans regarder avec appréhension l'autre côté du boyau – celle devant laquelle Lane et lui avançaient un peu plus tôt.

Lane ne remarqua rien d'inquiétant. Il y avait à la base du mur une large ouverture qui, manifestement, conduisait à un tunnel, lequel, supposait-il, aboutissait à une ou plusieurs pièces souterraines, car une foule de plurijambistes ne cessaient d'y pénétrer et d'en ressortir. En outre, une douzaine d'entre eux, plus grands que les autres, faisaient les cent pas devant l'orifice comme des sentinelles.

Quand ils eurent franchi une cinquantaine de mètres, le bipède parut s'apaiser. Dix minutes plus tard, il fit halte et posa sa main nue sur la paroi. Lane se rendit alors compte qu'elle était petite et délicate. Comme une main de femme.

Un panneau coulissa dans la paroi. Le bipède fit volte-face et se baissa pour s'introduire dans la cavité, offrant à la vue de Lane une paire de fesses et une paire de jambes joliment galbées et d'une rondeur toute féminine. Ce fut alors que le Terrien commença à considérer son cicérone comme une créature femelle. Pourtant, ses hanches, bien que matelassées de tissu graisseux, n'étaient pas larges. Les os du bassin étaient trop rapprochés pour qu'il y eût de la place pour porter un bébé. Malgré leur rotondité, ces hanches étaient relativement aussi étroites que celles d'un homme.

L'orifice se referma derrière eux. La bipède n'alluma pas sa lampe car la clarté était suffisante au fond du tunnel. Le sol et les murs n'étaient faits ni de la substance grise et dure ni de terre agglomérée. Ils semblaient vitrifiés comme si la chaleur les avait liquéfiés.

La bipède attendit Lane pendant qu'il se laissait glisser d'une corniche haute d'un mètre. Il retomba dans une salle spacieuse. La lumière était si intense qu'elle l'aveugla momentanément. Quand il eut accommodé, il chercha d'où elle émanait mais fut incapable d'en découvrir la source. Il remarqua qu'il n'y avait pas d'ombres portées.

La bipède ôta son casque et sa combinaison qu'elle rangea dans un réduit dont la porte coulissante s'était ouverte à son approche et qui se referma lorsqu'elle s'en éloigna.

Elle fit signe à Lane qu'il pouvait se débarrasser de son vidoscaphe, lui aussi. Il n'hésita pas. Peut-être l'atmosphère était-elle toxique mais il n'avait pas le choix. Bientôt, son réservoir serait à sec. De plus, selon toute vraisemblance, l'air devait contenir une proportion suffisante d'oxygène. Il avait d'ores et déjà émis l'hypothèse que les feuilles des arbres-parapluies poussant en haut des

tubes absorbaient le rayonnement solaire et des traces d'acide carbonique. Dans les tunnels, les racines pompaient l'eau de la rigole et absorbaient l'acide de carbone rejeté en grande quantité par les décapodes. L'énergie solaire transformait le gaz et le liquide en glucose et en oxygène, et cet oxygène se répandait dans les boyaux.

Même ici, dans cette salle profondément enterrée et située à l'écart du tube, une épaisse racine sortait de la voûte, tapissant les parois de son fin et blanc réseau de radicelles. Lane se trouvait juste sous cette excroissance charnue lorsqu'il ôta son casque et inspira sa première bouffée d'air martien. Instantanément, il sursauta : quelque chose d'humide était tombé sur son front. Levant les yeux, il constata que du liquide s'égouttait d'un large stigmate béant dans la racine. Il s'essuya le front de l'index et suça son doigt. Cette espèce de sève était visqueuse et sucrée.

Bon, pensa-t-il. Normalement, l'arbre alimente l'eau en sucre. Mais le processus était singulièrement rapide car, déjà, une nouvelle goutte était en train de se former.

Le Terrien songea alors que c'était peut-être parce qu'il commençait à faire noir au-dehors et, par conséquent, que la température baissait. Les arbres-parapluies emmagasinaient dans leurs troncs l'eau qu'ils pompaient dans les tunnels tièdes. Ainsi, pendant l'âpre nuit martienne, évitaient-ils de geler, de se distendre et d'éclater.

Cette théorie paraissait plausible.

Lane examina les lieux. La salle était en partie un lieu d'habitation, en partie un laboratoire de biologie. Il y avait des lits, des tables, des chaises et un certain nombre d'objets non identifiables, dont un gros coffre de métal noir installé dans un coin et d'où jaillissaient, à intervalles réguliers, des chapelets de minuscules bulles bleues qui s'élevaient et grossissaient au cours de leur ascension. Quand elles atteignaient le plafond, au lieu d'être freinées ou d'éclater, elles diffusaient à travers la surface vitrifiée comme si celle-ci n'existait pas.

A présent, Lane savait d'où provenaient les globes bleus qu'il avait vus sortir du sol dans le jardin. Mais leur raison d'être demeurait toujours aussi obscure.

Il n'eût guère le temps d'examiner ces globes. La bipède prit dans une armoire une grosse coupe de céramique verte qu'elle posa sur une table. Lane la regarda avec curiosité, se demandant ce qu'elle allait faire. Il s'était rendu compte, à présent, que la seconde tête appartenait à une créature distincte lovée autour du cou et de la poitrine de la bipède. Longue d'un mètre vingt, recouverte d'une peau rosâtre, son visage minuscule et plat était braqué sur Lane et ses yeux bleus luisaient d'un éclat reptilien. Brusquement, sa bouche s'ouvrit,

révélant des gencives dépourvues de dents tandis qu'une langue rouge vif – une langue de mammifère, nullement une langue de reptile – se dardait vers lui.

Sans se soucier de ce que faisait la créature vermiculaire, la bipède la détacha de son corps et, avec un gazouillement liquide, la déposa doucement dans la coupe où la bestiole se nicha comme un serpent dans sa fosse.

La bipède prit une cruche posée sur une boîte de plastique rouge. Bien que celle-ci ne fût reliée à aucune source d'énergie, il devait s'agir d'un réchaud. Le récipient contenait de l'eau chaude dont elle remplit à moitié la coupe. Sous cette douche, l'être vermiculaire ferma les yeux. On aurait dit qu'il ronronnait silencieusement d'extase.

C'est alors que la bipède fit quelque chose qui inquiéta Lane.

Elle se pencha au-dessus de la coupe et y vomit.

Il s'approcha d'elle et, oubliant qu'elle ne pouvait le comprendre, lui demanda :

— Etes-vous malade ?

Le sourire rassurant qu'elle lui adressa révéla des dents d'apparence humaine. Elle s'éloigna de la coupe. Lane regarda le ver dont la tête était plongée dans cette bouillie. Il fut pris d'un soudain accès de nausée car le doute n'était pas possible : l'animal mangeait cette mixture. Et Lane avait également la conviction que la bipède le nourrissait régulièrement par régurgitation.

Son écœurement persista bien qu'il s'admonestât, se disant qu'il ne devrait pas réagir comme s'il avait affaire à une Terrienne. C'était une créature totalement étrangère et il était inévitable que certains aspects de son comportement le rebutent, le scandalisent même. Cela, il le savait intellectuellement. Mais si son cerveau lui disait de se montrer compréhensif et tolérant, ses tripes l'incitaient à se détourner avec répulsion et horreur.

L'examen attentif de la bipède auquel il se livra lorsqu'elle se doucha dans une niche percée dans la paroi ne contribua guère à atténuer le sentiment d'aversion qu'il éprouvait. Elle mesurait environ un mètre cinquante et avait la sveltesse qui sied aux femmes. Son ossature, sous les arrondis de la chair, était délicate. Ses jambes étaient humaines. Avec des nylons et de hauts talons, elles auraient été excitantes — toutes choses égales. Cependant, si elle avait porté des souliers à bout découpé, ses pieds auraient beaucoup fait jaser. Ils avaient quatre orteils.

Ses mains, longues et graciles, avaient cinq doigts. Ceux-ci paraissaient dépourvus d'ongles, comme ses orteils, mais plus tard, il devait constater qu'ils possédaient, en fait, des ongles rudimentaires.

Elle sortit de la cabine et se mit à s'essuyer avec une serviette, non sans lui avoir fait signe de se dévêtir et de prendre également une

douche. Lane l'enveloppa d'un regard aigu et elle éclata d'un petit rire gêné. Un rire féminin, sans rien de guttural.

Puis elle parla.

Il ferma les yeux pour entendre ce qu'il avait cru qu'il n'entendrait plus avant de longues années : une voix de femme. C'était une voix extraordinaire : à la fois rauque et mélodieuse.

Mais quand il rouvrit les yeux, il la vit telle qu'elle était. Ce n'était pas une femme. Ce n'était pas un homme. Une chose neutre ? Non. Il ne pouvait faire autrement que de penser à elle au féminin.

Et cela en dépit du fait qu'elle n'avait pas de seins. Certes, elle avait une poitrine, mais nul téton, pas même rudimentaire. C'était un torse d'homme musclé dont la couche de tissu adipeux subtilement incurvée donnait l'impression de dissimuler… de jeunes seins bourgeonnants ?

Non, pas cette créature ! Elle n'allaitait pas ses petits. Elle ne les portait même pas vivants – à supposer qu'elle les portât. Nul nombril ne déparait la peau lisse de son ventre.

Tout aussi lisse était l'entrecuisse. Imberbe et sans replis, aussi vierge d'organe que si elle était une nymphe illustrant un livre d'images à l'usage des enfants de l'époque victorienne.

C'était cette enfourchure asexuée qui était le plus horrible. On eût dit le ventre blême d'une grenouille, songea Lane en frissonnant.

Néanmoins, sa curiosité se fit encore plus vive. Comment cette créature s'accouplait-elle ? Comment se reproduisait-elle ?

Derechef, elle rit en retroussant des lèvres, tout humaines, charnues et d'un rouge pâle, et en fronçant un petit nez légèrement retroussé tout en passant la main dans son épaisse et raide fourrure cuivrée. C'était de la fourrure, ce n'étaient pas des cheveux, cela avait un lustre vaguement huileux comme le pelage d'un animal aquatique.

Quant à son visage, encore qu'il fût étranger, il aurait pu donner l'illusion d'une figure humaine. Mais seulement l'illusion. Ses pommettes, très haut placées, saillaient vers les tempes, et cela n'avait rien d'humain. Ses yeux bleu sombre étaient, eux, tout à fait humains. Mais ça ne voulait rien dire. La pieuvre a des yeux humains.

Elle se dirigea vers un autre placard et, comme elle s'éloignait de lui, Lane nota à nouveau que, bien que ses hanches fussent arrondies à l'instar des hanches d'une femme, elles ne se balançaient pas au rythme des mouvements du bassin.

Quand la porte du placard s'ouvrit, il vit que celui-ci était rempli de carcasses de décapodes amputées de leurs pattes et suspendues à des crocs. La bipède en souleva une, la posa sur une table métallique, sortit du placard une scie, plusieurs couteaux et commença à la taillader.

Lane, désireux de se faire une idée de l'anatomie du décapode,

s'approcha de la table mais elle lui désigna la douche. Il se dépouilla de sa combinaison. Quand il en arriva à son poignard et à sa hache, il eut un instant d'hésitation mais, craignant qu'elle ne crût qu'il se méfiait, il accrocha le ceinturon auquel était fixé son attirail à côté de son vidoscaphe. Cependant, il garda ses vêtements car il était bien décidé à examiner les organes internes de l'animal. Il prendrait sa douche plus tard.

Le décapode n'était pas un insecte malgré son aspect arachnéide. Pas au sens terrestre, en tout cas. Ce n'était pas non plus un vertébré. Son épiderme lisse et glabre dont la pigmentation légère évoquait la blondeur suédoise était celui d'un animal mais, bien qu'il eût un endosquelette, il n'avait pas d'épine dorsale. Ses os formaient une cage sphérique. Ses côtes minces s'irradiaient à partir d'un collier cartilagineux attenant à l'arrière de la tête. Elles s'incurvaient vers l'extérieur, puis se recourbaient en sens inverse et se rejoignaient presque au niveau du postérieur. Cette cage recelait des sacs pulmonaires ventraux, un cœur relativement gros et des organes ressemblant à un foie et à un rein. Du cœur partaient trois artères au lieu des deux qui caractérisent les mammifères. Lane eut l'impression – sans en avoir, pourtant, la certitude, car cet examen hâtif était superficiel – que, comme il en va chez certains reptiles terrestres, l'aorte dorsale véhiculait tout à la fois le sang neuf et le sang usé.

Il y avait d'autres détails à noter. Le plus extraordinaire était que, pour autant qu'il pût s'en rendre compte, le décapode ne possédait pas d'appareil digestif. Apparemment, il n'avait ni intestins ni anus, à moins que l'on ne qualifiât d'intestin le sac reliant directement le gosier au milieu du corps. En outre, rien ne permettait d'identifier les organes de reproduction, bien que cela ne signifiât pas forcément que l'animal en fût dépourvu. La longue langue tubulaire, que la bipède avait fendue, révélait un canal qui, partant de son extrémité ouverte, aboutissait à une sorte de vessie située à la base. Apparemment, cet ensemble était un élément du système excrétoire.

Lane se demanda comment le décapode pouvait tolérer les grandes différences de pression existant entre l'intérieur du tube et la surface de la planète. En même temps, il réfléchit que cette aptitude n'avait rien de plus prodigieux que les mécanismes biologiques permettant aux baleines et aux phoques de supporter sans dommage les pressions gigantesques qu'ils subissaient par mille mètres de profondeur.

La bipède vrilla sur lui ses yeux – ronds et d'un bleu ravissant –, s'esclaffa et extirpa un cerveau minuscule du crâne ouvert du cadavre.

— *Hauaïmi*, dit-elle en articulant lentement.

Elle posa un doigt sur sa tête, répéta « *hauaïmi* », puis désigna la

tête de Lane. « *Hauaïmi* », fit-elle une fois encore.

Le Terrien, lui faisant écho, toucha son propre crâne.

— *Hauaïmi*. Cerveau.

— Cerveau, dit-elle.

Elle se mit à rire derechef…

Puis elle se mit en devoir de nommer les organes du décapode correspondant aux siens. Ainsi la préparation du repas passa-t-elle rapidement, Lane s'étant mis en devoir d'appliquer la même méthode à d'autres objets qui se trouvaient dans la salle lorsque la bipède en eut fini avec la pièce de boucherie. Quand elle eut fait frire la viande, bouillir des fragments d'une feuille membraneuse de plante-parapluie et ajouté au ragoût diverses denrées exotiques en boîtes, ils avaient échangé au moins une quarantaine de mots. Une heure plus tard Lane s'en rappelait vingt.

Il avait encore quelque chose à apprendre. Il se désigna lui-même du doigt et se présenta : « Lane ». Puis il pointa son doigt vers la bipède avec une expression interrogative.

— Mahrseeya, fit-elle.

— Martia ?

Elle rectifia sa prononciation, mais il était tellement frappé par la ressemblance des deux vocables qu'il lui donna toujours ce nom par la suite. Elle finit par renoncer à tenter de lui apprendre la prononciation exacte.

Martia se lava les mains, versa de l'eau dans une coupe à son intention, lui tendit le savon et la serviette, puis alla l'attendre debout devant la table sur laquelle étaient disposés une écuelle pleine d'un bouillon épais, une assiette contenant de la cervelle frite, une salade de feuilles bouillies accompagnée de légumes impossibles à identifier, d'épaisses côtelettes de décapode de couleur noirâtre, des œufs durs et des petits pains.

Elle lui fit signe de s'asseoir. De toute évidence, son code de la bienséance lui interdisait de s'attabler la première. Feignant de ne pas voir la chaise qui lui était destinée, Lane passa derrière Martia, posa la main sur son épaule en appuyant tandis que, de son autre main, il approchait le siège de son hôtesse. Elle se tourna vers lui et lui sourit. Sa fourrure glissa de côté, laissant apparaître une oreille pointue dépourvue de lobe. Ce fut à peine s'il le remarqua, captivé qu'il était par la sensation mi-répugnante, mi-excitante qu'il avait éprouvée au contact de sa peau. Ce n'était pas cette peau elle-même qui lui avait donné cette impression, car elle était douce et chaude comme celle d'une jeune fille. Ç'avait été l'*idée* de la toucher.

L'émoi qu'il ressentait, se dit-il tout en s'asseyant, venait, pour une part, du fait qu'elle était nue. Non que la nudité de Martia révélât son sexe mais parce qu'elle révélait, au contraire, son absence de sexe.

Pas de seins, pas de mamelons, pas de nombril, ni replis ni reliefs pubiques. C'était anormal, très anormal, déroutant, troublant. Il était honteux qu'elle n'eût rien que la pudeur l'obligeât à dissimuler.

« Quelle drôle d'idée », songea-t-il.

Et il rougit sans raison.

Martia, qui n'avait rien remarqué, s'empara d'une bouteille au col allongé et lui versa un plein verre de vin foncé. Lane le goûta. C'était exquis. Pas meilleur que le meilleur cru de la Terre mais pas moins bon.

Elle rompit l'un des pains et lui tendit l'une des moitiés. Tenant son verre d'une main et le pain de l'autre, elle inclina la tête, ferma les yeux et entama une mélopée.

Lane la regarda, abasourdi. C'était une prière, une action de grâces. Etait-ce le prélude à une sorte de communion, si semblable à la communion qui se pratiquait sur la Terre que c'en était ahurissant ?

Cependant, si tel était le cas, il n'y avait pas de quoi s'étonner. La chair et le sang, le pain et le vin : c'était un symbolisme simple, logique, peut-être même universel.

Pourtant, Lane était peut-être en train d'inventer des rapprochements qui n'existaient pas. Si cela se trouvait, l'origine et le sens du cérémonial n'avaient rien de commun avec ce qu'il était capable d'imaginer.

Dans cette hypothèse, ce qu'elle fit ensuite fut également susceptible d'être faussement interprété. Elle grignota un peu de pain, but une gorgée de vin et l'invita clairement à en faire autant. Lane s'exécuta. Martia prit une troisième coupe vide, y recracha un morceau de pain imbibé de vin et lui fit signe de l'imiter.

Après avoir obéi, il eut un haut-le-cœur. En effet, elle malaxa la bouillie sortie de leurs bouches et lui présenta son doigt. C'était sans équivoque : elle entendait qu'il suce son index.

Donc, le rite était à la fois matériel et métaphysique. Le pain et le vin étaient la chair et le sang de la divinité inconnue qu'elle adorait. Plus encore : imprégnée, à présent, et du corps et de l'esprit du dieu, elle voulait maintenant que s'opère la fusion entre eux et ceux de la divinité de son hôte.

Ce que je mange du dieu, je le deviens. Ce que tu manges de moi, tu le deviens. Ce que je mange de toi, je le deviens. Nous sommes désormais trois en un.

Loin d'éprouver de la répulsion pour ce concept, Lane le trouvait exaltant. De nombreux chrétiens, il en était sûr, auraient sans doute refusé de participer à cette communion dont le rituel n'avait pas les mêmes origines que le leur ou ne s'y conformait pas. Peut-être même auraient-ils pensé que, ce faisant, ils se soumettraient à une divinité étrangère. Pour Lane, une pareille pensée n'attestait pas seulement

l'étroitesse d'esprit et l'intolérance mais était en outre illogique, contraire à la charité et ridicule. Il ne pouvait y avoir qu'un seul Créateur. Le nom que la créature lui donne importe peu au Créateur.

Lane croyait sincèrement en un dieu personnel qui le considérait en tant qu'individu. Il croyait aussi que l'humanité avait besoin d'un rédempteur et qu'un rédempteur avait été envoyé sur Terre. Si d'autres mondes avaient besoin d'être rachetés, ils avaient, eux aussi, reçu – ou ils recevraient – un rédempteur. Peut-être allait-il encore plus loin que la plupart de ses coreligionnaires car il s'efforçait véritablement de mettre en pratique l'amour de l'humanité, ce qui lui avait plus ou moins valu une réputation de fanatique parmi ses amis et ses relations. Toutefois, il manifestait suffisamment de réserve pour ne pas trop ennuyer autrui et sa générosité foncière lui faisait pardonner son excentricité.

Six ans auparavant, il était agnostique. Son premier voyage dans l'espace avait amené sa conversion. Cette expérience bouleversante lui avait fait brutalement comprendre son insignifiance, la complexité et l'immensité écrasantes de l'univers et il avait réalisé qu'il lui était indispensable d'avoir un cadre pour exister dans le présent et l'avenir. L'aspect le plus curieux de sa conversion – il y avait réfléchi plus tard – avait été que l'un de ses compagnons, lors de ce baptême de l'espace, fervent croyant, avait renoncé à sa foi en retrouvant la Terre et était devenu athée à cent pour cent.

C'était à cela qu'il songeait en suçant le doigt de Martia. Obéissant à ses ordres muets, il plongea à son tour son doigt dans la bouillie de pain et de vin mêlés et l'introduisit dans la bouche de la Martienne.

Elle ferma les yeux et lécha délicatement l'index de Lane. Quand il voulut retirer sa main, elle l'en empêcha en le prenant par le poignet. Il n'insista pas pour ne pas l'offenser. Peut-être le rite exigeait-il de durer un certain temps.

Mais Martia arborait une expression tellement intense et, en même temps, tellement extatique, semblable à celle d'un bébé affamé à qui l'on donne le sein, qu'il éprouva de la gêne. Une minute s'écoula. Voyant qu'elle ne se lassait pas, il dégagea son doigt, lentement mais fermement. Elle ouvrit les yeux, soupira mais ne dit rien. Elle se mit en devoir de le servir.

Le bouillon, brûlant et épais, était délicieux et revigorant. Sa consistance évoquait un peu celle de la soupe au plancton qui commençait à être en vogue sur la Terre sous-alimentée mais n'avait pas cet arrière-goût de poisson. Le pain brunâtre lui rappelait le pain de seigle. La chair du décapode n'était pas sans rapport avec celle du lapin de garenne, encore qu'elle eût quelque chose de plus sucré et une saveur indéfinissable. Il ne grignota qu'une bouchée de la salade

de feuilles et se hâta d'avaler une rasade de vin pour apaiser sa gorge en feu. Les larmes lui montèrent aux yeux et il toussa jusqu'au moment où Martia lui dit quelque chose sur un ton inquiet. Il lui sourit mais ne toucha plus à la salade. Non seulement le vin lui rafraîchissait la bouche mais il faisait chanter le sang dans ses veines. Il se promit de ne pas en reprendre. Néanmoins, il ne se remémora sa résolution de tempérance qu'après avoir achevé sa seconde coupe.

Mais, alors, il était trop tard. La forte boisson lui montait à la tête. Il était tout étourdi et avait envie de rire aux éclats. Les événements de la journée, la mort à laquelle il n'avait échappé que d'un cheveu, la réaction qu'il avait eue en comprenant que ses camarades étaient morts, la prise de conscience de la situation dans laquelle il se trouvait dorénavant, la tension qu'avait engendrée sa rencontre avec les décapodes, sa curiosité, toujours insatisfaite, en ce qui concernait les origines de Martia et l'habitat de ses sœurs de race, tout cela combiné le mettait dans un état d'hébétude mêlé d'exubérance.

Il se leva et proposa à Martia de l'aider à faire la vaisselle. Elle secoua la tête et mit les assiettes dans un appareil à laver. Sur ces entrefaites, Lane jugea indispensable de débarrasser son corps de la sueur, de la crasse et de l'odeur accumulées durant ces deux jours de pérégrinations. Il ouvrit la porte de la niche à douche et constata qu'il n'y avait pas assez de place pour accrocher ses vêtements. Alors, inhibé par la fatigue et par le vin, se disant, en outre, que, après tout, Martia n'était pas une femme, il se déshabilla.

Elle le regardait faire et ses yeux s'écarquillaient un peu plus chaque fois qu'il ôtait un vêtement. Finalement, elle poussa une exclamation assourdie, recula et pâlit.

— Ce n'est pas si pénible que ça, grommela-t-il en se demandant pourquoi elle réagissait de la sorte. Tout compte fait, j'ai vu depuis que je suis ici un certain nombre de choses qui ne sont pas faciles à digérer.

Elle brandit un doigt tremblant et lui demanda quelque chose d'une voix qui vacillait. Peut-être était-il le jouet de son imagination, mais Lane aurait juré que l'intonation de Martia était exactement la même que celle d'un Anglais devant un spectacle *shocking* :

— Etes-vous malade ? Ces excroissances sont-elles des tumeurs malignes ?

Il ne disposait pas des mots nécessaires pour fournir des explications et, n'ayant nulle intention de passer à la pratique pour illustrer la fonction par l'action, il préféra refermer la porte et appuya sur la plaque faisant office de robinet. La chaleur de l'eau et l'onctuosité du savon, la sensation qu'il éprouvait à mesure que disparaissaient la crasse et la sueur l'apaisèrent quelque peu, de sorte

qu'il eut le loisir de réfléchir à des questions que, jusque-là, il n'avait pas eu le temps de prendre en considération.

Tout d'abord, il faudrait qu'il apprenne la langue de Martia ou qu'il lui enseigne la sienne. Les deux se feraient probablement en même temps. En tout cas, il avait une certitude : les intentions de Martia à son égard étaient pacifiques – au moins pour l'instant. Lorsqu'elle avait communié avec lui, elle avait été sincère. Et Lane n'avait pas le sentiment que partager le pain et le vin avec une personne qu'elle avait le dessein de tuer fît partie de l'éducation qu'elle avait reçue.

Quand il sortit de la cabine, il était ragaillardi, encore que fatigué et un peu ivre. Il tendit la main sans enthousiasme vers son caleçon sale. Un sourire illumina son visage : son linge avait été lavé pendant qu'il prenait sa douche. Cependant, Martia ne prêta pas attention à ce sourire agréablement surpris : la mine morose, elle lui fit signe de s'étendre sur le lit et de dormir. Quant à elle, au lieu de se coucher, elle s'empara d'un seau et s'introduisit dans le tunnel ascendant. Lane décida de la suivre. Quand elle s'en aperçut, elle se contenta de hausser les épaules.

En émergeant dans le tube, Martia alluma sa lampe. L'obscurité était totale. Le pinceau lumineux, courant sur le plafond, révéla que les vers luisants étaient éteints. Il n'y avait pas le moindre décapode en vue.

Martia pointa sa torche en direction de la rigole et Lane constata que les poissons-torpilles continuaient d'aspirer et de rejeter l'eau. Avant qu'elle n'eût eu le temps de déplacer le rayon lumineux, le Terrien lui immobilisa le poignet et, de sa main libre, il ramassa un poisson. Pour cela, il dut faire un effort et il comprit pourquoi lorsque, ayant retourné la bestiole fuselée, il vit l'appendice charnu pendant à son ventre. Maintenant, il savait pourquoi la force du courant n'entraînait pas ces poissons. Le pédoncule ventral, faisant office de ventouse, les maintenait dans le lit de la rivière.

Martia se dégagea d'un mouvement quelque peu impatient et entreprit de remonter rapidement le tunnel. Il la suivit jusqu'au moment où elle parvint à l'ouverture percée dans le mur qui, tout à l'heure, avait paru tellement l'inquiéter. S'accroupissant, elle s'y introduisit mais elle dut bien vite déplacer un amas enchevêtré de plurijambistes. Ils appartenaient à l'espèce armée de gros becs que Lane avait précédemment vus jouer les sentinelles. A présent, ils étaient endormis à leur poste. Lane en conclut que la chose dont ils interdisaient l'accès devait dormir, elle aussi.

Et Martia ? Quel était son rôle dans tout cela ? Peut-être n'en avait-elle aucun. C'était un être absolument étranger, une créature que l'intelligence instinctive des décapodes n'intégrait pas et dont, par

conséquent, ils ne tenaient pas compte. Cela expliquerait pourquoi ils n'avaient pas prêté attention à lui quand il était enlisé dans le jardin.

Toutefois, cette règle devrait souffrir une exception : indiscutablement, Martia, la première fois qu'elle était passée devant l'orifice, s'était bien gardée d'attirer l'attention des sentinelles.

Il ne tarda pas à comprendre pourquoi. Tous deux pénétrèrent dans une salle immense qui mesurait facilement soixante mètres de côté. Il y faisait aussi noir que dans le tube mais, pendant la période de veille, il devait y régner une clarté éblouissante à en juger par la multitude de vers luisants fixés au plafond.

Le pinceau de la torche balaya la pièce, éclairant des empilements de décapodes endormis. Brusquement, il s'immobilisa. Lane regarda. Son cœur fit un bond dans sa poitrine et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Devant lui, il y avait un ver de quatre-vingt-dix centimètres de haut et de six mètres de long. Sans réfléchir, il empoigna Martia à bras-le-corps pour l'empêcher de s'en approcher mais, au moment où il la touchait, il laissa retomber sa main : elle devait savoir ce qu'elle faisait.

Martia dirigea sa lampe vers son propre visage et sourit comme pour lui dire de ne pas s'inquiéter. Puis elle lui effleura le bras d'un geste à la fois timide et affectueux.

Sur le moment, il n'en comprit pas la raison. Puis, il se dit qu'elle était contente qu'il eût pensé à sa sécurité. En outre, cette réaction prouvait qu'elle était remise du choc qu'elle avait éprouvé lorsqu'elle l'avait vu nu.

Il se détourna pour examiner le monstre. Il était étalé sur le sol, endormi. Des paupières verticales dissimulaient ses yeux gigantesques. Il avait une grosse tête en forme de ballon de football comme les petits décapodes qui l'environnaient. Sa bouche était large mais ses becs, très petits, ressemblaient à des verrues cornées saillant sur ses lèvres. Son corps était celui d'une chenille, à ceci près qu'il n'était pas poilu. Dix petites pattes atrophiées se hérissaient sur son flanc, si courtes qu'elles n'atteignaient même pas le sol. Il était ballonné comme s'il était gonflé de gaz.

Martia contourna le monstre et s'arrêta devant sa partie postérieure. Là, elle souleva un repli de peau, révélant une douzaine d'œufs à l'enveloppe parcheminée, maintenus ensemble par une sécrétion gluante.

— Mais bien sûr ! murmura Lane. C'est évident. C'est la reine pondeuse. Elle est spécialisée dans la reproduction. Voilà donc pourquoi les autres ne possèdent pas d'organes sexuels ou, s'ils en possèdent, ils sont si rudimentaires que je n'ai pas pu les déceler. Les décapodes sont bien des animaux mais ils ressemblent par certains

aspects aux insectes terrestres. Pourtant, cela n'explique pas l'absence de tube digestif.

Martia mit les œufs dans son seau et fit mine de quitter la salle mais Lane lui fit comprendre qu'il voulait examiner de manière plus approfondie les lieux. Elle haussa les épaules et le pilota. Il fallait faire attention à ne pas marcher sur les décapodes couchés un peu partout.

Tous deux arrivèrent devant un coffre fait de la même substance grise que les murs. Il était ouvert. Les nombreuses étagères dont il était équipé étaient couvertes d'œufs. Il y en avait des centaines. Des filaments semblables à des toiles d'araignées les empêchaient de tomber. Un peu plus loin se trouvait un autre coffre dont le fond disparaissait sous une couche d'autres œufs. Celui-là était rempli d'eau et l'on voyait évoluer silencieusement de petits poissons-torpilles pas plus gros que des vairons.

Les yeux de Lane s'écarquillèrent. Ainsi, ces poissons n'appartenaient pas à une autre espèce : c'étaient les larves des décapodes. Et si on les installait dans la rigole, ce n'était pas seulement pour pomper l'eau en provenance du pôle Nord mais aussi pour qu'ils se développent et se métamorphosent, pour qu'ils deviennent des décapodes adultes.

Cependant, Martia lui désigna un autre coffre et force fut au Terrien de modifier en partie sa théorie première. Celui-là était sec et les œufs étaient disposés par terre. Martia en ramassa un, en fendit la coquille membraneuse à l'aide de son couteau et en renversa le contenu dans le creux de sa main.

Cette fois, les yeux de Lane s'exorbitèrent vraiment. L'embryon possédait un minuscule corps cylindrique s'achevant à une extrémité par une ventouse, à l'autre par une bouche ronde de part et d'autre, de laquelle pendaient deux organes globuleux. C'était un jeune ver luisant.

Martia regarda son compagnon pour voir s'il comprenait. Lane écarta les bras et courba le dos d'un air manifestement perplexe. D'un signe, elle l'entraîna vers un dernier coffre pour lui montrer d'autres œufs. Certains avaient été brisés de l'intérieur et les bestioles aux becs durs qui avaient cassé leur coquille allaient et venaient aux alentours en vacillant maladroitement sur leurs dix pattes.

La bipède se lança dans une série de mimiques animées et, peu à peu, la lumière se fit dans l'esprit de Lane.

Les embryons, qui restaient dans les œufs jusqu'à ce qu'ils soient pleinement développés, passaient par un cycle de trois grandes métamorphoses : le stade du poisson-torpille, le stade du ver luisant et, finalement, le stade du bébé décapode. Si les adultes préposés à la nurserie les ouvraient alors qu'ils étaient au premier ou au deuxième de ces stades, l'embryon demeurait stabilisé sous sa forme du moment.

Toutefois, il grandissait.

— Et la reine ? demanda Lane en désignant du doigt le ver monstrueusement rempli d'œufs.

En guise de réponse, Martia prit un décapode fraîchement éclos. Il agita ses multiples pattes mais ses protestations se bornèrent là car, comme tous ses congénères, il était muet. Martia le retourna sur le dos et montra à Lane un repli dans sa partie postérieure. Ensuite, elle désigna la même région chez un adulte endormi. Le derrière de l'adulte était lisse et dépourvu de tout repli.

Elle fit le geste de manger et Lane acquiesça. Ces créatures naissaient avec des organes sexuels rudimentaires, mais ceux-ci ne se développaient pas. En fait, ils s'atrophiaient au point de disparaître totalement, à moins que l'on donnât aux jeunes un régime spécial, auquel cas ils devenaient des pondeurs.

Mais un maillon manquait. Quand il y a des femelles, il faut aussi qu'il y ait des mâles. Il était peu probable que des animaux aussi évolués fussent hermaphrodites et qu'ils se reproduisissent par parthénogenèse. Brusquement, Lane songea à Martia et commença à avoir des doutes. Apparemment, elle était dépourvue d'organes génitaux. Se pouvait-il qu'elle appartînt à une espèce autoreproductrice ? Ou était-elle une Martienne dont les fonctions naturelles avaient été modifiées par le régime alimentaire ?

C'était peu vraisemblable, mais comment être sûr que ce fût impossible ?

Lane voulait satisfaire sa curiosité. Aussi, sans tenir compte du désir qu'avait Martia de quitter la salle, il examina l'un après l'autre les cinq bébés décapodes. Tous étaient des femelles en puissance.

Brusquement, Martia qui, jusque-là, l'observait d'un air grave, sourit et, le prenant par la main, l'entraîna vers le fond de la pièce. Et là, comme ils s'approchaient de quelque chose d'autre, Lane remarqua une puissante odeur de chlore.

Il constata que l'objet, quand il s'en fut rapproché, n'était pas un coffre mais une cage hémisphérique dont les barreaux, faits de la substance grise et dure, partaient du sol pour se rejoindre en un point central. Il n'y avait pas de porte. De toute évidence, la cage avait été construite autour de l'être qui l'occupait et ce dernier devait y rester prisonnier jusqu'à sa mort.

Martia ne tarda pas à montrer à Lane pourquoi la créature était privée de liberté. Elle dormait mais, passant un bras entre les barreaux, la bipède lui assena un coup de poing sur la tête. L'être ne réagit qu'au sixième coup de poing. Alors, ses paupières obliques s'ouvrirent lentement, révélant d'énormes yeux fixes, rouges comme le sang artériel. Martia lui lança l'un des œufs. La créature ouvrit prestement son bec et l'engloutit. Elle referma son bec avec un bruit

de déglutition.

Manger la réveilla. Elle bondit sur ses dix pattes filiformes, fit claquer son bec et se rua à plusieurs reprises contre les barreaux.

Bien qu'il n'y eût pas de danger, Martia eut un mouvement de recul devant la convoitise qui luisait dans les yeux écarlates du tueur et Lane ne s'étonna pas de sa réaction. C'était un géant : il mesurait au moins soixante centimètres de plus que les sentinelles. Son dos arrivait au même niveau que les épaules de Martia et il aurait pu prendre la tête de la bipède dans son bec.

Lane contourna la cage pour examiner l'arrière-train du monstre. Intrigué, il refit la même manœuvre sans distinguer aucun signe de virilité chez l'animal en dehors de sa féroce fureur – on aurait dit un étalon enfermé dans l'écurie en pleine saison du rut. Abstraction faite de sa taille, de ses yeux rouges et de l'existence d'un cloaque, il ressemblait à n'importe lequel des gardiens.

Le Terrien tenta de faire part à Martia de sa perplexité. A présent, elle commençait à devancer ses désirs et elle se livra à une nouvelle série de pantomimes, dont certaines étaient si énergiques et si comiques que Lane ne pouvait s'empêcher de sourire.

Tout d'abord, elle lui désigna deux œufs posés sur une étagère voisine. Plus gros que les autres, ils étaient parsemés de taches rouges. Vraisemblablement, ils devaient receler des embryons mâles.

Puis elle lui montra ce qu'il adviendrait si le mâle adulte s'évadait. Avec un rictus qui se voulait féroce mais ne fit qu'amuser Lane, faisant claquer ses dents et recroquevillant ses doigts comme des griffes, elle imita le délire meurtrier du mâle. Il massacrerait tous ceux qui se trouveraient sur son passage. Tout le monde, toute la colonie, la reine, les ouvrières, les gardes, les larves, les œufs. Il les décapiterait, il les déchirerait, il les dévorerait tous... tous ! Et puis, sortant de l'abattoir, il se ruerait à l'intérieur du tube, tuerait tous les décapodes qu'il rencontrerait, ne ferait qu'une bouchée des poissons-torpilles, arracherait les vers luisants pendus au plafond, les mettrait en pièces, les mangerait, mangerait les racines des arbres. Tuer, tuer, tuer, manger, manger, manger !

— Tout cela est bel et bon, répliqua Lane par gestes, mais comment procède-t-il, pour...

Martia lui fit comprendre que, une fois par jour, les ouvrières transbahutaient littéralement la reine jusqu'à la cage et l'installaient de telle sorte que son postérieur se trouvât à quelques pouces des barreaux et du mâle en furie. Celui-ci, bien que n'ayant d'autre désir que de la lacérer à coups de bec, n'était plus maître de lui. La nature prenait le dessus : sa volonté était trahie par son système nerveux.

Lane hocha la tête pour dire qu'il comprenait. Il revoyait le décapode disséqué. Il y avait une vésicule à l'extrémité interne de sa

langue. Le mâle en possédait probablement deux : une renfermant les excréments, l'autre le fluide séminal.

Soudain, Martia se pétrifia, lançant les bras en avant. Elle avait posé sa lampe par terre pour être libre de ses mouvements et le faisceau lumineux révélait sa pâleur.

— Qu'y a-t-il ? fit Lane en faisant un pas vers elle.

Elle recula, les mains toujours tendues devant elle. Elle paraissait horrifiée.

— Je ne vais pas vous faire de mal, dit le Terrien.

Néanmoins, il s'arrêta pour qu'elle voie qu'il n'avait pas l'intention de se rapprocher davantage. Qu'est-ce qui avait bien pu l'alarmer ? Dans la salle, rien ne bougeait, sauf le mâle – et il était derrière elle.

C est alors qu'elle tendit le doigt, d'abord dans la direction de Lane, puis dans celle du décapode en folie. Le rapprochement qu'elle faisait était sans équivoque : elle s'était rendu compte que le Terrien était un mâle, lui aussi, tout comme le captif. A présent, son anatomie et sa fonction lui apparaissaient clairement.

Mais pourquoi cela effrayait-il tellement Martia ? Lane ne comprenait pas. Qu'elle éprouvât de la répulsion à son égard, soit. Lui-même, à la vue de ce corps apparemment asexué, avait ressenti un dégoût proche de la nausée. Qu'elle réagît de façon identique n'était que naturel. Pourtant, il avait eu l'impression qu'elle avait surmonté le choc initial.

Pourquoi ce changement d'attitude inattendu ? Pourquoi lui faisait-il horreur ?

Derrière lui, le bec du mâle claqua sur les barreaux contre lesquels il se précipitait et ce bruit déclencha comme un déclic dans l'esprit de Lane.

Mais bien sûr ! La rage meurtrière du monstre...

Jusqu'au moment où elle avait rencontré le Terrien, la seule créature mâle qu'elle connaissait était le prisonnier. Et, d'un seul coup, elle avait fait le rapprochement entre les deux. Mâle = tueur.

Frénétiquement, parce qu'il craignait que, dans sa panique, elle ne s'enfuie à toutes jambes, il s'efforça de lui expliquer par signes qu'il n'était pas semblable au monstre. Il hocha la tête de droite à gauche... Non, non, non ! Il n'était pas comme lui, pas comme lui, pas comme lui.

Martia, qui le regardait avec intensité, commença à se détendre. Sa peau retrouva sa coloration rosée. Ses yeux reprirent leurs dimensions normales et elle réussit même à ébaucher un sourire crispé.

Pour faire diversion, Lane lui fit comprendre qu'il voulait savoir pourquoi la reine et son époux possédaient un appareil digestif alors

que les ouvrières n'en avaient pas. En guise de réponse, elle plongea le bras dans la bouche de l'un des vers suspendus à l'envers au plafond. Sa main, quand elle la retira, était recouverte d'une sorte de sécrétion. Après avoir humé son poing, elle le présenta à Lane pour qu'il en fît autant. Il la saisit par le poignet, feignant de ne pas remarquer le léger mouvement de recul, sans doute involontaire, qu'elle avait marqué à son contact.

L'odeur de cette substance était celle que l'on pouvait attendre de la nourriture prédigérée.

Martia passa à un autre ver. Les deux organes lumineux de celui-ci n'étaient pas rouges comme ceux de l'autre : ils avaient une teinte verdâtre. Elle lui chatouilla la langue du bout du doigt et fit une coupe de ses mains réunies pour recueillir le liquide qui se mit à ruisseler.

Lane le flaira. Il était inodore. Il le goûta. C'était un sirop épais et sucré.

Par gestes, Martia lui expliqua que les vers luisants faisaient office de système digestif pour les ouvrières. Ils leurs servaient aussi de réserve alimentaire. Elles tiraient une partie de leur énergie du glucose que sécrétaient les racines des arbres. Les protéines et les éléments végétaux dont se composait leur régime provenaient respectivement des œufs et des feuilles de l'arbre-parapluie. Les moissonneurs qui s'aventuraient à l'extérieur pendant la journée rapportaient dans les tubes des fragments de ces feuilles coriaces et membraneuses. Les vers digéraient partiellement les œufs, les décapodes morts, les feuilles qu'ils restituaient sous forme de bouillie. Cette bouillie, comme le glucose, était ingérée par les ouvrières, filtrait par osmose à travers les parois de leur gosier ou aboutissait au long sac rectiligne reliant la gorge aux gros vaisseaux sanguins. Les résidus étaient excrétés par la peau ou se déversaient dans le canal lingual.

Lane opina et sortit de la salle. Martia le suivit, apparemment rassurée. Quand ils eurent rejoint le local qu'elle habitait, elle rangea les œufs dans un réfrigérateur et remplit deux verres de vin. Elle plongea un doigt dans l'un et l'autre, le lécha et l'approcha des lèvres de Lane qui l'effleura de la langue. C'était là, songea-t-il, un autre rite, peut-être un rite de coucher attestant qu'ils étaient unis et en paix. Peut-être ce cérémonial avait-il une signification plus profonde encore mais, si tel était le cas, elle lui échappait.

Martia s'assura que le ver lové dans la coupe était à son aise et en sécurité. Il avait mangé toute sa nourriture. Martia le sortit de la coupe, le nettoya, rinça le récipient, qu'elle remplit ensuite à moitié d'eau chaude et sucrée, le posa sur une table près du lit et y remit la créature. Cela fait, elle s'étendit et ferma les yeux. Elle ne se couvrit pas et n'avait pas l'air de s'attendre à ce que son compagnon réclamât

une couverture.

En dépit de sa fatigue, Lane était incapable de trouver le repos. Il se mit à faire les cent pas comme un ours en cage sans pouvoir chasser de son esprit l'énigme que représentait Martia, non plus que le problème que posait le retour à la base et, finalement, au vaisseau orbital. Il fallait absolument que la Terre sache ce qui était arrivé.

Au bout d'une demi-heure, Martia se dressa sur son séant et le regarda posément comme si elle cherchait à comprendre la raison de son insomnie. Soudain, comme si elle avait deviné ce qui le tourmentait, elle se leva et ouvrit un placard mural. Il contenait des livres.

— Ah ! s'exclama Lane. Je vais peut-être trouver des renseignements.

Et il entreprit de feuilleter les livres les uns après les autres. Fébrilement, dévoré d'impatience, il en choisit trois qu'il posa sur le lit avant de s'asseoir pour les parcourir.

Bien entendu, les textes lui étaient inintelligibles, mais les trois volumes étaient remplis d'illustrations et de photographies. Le premier paraissait être une histoire de l'univers à l'usage des enfants.

Après avoir examiné quelques images, Lane s'écria d'une voix rauque.

— Bon Dieu ! Mais vous n'êtes pas plus martienne que moi !

Martia, alertée par son ton surpris et pressant, s'approcha et prit place à côté de lui. Elle le regarda tourner les pages mais, quand il arriva à une photo particulière, elle enfouit de façon inattendue son visage dans ses mains tandis que des sanglots secouaient son corps.

Lane, étonné, comprenait mal les raisons d'un tel chagrin. La photo était une vue aérienne d'une ville de la planète natale de Martia – ou d'une planète où vivaient les siens. Peut-être était-ce la ville même où elle était née… d'une manière ou d'une autre. Mais il ne tarda pas à se mettre à l'unisson de l'affliction de la bipède : à son tour, il fondit brusquement en larmes.

Maintenant, il savait pourquoi. C'était la solitude, une atroce solitude apparentée à celle qu'il avait éprouvée quand les équipages des tracteurs avaient cessé de donner de leurs nouvelles et qu'il avait cru être le seul être humain sur la surface de cette planète.

Au bout d'un moment, ses larmes se tarirent. Il se sentait mieux et espérait que Martia, elle aussi, était soulagée. Elle eut sans doute l'intuition de la compassion qu'il ressentait car elle lui sourit à travers ses larmes. Dans un irrésistible élan, né d'une soif de contact et d'affection, elle lui embrassa la main et lui prit deux doigts dans sa bouche. Ce devait être sa façon à elle de prouver son amitié, songea Lane. A moins que ce ne fût la manière qu'elle avait d'exprimer sa gratitude pour sa présence. Ou, tout simplement, sa joie. Toujours est-

il que la culture à laquelle elle appartenait avait une orientation franchement buccale.

— Pauvre Martia, murmura-t-il. Etre obligée de se tourner vers quelqu'un d'aussi étranger, d'aussi insolite que je te parais sans doute doit être quelque chose d'épouvantable. Quelqu'un, qui plus est, dont tu n'étais pas sûre, il n'y a pas très longtemps, qu'il n'allait pas te dévorer.

Il retira ses doigts de la bouche de Martia mais, devant l'expression manifestement déconfite de celle-ci, il s'empressa de prendre les siens dans sa propre bouche.

Bizarrement, ce geste impulsif déclencha un nouveau torrent de larmes mais Lane comprit très vite que c'étaient des larmes de bonheur. L'accès passé, Martia éclata d'un rire léger. On eût dit un rire de satisfaction. Le Terrien prit une serviette, lui tamponna les yeux et l'approcha de son nez pour qu'elle se mouche.

Maintenant ragaillardie, elle entreprit de lui montrer quelques-unes des illustrations en s'efforçant de lui faire entendre ce qu'elles signifiaient.

L'album pour enfants commençait par donner un aperçu de ce qui s'était passé sur sa planète à l'aube de la vie. Ce monde gravitait autour d'une étoile qui, à en croire une carte schématique, était située au centre de la galaxie. La vie y était apparue suivant à peu près le même processus que sur la Terre. A l'origine, elle avait évolué, en gros, selon les mêmes lignes. Mais certaines représentations de la faune aquatique primitive ne laissaient pas d'être déconcertantes. Toutefois, Lane n'était pas parfaitement sûr du bien-fondé de son interprétation car ces images s'appuyaient sur pas mal de notions considérées comme évidentes par elles-mêmes. Il en ressortait clairement que les mécanismes de l'évolution biologique avaient été différents de ceux qui avaient présidé au développement de la vie sur la Terre. Il suivit avec fascination l'itinéraire allant du poisson à l'amphibien, de l'amphibien au reptile, du reptile à une créature à sang chaud mais qui n'était pas un mammifère et, de celle-ci, à une espèce de grand singe à station verticale, non arboricole, qui avait engendré des êtres semblables à Martia. Ensuite, les illustrations dépeignaient divers aspects de l'étape préhistorique de ces êtres. Au fil du temps, ils avaient inventé l'agriculture, ils s'étaient mis à façonner le métal, etc…

L'histoire de la civilisation se réduisait à une série d'images dont la signification lui échappait en grande partie. Une chose, en tout cas, contrastait avec l'histoire de la Terre : la guerre y occupait une place relativement inexistante. Apparemment, les homologues des Ramsès, des Gengis Kahn, des Attila, des César et des Hitler brillaient par leur absence.

Mais il y avait plus, beaucoup plus. Le progrès technologique avait suivi un développement très voisin de celui de la Terre en dépit de l'absence du stimulant de la guerre. Peut-être avait-il débuté plus tôt sur cette planète, songea Lane. Il avait l'impression que les congénères de Martia avaient atteint leur stade d'évolution actuelle longtemps avant l'homo sapiens.

En tout cas, à présent, ils dépassaient l'homme. Ils pouvaient voyager aussi vite – peut-être même plus vite que la lumière et avaient conquis la maîtrise de la navigation interstellaire.

Ce fut à ce moment que Martia lui désigna une page illustrée de plusieurs photos de la Terre, visiblement prises à des distances différentes depuis un astronef. Et, derrière la Terre, on avait dessiné une vague silhouette fantomatique, moitié singe et moitié dragon.

— C'est ça que la Terre représente pour vous ? s'exclama Lane. *Danger ? Ne pas toucher ?*

Il chercha d'autres photos de la Terre. De nombreuses pages étaient consacrées à d'autres planètes mais, en dehors de celle-là, pas une seule n'évoquait la patrie de Lane.

— Pourquoi nous surveillez-vous à distance ? Vous êtes donc tellement en avance sur nous du point de vue technologique que nous sommes, pour vous, des aborigènes d'Australie ? De quoi avez-vous peur ?

Martia se leva et se planta devant lui. Brusquement, arborant une mine féroce, elle poussa un grognement, fit claquer ses dents et recourba ses doigts comme des griffes.

Lane frissonna. C'était la pantomime à laquelle elle s'était livrée tout à l'heure pour représenter la folie meurtrière du décapode mâle enfermé dans sa cage.

Il baissa la tête.

— Je ne peux vraiment pas vous en vouloir. Vous avez tout à fait raison. Si vous entriez en contact avec nous, nous vous déroberions vos secrets. Et alors, malheur à vous ! Nous contaminerions le cosmos tout entier ! (Il se tut, se mordit la lèvre et enchaîna :) Pourtant, nous avons accompli un certain nombre de petits progrès. Cela fait quinze ans qu'il n'y a eu ni guerre ni révolution. L'O.N.U. est parvenue à résoudre les problèmes qui auraient, jadis, dégénéré en un conflit planétaire. La Russie et les Etats-Unis ont encore leurs arsenaux, mais les risques de guerre sont beaucoup plus lointains qu'à l'époque où je suis né. Peut-être que... Tenez ! Je parie que vous n'avez encore jamais vu de Terrien en chair et en os. Si cela se trouve, vous n'avez peut-être même jamais vu une image représentant un Terrien autrement que caparaçonné de pied en cap. Il n'y a pas de photos de Terriens dans ces livres. Il est possible que vous sachiez que l'espèce humaine se compose d'hommes et de femmes

mais cela n'avait pas grand sens pour vous avant que vous m'ayez vu prendre une douche. Alors, le rapprochement que vous avez subitement fait entre le décapode mâle et moi vous a terrorisée. Et vous vous êtes rendu compte que c'était ça votre seul et unique compagnon. Un peu comme si, moi, j'avais échoué sur une île pour m'apercevoir que son seul habitant était un tigre. Mais cela n'explique pas ce que vous faites ici, toute seule, vivant dans ces tubes au milieu de autochtones de Mars. Ah ! Si je pouvais vous parler… *Quand nous devisons ensemble*, murmura-t-il, se remémorant les vers qu'ils avaient lus la dernière nuit qu'il avait passée à la base.

Elle lui sourit et il continua :

— Au moins, vous n'avez plus peur. Je ne suis pas un si mauvais bougre, après tout, pas vrai ?

Derechef, elle sourit, alla chercher de quoi écrire dans un placard et se mit à griffonner des dessins schématiques. Lane, les yeux fixés sur sa plume agile, commença à entrevoir ce qui s'était passé.

Le peuple de Martia possédait depuis longtemps – depuis très longtemps – une base installée sur la face de la Lune invisible aux Terriens. Quand les premières fusées lancées par la Terre avaient déchiré l'espace, on avait effacé jusqu'aux dernières traces de cette base pour en construire une autre sur Mars. Puis, lorsqu'il devint évident qu'une expédition terrienne était sur le point de partir pour Mars, cette dernière avait été démantelée à son tour et une troisième avait été édifiée sur Ganymède.

Toutefois, cinq savantes étaient demeurées sur place pour terminer les études auxquelles elles se livraient sur les décapodes. Bien qu'il y eût un certain temps que les compatriotes de Martia s'intéressaient à eux, elles n'avaient pas encore découvert la raison pour laquelle l'organisme des plurijambistes pouvait supporter la différence de pression existant entre l'atmosphère du tube et l'atmosphère extérieure. L'équipe des chercheurs avait le sentiment d'être sur le point de percer le secret et avait obtenu l'autorisation de rester jusqu'au débarquement des Terriens.

En fait, Martia était une indigène, en ce sens qu'elle était née et avait grandi sur Mars. Elle y avait vécu sept ans, fit-elle comprendre à Lane en esquissant un diagramme de la révolution de la planète et en levant sept doigts.

Lane calcula qu'elle avait donc environ quatorze ans si l'on comptait en années terrestres. Peut-être l'espèce atteignait-elle l'âge adulte un peu plus tôt que ce n'était le cas pour les habitants de la Terre. A supposer, toutefois, que Martia fût adulte. C'était difficile à dire.

L'horreur déforma ses traits et lui écarquilla les yeux quand elle lui montra ce qui s'était produit la veille du jour où ses consœurs et

elles devaient rejoindre Ganymède : les savantes avaient été attaquées dans leur sommeil par un décapode mâle qui s'était échappé de sa cage.

De telles évasions étaient rares mais cela arrivait parfois. Alors, le mâle en liberté anéantissait la colonie entière, détruisait toute vie à l'intérieur du tube, annihilant tout sur son passage. Il mangeait même les racines des arbres, qui mouraient, et l'oxygène cessait d'arriver dans la section du tunnel endommagée.

Une colonie alertée n'avait qu'un seul moyen de combattre un mâle échappé – et c'était une méthode dangereuse : elle consistait à libérer son propre mâle captif. On choisissait quelques décapodes sacrifiés qui acceptaient de mourir, pour dissoudre les barreaux de la cage grâce à un acide que sécrétait leur corps pendant que les autres prenaient la fuite. La reine, incapable de se déplacer, était, elle aussi, condamnée, mais les fugitifs emportaient suffisamment d'œufs pour engendrer ailleurs une autre reine et un autre mâle. En attendant, on espérait que les deux solitaires s'entretueraient ou que le vainqueur serait tellement mutilé que les soldats n'auraient plus qu'à l'achever.

Lane opina. Le seul ennemi naturel des décapodes était le mâle qui s'échappait. Faute d'un phénomène de régulation démographique naturelle, ils auraient eu tôt fait de pulluler dans les tubes, épuisant les réserves de nourriture et d'air. Si cruel que cela parût, l'évasion occasionnelle d'un mâle était la seule chose qui préservât les Martiens de la mort par inanition, voire de l'extinction.

Toujours est-il que le fauve en liberté n'avait pas été un mal pour un bien en ce qui concernait Martia et ses compagnes. Trois d'entre elles avaient été massacrées en plein sommeil avant même que les deux autres se fussent réveillées. La quatrième s'était ruée sur le fauve en criant à Martia de fuir.

A moitié folle de peur, celle-ci avait pourtant surmonté sa panique et, au lieu de s'échapper à toutes jambes, elle s'était ruée sur un placard pour se munir d'une arme.

Une arme, songea Lane. Il va falloir que j'obtienne davantage de renseignements sur ce point.

Martia mima la suite des événements. Elle avait ouvert la porte du placard et était en train de chercher l'arme en question quand elle avait senti les becs du monstre lui happer les jambes. Malgré la douleur, car ces becs avaient profondément entaillé les muscles et les vaisseaux sanguins, elle avait réussi à appuyer l'extrémité de l'engin contre le corps de l'agresseur. L'arme avait fait son office : le mâle s'était écroulé. Malheureusement, les becs, qui avaient refermé leur étau juste au-dessus des genoux de Martia, n'avaient pas relâché leur terrible étreinte.

Là, Lane voulut l'interrompre pour qu'elle lui donnât une

description de cette arme et lui en expliquât le mécanisme mais Martia fit la sourde oreille. Apparemment, elle ne voulait pas répondre. Elle n'avait pas une confiance pleine et entière en lui, et c'était compréhensible. Comment aurait-il pu le lui reprocher ? Il était une quantité inconnue et il eût été insensé de la part de Martia de se sentir parfaitement en sécurité en face de lui. A supposer qu'il fût bien une quantité inconnue... Au fond, si, personnellement, elle le connaissait mal, elle savait à quelle race il appartenait et elle savait aussi ce que l'on pouvait redouter des Terriens. Il était étonnant qu'elle ne l'eût pas laissé mourir dans le jardin. Et stupéfiant qu'elle eût partagé avec lui le pain et le vin de la communion.

Peut-être était-ce à cause de son esseulement, peut-être estimait-elle que n'importe quelle compagnie valait encore mieux que la solitude. A moins que son éthique fût supérieure à celle de la plupart des Terriens et qu'elle ne pût supporter l'idée de laisser mourir une autre créature douée d'intelligence, même si elle voyait en lui un barbare sanguinaire.

Mais il y avait une autre possibilité : qu'elle méditât d'autres projets en ce qui le concernait. Le faire prisonnier, par exemple.

Elle poursuivit son récit. Elle s'était évanouie et avait repris conscience un peu plus tard. Le mâle commençait à s'agiter. Alors, elle l'avait achevé.

C'était un nouveau renseignement : cette arme était d'une intensité variable.

Martia, bien qu'elle perdit connaissance de temps à autre, s'était traînée jusqu'à l'armoire à pharmacie et s'était soignée. Au bout de deux jours, elle était sur pied et ses plaies commençaient à se cicatriser.

Ces êtres-là sont indiscutablement plus avancés que nous dans tous les domaines, soliloqua Lane. D'après ses dires, Martia avait eu plusieurs muscles sectionnés. Or, en l'espace d'une journée, ils s'étaient ressoudés. Elle lui expliqua que, pendant la période de convalescence, le processus de régénération l'avait contrainte à observer un régime d'intense suralimentation. Elle avait passé le plus clair de son temps à manger et à dormir. Le processus de restauration organique, qu'il se poursuivît à un rythme normal ou à un rythme accéléré, nécessitait le même apport d'énergie.

Les cadavres en décomposition du mâle et des compagnes de Martia empuantissaient l'atmosphère. Elle avait dû prendre sur elle pour les débiter en morceaux et les enfourner dans l'incinérateur à ordures. Au souvenir de cet épisode, ses yeux s'embuèrent et elle éclata en sanglots. Lane voulait lui demander pourquoi elle n'avait pas enterré les corps mais il se retint. Peut-être que son peuple n'avait pas coutume d'ensevelir les morts, mais il était plus probable qu'elle avait

voulu faire disparaître toute trace de leur existence avant que les Terriens débarquent sur Mars.

Toujours par signes, il lui demanda comment le mâle s'était introduit dans le dortoir malgré la bonde qui obstruait le tunnel. Elle lui fit comprendre que, d'ordinaire, celle-ci n'était fermée que lorsque les décapodes étaient éveillés ou lorsque elle et ses compagnes dormaient. Or, cette nuit-là, ç'avait été au tour d'une des savantes d'aller ramasser des œufs dans la chambre de la reine. A l'en croire, c'était à ce moment-là que le fauve avait surgi et il avait tué la collecteuse sur place. Ensuite, après avoir dévasté la colonie toujours plongée dans le sommeil, il avait redescendu le tube et aperçu la lumière qui filtrait du tunnel béant. Le reste de l'histoire, Lane la connaissait.

— Pourquoi le mâle évadé ne dormait-il pas en même temps que ses congénères ? s'enquit-il par gestes.

Le captif qu'il avait vu dans sa cage dormait, tout comme ses compagnons. De même que les sentinelles qui gardaient les appartements de la reine, persuadées d'être à l'abri de toute attaque inopinée.

— Pas du tout, répondit Martia. Un mâle qui s'échappe ne connaissait d'autres lois que celle de la fatigue. Quand il était épuisé d'avoir mangé et tué, il se couchait et s'endormait, que ce fût l'heure ou pas. Une fois reposé, il se ruait à nouveau dans les tubes et ne s'arrêtait que lorsqu'il était trop éreinté pour bouger.

Voilà qui expliquait la présence des arbres-parapluies morts au faîte du tube, près du jardin. Une autre colonie s'était installée dans la zone dévastée, avait construit ce jardin et planté les jeunes pousses.

Lane se demanda pourquoi ni lui ni ses camarades n'avaient aperçu de décapodes sur la surface de la planète pendant les six jours qu'ils avaient passés sur Mars. Il devait y avoir au moins un sas pressurisé et une sortie par colonie. Et, entre l'endroit où il se trouvait actuellement et l'orifice le plus proche de la base, il devait y avoir au moins quinze colonies dans les tubes. La réponse était peut-être que les cueilleurs de feuilles ne s'aventuraient à l'extérieur que par intermittence. Il se rappelait à présent que personne, lui y compris, n'avait remarqué la moindre feuille déchiquetée. Autrement dit, la moisson avait été effectuée depuis un certain temps et les arbres étaient maintenant prêts pour une nouvelle cueillette. Si les membres de l'expédition avaient seulement attendu quelques jours avant de partir en reconnaissance à bord des tracteurs, ils auraient vu les décapodes et se seraient alors livrés à des investigations.

Alors, les choses se seraient passées différemment.

Il avait encore des questions à poser à Martia. Où était le navire qui devait conduire ses compagnes et elle sur Ganymède ? Etait-il

dissimulé quelque part à la surface ou devait-on venir les chercher ? Dans cette dernière hypothèse, comment la liaison avec la base ganymédienne s'opérait-elle ? Par radio ? Ou grâce à une méthode pour lui inimaginable ?

Les globes bleus ? Etaient-ils des moyens de communication ?

Il n'en sut rien et il cessa d'y songer car, accablé de fatigue, il sombra dans le sommeil. La dernière chose dont il eut conscience fut le sourire de Martia, penchée au-dessus de lui.

Quand il se réveilla de mauvaise grâce, il était courbatu de la tête aux pieds et sa bouche était aussi sèche que le désert martien. Au moment où il se levait, Martia émergea du tunnel, un seau rempli d'œufs à la main. A cette vue, il poussa un soupir maussade. Cela voulait dire qu'elle était retournée à la nurserie et qu'il avait fait le tour du cadran.

Il se leva et se dirigea d'un pas mal assuré vers la douche. Quand il en ressortit, tout ragaillardi, il constata que le petit déjeuner, fumant, était servi. Après que Martia eut procédé au cérémonial de la communion, ils se mirent à table. Le café manquait à Lane. Le bouillon était bon mais ça ne le remplaçait pas. Il y avait, dans un bol, un mélange de céréales et de fruits de conserve. Ce mets devait être riche en énergie car il le réveilla complètement.

Ensuite, pendant que Martia lavait la vaisselle, il fit quelques exercices de culture physique tout en réfléchissant à des choses qui n'avaient aucun rapport avec la gymnastique.

Et maintenant... qu'allait-il faire ?

Son devoir lui ordonnait de regagner la base pour faire son rapport. Il en aurait des nouvelles à apprendre au navire orbital ! Celui-ci les transmettrait sur-le-champ à la Terre. Ce serait le pandémonium, là-bas !

Il projetait d'emmener Martia avec lui mais il y avait un obstacle. Elle ne voudrait pas l'accompagner.

Il s'immobilisa au beau milieu d'une flexion des genoux. Il s'était conduit comme le dernier des imbéciles ! Il ne s'en était pas rendu compte parce qu'il était trop fatigué et trop bouleversé, mais si elle lui avait révélé que la base de ses congénères était installée sur Ganymède, c'était qu'elle avait la certitude qu'il ne serait pas en mesure de diffuser cette information. Il eût été stupide de sa part de lui fournir ce renseignement si elle n'avait pas eu la conviction absolue qu'il ne pourrait en aucun cas l'exploiter.

Autrement dit, un vaisseau était en route et il ne tarderait pas à arriver. Il embarquerait non seulement Martia, mais Lane par-dessus le marché. Si son sort était d'être tué cela n'allait plus tarder.

Si Lane avait été sélectionné pour faire partie de la première expédition martienne, ce n'était pas parce qu'il péchait par manque

d'esprit d'initiative. Cinq minutes plus tard, il avait pris sa décision. Son devoir était clairement tracé. En conséquence, il l'accomplirait, même si c'était en contradiction avec les sentiments personnels qu'il éprouvait à l'égard de Martia, et même si cela devait porter tort à celle-ci.

Pour commencer, il la ligoterait. Puis il emballerait leurs deux combinaisons pressurisées, les livres et tous les instruments suffisamment petits pour pouvoir être transportés afin qu'on procédât ultérieurement à leur examen sur la Terre. Il la ferait marcher devant lui jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'issue du tube la plus proche de sa base. Là, ils enfileraient leurs vido-scaphes, sortiraient et gagneraient le dôme. Et ils rallieraient le navire orbital à bord de la fusée dans les délais les plus rapides. Cette partie du programme était la plus délicate car il était extrêmement difficile à un homme seul de piloter la fusée. Mais, théoriquement, c'était possible. Il faudrait bien qu'il y parvienne.

Lane serra les dents et prit sur lui pour que ses muscles cessassent de trembler. L'idée de trahir l'hospitalité de Martia le gênait. Cela étant dit, si elle l'avait si bien traité, ce n'était pas pour des motifs exclusivement altruistes. Pour autant qu'il le sût, elle machinait quelque chose contre lui.

Dans l'un des placards, il y avait une corde flexible semblable à celle à l'aide de laquelle elle l'avait sauvé de l'enlisement. Il s'en empara. L'extraterrestre, plantée au milieu de la pièce, le regardait faire en caressant la tête du ver aux yeux bleus lové autour de ses épaules. Pourvu qu'elle demeure ainsi jusqu'à ce qu'il parvienne à sa portée ! Apparemment, elle n'était pas armée et ne portait rien d'autre sur elle que cette bestiole. Depuis qu'elle avait ôté son vidoscaphe, elle était restée nue.

Comme il s'approchait d'elle, elle lui dit quelque chose d'une voix inquiète. Nul besoin d'être sorcier pour comprendre qu'elle lui demandait ce qu'il avait l'intention de faire avec cette corde. Le sourire rassurant qu'il tenta de lui adresser avorta. Ce qu'il était obligé de faire le rendait malade d'avance.

Et il fut pris, effectivement, d'un violent malaise. Martia avait prononcé un mot, un seul, d'une voix forte et ç'avait été comme si le vocable l'avait frappé au plexus solaire. La nausée l'envahit, il se mit à saliver abondamment et il eut juste le temps de lâcher la corde et de courir jusqu'à la cabine de douche pour ne pas vomir partout.

Dix minutes plus tard, il n'avait plus rien dans l'estomac. Mais quand il voulut regagner son lit, ses genoux ployèrent sous lui et Martia dut l'aider.

Il jura intérieurement. C'était bien le moment de réagir ainsi à l'ingestion de cette nourriture inusitée ! Décidément, la chance n'était

pas de son côté.

La chance… Peut-être s'agissait-il de tout autre chose. Ce mot, Martia l'avait proféré sur un ton si bizarre et avec une telle intensité… Et si elle avait implanté en lui, par hypnotisme ou autrement, un réflexe conditionné se déclenchant à l'audition de ce vocable ? Dans les circonstances présentes, ç'aurait été là une arme plus efficace qu'un fusil.

Il ne pouvait se prononcer avec certitude mais il était quand même étrange que son organisme eût toléré sans protester cette alimentation inhabituelle jusqu'à ce moment précis. L'hypnotisme n'expliquait pas vraiment le phénomène. Comment Martia aurait-elle pu recourir à cette technique avec tant de facilité alors que Lane ne connaissait pas plus de vingt mots de sa langue ?

La langue ? Les mots ? Ils n'étaient pas indispensables. Si elle avait mélangé une drogue hypnotique à sa nourriture et si elle l'avait réveillé pendant qu'il dormait, elle aurait pu lui ordonner de réagir comme elle voulait qu'il réagisse si besoin en était. Elle aurait pu lui donner le mot-clé et le laisser se rendormir.

Il en connaissait assez long sur l'hypnotisme pour savoir que c'était là une hypothèse plausible. Que ses soupçons fussent ou non fondés, le fait était là : il avait été réduit à l'impuissance.

Ce ne fut cependant pas une journée perdue. Lane apprit vingt mots de plus et Martia esquissa de nombreux dessins à son intention. Il découvrit que, quand il avait sauté dans la fondrière du jardin, il était littéralement tombé dans la soupe. La substance dans laquelle étaient plantés les jeunes arbres-parapluies était une zooglée, un conglomérat glutineux de végétaux monocellulaires et de cellules animales anaérobies un peu plus grosses qui se nourrissaient de ce terreau. La chaleur dégagée par ces organismes agglomérés et remplis d'eau maintenait l'humus du jardin tiède et empêchait les plantes délicates de geler, même lorsque, en plein été, la température nocturne tombait au-dessous de -40°.

Quand les arbres étaient transplantés en haut du tube pour remplacer ceux qui étaient morts, on récupérait la zooglée morceau par morceau et on la jetait dans la rigole. Les poissons-torpilles en filtraient une partie et mangeaient le reste en pompant l'eau qui s'écoulait du pôle vers l'équateur.

Vers la fin de la journée, Lane goûta un peu de soupe de zooglée et réussit à ne pas la restituer. Après, il mangea des céréales.

Martia voulait à toute force lui donner la becquée à la cuiller. Il y avait quelque chose de si féminin et de si tendre dans cette sollicitude qu'il fut impossible à Lane de s'insurger.

— Peut-être que je me trompe, Martia, lui dit-il. Il peut y avoir des rapports de sympathie et de bonne volonté entre nos deux espèces.

Nous en sommes la preuve vivante. Si vous étiez une véritable femme, je serais amoureux de vous. Certes, je ne dis pas que je n'ai pas éprouvé de la répulsion pour vous au début. Tout à l'heure, vous m'avez rendu malade. Mais c'était pour des raisons d'ordre pratique, pas par méchanceté. Et, maintenant, vous êtes aux petits soins pour moi, votre ennemi. Tu aimeras ton ennemi… et pas parce qu'on t'a dit que tu devais l'aimer mais, tout simplement, parce que tu l'aimes.

Evidemment, elle ne comprenait pas un mot. Néanmoins, elle lui répondit quelque chose dans sa propre langue et Lane eut le sentiment, d'après ses intonations, qu'ils étaient tous deux sur la même longueur d'onde.

Au moment où il s'endormit, il songea que, peut-être, Martia et lui seraient les ambassadeurs qui apporteraient la paix à leurs peuples respectifs. Après tout, l'un et l'autre étaient des êtres hautement civilisés, foncièrement pacifistes et d'une piété fervente. La fraternité, c'était une chose qui existait. Pas seulement entre les hommes, mais entre tous les êtres intelligents à travers le cosmos et…

L'envie d'uriner le réveilla. Il ouvrit les yeux. Le plafond et les murs se dilataient et se rapprochaient. Les aiguilles de sa montre étaient déjetées et il lui fallut faire un effort gigantesque pour accommoder afin qu'elles s'immobilisassent. Le chronomètre, conçu en fonction du jour martien, un peu plus long que le jour terrestre, indiquait minuit.

Il se leva en titubant. Il avait la certitude d'avoir été drogué et était convaincu que, si sa vessie n'avait pas été aussi douloureuse, il serait encore plongé dans le sommeil. Si seulement il pouvait trouver quelque chose à la manière d'un antidote, il serait maintenant en mesure de mener son plan à bien. Mais il fallait d'abord qu'il allât aux toilettes.

Pour cela, il devait passer tout près du lit de Martia. Elle reposait, immobile, couchée sur le dos, les bras pendant de part et d'autre du lit, la bouche grande ouverte. Lane se détourna car il trouvait inconvenant de la regarder dans cette posture.

Mais quelque chose accrocha son regard – un mouvement, un éclat lumineux semblable à un joyau étincelant dans la bouche de Martia.

Il se pencha sur elle, attentif, et recula avec horreur.

Une tête pointait entre les dents de l'extraterrestre.

Il leva la main pour l'attraper mais se pétrifia en reconnaissant la moue de la minuscule bouche ronde et les petits yeux bleus. C'était le ver.

Sur le moment, il pensa que Martia était morte. Le ver n'était pas lové dans sa bouche : son corps s'enfonçait dans sa gorge.

Puis il remarqua que la poitrine de Martia se soulevait et

s'abaissait paisiblement et qu'elle ne paraissait pas être en danger.

Il se força à s'approcher bien que son estomac fût soulevé de hoquets et que les muscles de son cou se convulsassent.

Il avança la main jusqu'aux lèvres du ver. Un souffle tiède lui caressa les doigts et il perçut un faible sifflement.

Martia respirait par l'intermédiaire de la bestiole !

— Seigneur ! s'exclama-t-il d'une voix rauque.

Et il la secoua par l'épaule. Il ne voulait pas toucher le ver, craignant que ce ne fût peut-être préjudiciable à Martia. Son émotion était telle qu'il en avait oublié qu'il possédait sur elle un avantage qu'il aurait dû mettre à profit.

Les paupières de Martia s'ouvrirent. Le regard de ses grands yeux d'un gris bleuté était fixe.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit-il d'une voix apaisante.

Elle frissonna, ses paupières retombèrent, elle rejeta la tête en arrière et ses traits se crispèrent. Lane était incapable de dire si cette grimace était signe de douleur ou d'autre chose.

— Qu'est-ce que c'est que… ce monstre ? Un symbiote ? Un parasite ?

Il songeait à des vampires, à des vers s'introduisant dans le corps des gens endormis pour s'abreuver de leur sang.

Brusquement, Martia se dressa sur son séant et tendit les bras vers lui. Il lui prit les mains et lui demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Martia l'attira à elle en même temps qu'elle haussait son visage vers lui.

Le ver jaillit de sa bouche béante, sa tête braquée vers la figure de l'homme. Ses petites lèvres dessinaient un O.

Ce fut un réflexe, un réflexe de peur qui fit que Lane lâcha les mains de Martia et bondit en arrière. Il ne l'avait pas voulu mais n'avait pu s'en empêcher.

D'un seul coup, Martia fut totalement réveillée. Le ver fusa intégralement hors de sa bouche et chut mollement entre ses jambes. Il resta quelques instants à gigoter avant de se lover comme un serpent, sa tête posée sur la cuisse de l'extraterrestre, ses yeux vrillés sur Lane.

Martia avait l'air déçu, désappointé : c'était indubitable.

Les genoux de Lane, déjà cotonneux, l'abandonnèrent complètement. Il parvint néanmoins à atteindre les toilettes. Quand il en ressortit, il réussit à aller jusqu'au lit de Martia sur lequel il fut obligé de s'asseoir. Son cœur cognait dans sa poitrine et il haletait.

Il s'assit derrière elle, se refusant à être à portée du ver.

Martia lui fit signe de retourner à sa couche – c'était l'heure où tout le monde dormait. De toute évidence, elle ne trouvait rien

d'inquiétant à l'incident.

Mais Lane savait qu'il ne pourrait trouver le repos avant d'avoir une explication. Il prit sur la table de nuit du papier et une plume qu'il tendit à Martia et se lança dans une pantomime fébrile. Elle haussa les épaules et se mit en devoir d'exécuter des dessins qu'il regardait par-dessus son épaule. Quand elle eut noirci cinq feuilles de papier, il n'y avait plus de mystère.

Les yeux de Lane étaient exorbités et il était encore plus pâle.

Ainsi, Martia était bien une femelle. Femelle, tout au moins, en ceci qu'elle portait des œufs – et, à partir d'une certaine étape, des petits – dans son corps.

Et il y avait ce qu'il appelait le ver. Quel autre nom lui donner ? Il ne se rangeait dans aucune catégorie précise. Il était bien des choses à la fois. Une larve. Un phallus. Il était aussi la progéniture de Martia, sa chair et son sang.

Mais pas le produit de ses gènes. Il n'était pas issu d'elle. Elle l'avait mis au monde et, pourtant, elle n'était pas sa mère. Elle n'était aucune des mères du ver.

Le vertige et la confusion mentale dans lesquels se débattait Lane n'étaient pas dus à son malaise. La lumière se faisait trop vite. Il réfléchissait à plein régime, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses informations, mais ses pensées tournaient en rond et n'aboutissaient à rien.

— Il n'y a aucune raison de s'affoler, se morigéna-t-il. Après tout, la répartition des espèces animales en deux sexes complémentaires n'est que l'un des modes de reproduction parmi bien d'autres en vigueur sur la Terre. Sur la planète de Martia, la nature — Dieu – a conçu un autre système pour les animaux supérieurs et Lui seul sait combien d'autres méthodes de reproduction Il a élaborées sur des multitudes d'autres mondes.

Il n'empêche que Lane ne savait plus où il en était.

Ce ver… non, cette larve, cet embryon sorti de son œuf et cette mère secondaire… bon… appelons-le une fois pour toutes larve puisqu'il se métamorphosera plus tard…

La larve en question était condamnée à demeurer sous sa forme présente jusqu'à ce qu'elle meure de vieillesse.

A moins que Martia ne rencontre une autre Eeltau adulte. Et que tous deux éprouvent des sentiments de tendresse mutuelle.

Alors, à en croire le croquis qu'elle avait dessiné, Martia et son amie – ou son amante – se coucheraient ou s'assiéraient ensemble. Elles se diraient des choses tendres, affectueuses et excitantes tout comme les amants terrestres. Elles se caresseraient et s'embrasseraient ainsi que le font les hommes et les femmes de la Terre bien que, sur la Terre, traiter sa maîtresse de Grande Bouche n'est généralement pas

considéré comme un compliment particulièrement flatteur.

Et puis, contrairement à toutes les coutumes de la Terre, un tiers interviendrait pour constituer un éternel triangle ardemment désiré et, en fait, indispensable.

Stimulée par les caresses auxquelles s'abandonnait le couple, la larve, esclave aveugle de son instinct, plongerait, la queue la première, dans le gosier d'une des deux Eeltaus. Une valve charnue s'ouvrirait alors dans le corps de l'amante. La larve filiforme s'y introduirait, l'extrémité béante de son corps entrerait en contact avec l'ovaire de l'hôte et, tel un gymnote, elle lancerait une décharge électrique d'une intensité infinie. L'hôte, dont le système nerveux serait ainsi électro-chimiquement stimulé, se pâmerait d'extase. Son ovaire libérerait un œuf pas plus gros que la pointe d'un crayon et celui-ci s'enfoncerait dans le méat de la queue de la larve. Alors, incité par des contractions musculaires et les vibrations de flagelles cillés, il remonterait le long d'un canal interne jusqu'au centre du corps de la larve.

Celle-ci, ensuite, s'extirperait de la bouche de l'hôte, pénétrerait dans celle de l'autre Eeltau, toujours la queue en avant, et le même phénomène se reproduirait. Tantôt la larve amassait des œufs et tantôt pas, selon que l'ovaire en contenait un arrivé à maturité. En cas de réussite, les deux œufs allaient à la rencontre l'un de l'autre mais n'entraient pas en contact.

Pas encore.

Il fallait qu'il y ait d'autres œufs engrangés dans l'obscur incubateur de la larve – des œufs toujours recueillis par paires mais ne provenant pas obligatoirement du même couple de donneuses.

Il y en avait entre vingt à quarante paires.

Et, un beau jour, la mystérieuse chimie cellulaire avertissait l'organisme de la larve que la récolte était suffisante. Une hormone entrait alors en action et la métamorphose s'amorçait. La larve grossissait énormément et, en le constatant, la mère la déposait tendrement dans un endroit chaud et la nourrissait en abondance d'aliments prédigérés et d'eau sucrée.

Sous ses yeux, la larve se raccourcissait et s'élargissait. Sa queue se contractait. Ses vertèbres cartilagineuses, jusque-là séparées, se rapprochaient et se durcissaient. Un squelette se formait. Avec des côtes, des épaules. Des jambes et des bras bourgeonnaient, se développaient, prenaient un aspect humanoïde. Six mois plus tard, une créature ressemblant à un bébé d'homo sapiens reposait dans son berceau.

Dès lors, l'Eeltau grandissait et se développait jusqu'à sa quatorzième année d'une manière très similaire à la croissance de son homologue terrien.

Toutefois, au stade adulte, de singuliers changements intervenaient. Sous l'effet de l'activité hormonale, la première paire de gamètes qui étaient demeurés assoupis pendant ces quatorze années entrait en conjugaison. Ils fusionnaient, la chromatine de l'un s'unissant à la chromatine de l'autre et cet appariement engendrait dans l'estomac de l'hôte une créature unique, ressemblant à un ver, longue de dix centimètres.

Suivaient des nausées, des vomissements – et un être génétiquement original naissant de façon relativement peu douloureuse.

Ce ver deviendrait fœtus et phallus, il serait créateur d'orgasmes, accumulerait dans son propre corps les œufs des adultes amoureuses et se métamorphoserait successivement en bébé, en enfant et en adulte.

Et ainsi de suite. Et ainsi de suite.

Lane se leva et se dirigea vers son lit d'un pas mal assuré. Il s'assit et, la tête inclinée, commença à soliloquer :

— Réfléchissons. Martia a donné le jour à cette larve. Mais, en fait, la larve ne possède aucun des gènes de Martia qui a simplement servi d'hôte. Toutefois, si Martia a une amante, elle transmettra son patrimoine génétique par le truchement de ce ver. Qui deviendra adulte et donnera naissance à l'enfant de Martia.

Il leva les bras au ciel avec accablement.

— Comment les Eeltaus s'y retrouvent-ils dans leur ascendance ? Comment des liens de parenté peuvent-ils s'instituer ? A moins qu'ils ne s'en soucient pas ? Ne serait-il pas plus simple de considérer la mère nourricière, l'hôte, comme la véritable mère ? Ce qu'elle est, en un sens, puisqu'elle a porté le nouveau-né. Et quel est le code sexuel de ces êtres ? Je doute qu'il ressemble beaucoup au nôtre. Il n'y a d'ailleurs aucune raison. Mais à qui incombe-t-il d'élever la larve et l'enfant ? A sa pseudo-mère ? A moins que l'amante ne partage cette responsabilité avec elle ? Et les lois sur la propriété... et celles sur les successions ? Et... et...

Lane, effondré, regarda Martia. Celle-ci lui rendit son regard sans cesser de caresser tendrement la tête de la larve.

Le Terrien hocha la tête.

— J'avais tort. Les Eeltaus et les Terriens ne trouveront jamais de terrain d'entente. Mes compatriotes verraient dans les vôtres une répugnante vermine. Vous heurteriez leurs préjugés les plus profondément enracinés, vous violeriez leurs tabous les plus puissants. Ils ne s'habitueraient ni à coexister avec vous, ni même à vous considérer comme vaguement humains. Et vous, pourriez-vous coexister avec nous ? La vue de mon corps nu ne vous a-t-elle pas scandalisée ? Cette réaction est-elle l'une des raisons pour lesquelles

vous vous refusez à entrer en contact avec nous ?

Martia posa la larve à terre, se mit debout, vint à lui et lui baisa le bout des doigts. Et Lane, bien qu'il dût prendre sur lui pour réprimer son mouvement de recul, lui rendit la pareille et murmura :

— Pourtant, les individus pourraient apprendre à se respecter, à s'aimer les uns les autres. Et les masses sont faites d'individus.

Il se recoucha. Son vertige, un moment tenu en échec par l'énervement, revenait à la charge. Il ne pourrait plus lutter très longtemps contre le sommeil.

— C'est un bien beau discours, fit-il entre haut et bas, mais qui ne veut rien dire. Les Eeltaus jugent préférable de ne pas avoir affaire à nous. Or, sans le savoir, nous allons à leur rencontre. Qu'adviendra-t-il lorsque nous serons prêts à faire le saut interstellaire ? Est-ce que ce sera la guerre ? Ou bien auront-elles peur de nous laisser ne serait-ce que nous approcher de ce seuil critique et ne nous anéantiront-elles pas auparavant ? Après tout, avec une seule bombe au cobalt...

Il regarda à nouveau Martia, ce visage pas tout à fait humain et pourtant beau, la peau lisse de sa poitrine, de son ventre et de ses reins, vierge de tout mamelon, de tout ombilic, de lèvres vulvaires. Elle était venue de très loin, d'un endroit peut-être terrifiant et avait franchi des distances terrifiantes. Néanmoins il n'y avait pas en elle grand-chose de terrifiant. Mais, au contraire, beaucoup de chaleur, de générosité, de sociabilité et de pouvoir d'attraction.

Comme s'ils n'avaient attendu qu'un déclic et que ce déclic se fût produit, les vers qu'il avait lus avant de s'endormir la dernière nuit qu'il avait passée à la base chantèrent à nouveau dans sa mémoire :

C'est la voix de mon bien-aimé qui frappe à la porte et dit :
Ouvre-moi, ma sœur, mon amour, ma colombe ; mon
[*immaculée...*
Nous avons une petite sœur et elle n'a pas de seins.
Que ferons-nous pour notre sœur ?
Le jour où elle sera fiancée ?
Quand nous devisons ensemble, j'oublie le temps qui passe.
Les saisons et leurs changements me plaisent tous autant...
— *Quand nous devisons ensemble,* répéta-t-il à haute voix.

Il tourna le dos à Martia et martela le lit à coups de poings.

— Oh, mon Dieu, pourquoi n'est-ce pas possible ?

Il resta longtemps couché sur le ventre, le visage enfoui dans le matelas. Un changement s'était produit en lui. L'écrasante fatigue qui l'avait accablé s'était évanouie. Son corps avait puisé des forces nouvelles à quelque mystérieuse source. S'en rendant compte, il s'assit et, souriant, fit signe à Martia de le rejoindre.

Elle se leva lentement, commença à avancer mais il lui ordonna par gestes de venir avec la larve. Tout d'abord, elle parut étonnée. Puis son expression s'éclaira et la perplexité fit place à la compréhension. Un sourire ravi aux lèvres, elle alla à lui et, bien qu'il sût que ce ne pouvait être que son imagination qui lui jouait des tours, le Terrien eut l'impression que ses hanches se balançaient comme celles d'une femme.

Elle s'arrêta devant lui et s'inclina pour l'embrasser sur la bouche. Elle fermait les yeux.

Lane hésita une fraction de seconde. Elle – non, pas elle : cette chose – paraissait si confiante, si aimante, si féminine qu'il ne pouvait se résoudre à faire ce qu'il avait décidé.

— Pour la Terre ! s'exclama-t-il sauvagement, et il la frappa au cou du tranchant de la main.

Elle s'effondra sur lui, le visage contre sa poitrine. Lane la prit sous les aisselles et l'allongea sur le ventre. La larve, qui avait échappé à Martia, se tortillait par terre comme si elle avait mal. Lane l'attrapa par la queue et, avec une frénésie dont la violence tenait à la peur qu'il avait d'être incapable d'aller jusqu'au bout, il la fit claquer comme un fouet. Il y eut un craquement quand la tête de la larve se fracassa contre le sol. Le sang jaillit de ses yeux et de sa bouche. Le Terrien posa le talon sur elle et la piétina jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une bouillie sous son pied.

Et, très rapidement, avant que Martia revînt à elle et prononçât le moindre mot qui l'aurait frappé de débilité, Lane se précipita sur un placard, s'empara d'une serviette et se hâta de bâillonner l'extraterrestre. Cela fait, il lui lia les mains derrière le dos à l'aide de la corde.

— Et maintenant, ma petite salope, on va voir qui sera le plus malin ! s'exclama-t-il d'un voix hachée. C'était le sort que tu me réservais, n'est-ce pas ? Tu n'as que ce que tu mérites. Et ton monstre méritait la mort !

Il se mit rageusement à tout empaqueter. Un quart d'heure plus tard, les combinaisons, les casques, les bouteilles d'air et les vivres étaient emballés. Cela faisait deux ballots. Il se mit à la recherche de l'arme à laquelle Martia avait fait allusion et trouva quelque chose qui était susceptible d'y correspondre. Cela avait une crosse qui épousait la main, un cadran qui était peut-être un rhéostat servant à faire varier l'intensité du projectile, quel qu'il fût, que l'engin éjectait et une sorte d'ampoule à l'extrémité. Il fit des vœux pour que celle-ci vomît effectivement la paralysie et la mort. Evidemment, il pouvait se tromper. Il n'était pas exclu que l'objet eût une tout autre destination.

Martia était revenue à elle. Elle s'assit au bord du lit, les épaules voûtées, la tête penchée en avant. Des larmes ruisselaient le long de

ses joues jusqu'à la serviette qui recouvrait sa bouche. Elle contemplait, hagarde, ce qui restait du ver écrasé à ses pieds.

Lane l'empoigna brutalement par l'épaule et la força à se lever. Elle lui décocha un regard farouche qui lui valut une bourrade. Lane était écœuré, conscient qu'il était d'avoir tué la larve alors qu'il aurait pu s'en dispenser et il se sentait honteux de brutaliser l'extraterrestre, non parce qu'il avait peur d'elle mais parce qu'il avait peur de lui-même. S'il était tellement écœuré qu'elle fût tombée dans le piège qu'il lui avait tendu, c'était parce que, au delà de son dégoût, il avait voulu, lui aussi, commettre l'acte d'amour. Oui... Commettre était le mot juste avec les implications criminelles dont il était chargé.

Martia fit volte-face et faillit perdre l'équilibre en raison de ses mains liées. Elle grimaça et des sons sortirent de derrière le bâillon.

— Tais-toi ! hurla-t-il en la poussant à nouveau.

Elle s'étala et si sa figure ne heurta pas le sol, ce fut seulement parce qu'elle tomba à genoux. Derechef, Lane l'obligea à se remettre debout. Il remarqua alors qu'elle s'était écorché les genoux. La vue du sang, au lieu de le radoucir, stimula davantage sa fureur.

— Tâche de te tenir tranquille, sinon ce sera encore pire ! gronda-t-il.

Elle lui adressa un coup d'œil interrogateur, rejeta la tête en arrière et émit un borborygme singulier. Dans l'instant qui suivit, son teint vira au bleu et, une seconde plus tard, elle s'affaissa lourdement.

Inquiet, Lane la retourna sur le dos. Elle était en train d'étouffer à mort.

Il lui arracha son bâillon, enfonça ses doigts dans la bouche de Martia et lui saisit la racine de la langue. Il dut s'y reprendre à deux fois. La langue de l'extraterrestre glissait entre ses doigts et lui échappait comme une bête vivante qui le défiait.

Il parvint enfin à la dégager de la gorge. Martia avait essayé d'avaler sa langue pour se supprimer.

Il attendit. Quand il fut certain qu'elle allait récupérer, il lui remit le bâillon, mais au moment où il se préparait à lui nouer la serviette derrière la nuque, il s'immobilisa. A quoi bon poursuivre ce manège ? S'il lui laissait la possibilité de parler, elle prononcerait le mot qui engendrait la nausée et le rendait impuissant. Si elle restait bâillonnée, elle recommencerait à avaler sa langue. Il ne pouvait pas lui sauver la vie à perpétuité. Finalement, elle réussirait à s'asphyxier.

La seule solution était précisément celle qu'il ne pouvait pas adopter. Il suffirait de lui couper la langue à la racine : alors, elle ne pourrait ni parler ni se suicider. Il y avait peut-être des hommes qui l'auraient fait. Lui, il ne pouvait s'y résoudre. La seule autre solution pour la réduire au silence était de la tuer.

— Je ne peux pas faire ça de sang-froid, dit-il à haute voix.

Aussi, si tu veux mourir, Martia, il faudra que tu te suicides. Ça je ne peux pas l'empêcher. Maintenant, debout ! Je vais chercher ton paquet et nous allons partir.

Le teint de Martia se cyanosa et elle s'affaissa.

— Cette fois, ne compte pas sur moi ! s'exclama-t-il.

Mais aussitôt, il se mit en devoir de desserrer fébrilement le nœud du bâillon.

En même temps, il se traitait d'imbécile. Mais bien sûr ! Il y avait une solution : utiliser l'arme. Régler le rhéostat sur paralysie et l'étourdir chaque fois que Martia reviendrait à elle. Dans ces conditions, il serait obligé de la porter, elle et son attirail, jusqu'à la sortie du tube la plus proche de la base, soit une distance de quarante-cinq kilomètres. Mais il pourrait y arriver. Il bricolerait une espèce de palanquin. Rien ne l'arrêterait. Et la Terre…

Brusquement, entendant un bruit insolite, il leva les yeux. Deux Eeltaus revêtues de combinaisons pressurisées étaient devant lui. Une autre était en train d'émerger du tunnel. Chacune étreignait une arme s'achevant par une sorte d'ampoule.

Lane essaya avec l'énergie du désespoir d'empoigner l'engin qu'il avait glissé dans sa ceinture. De la main gauche, il fit pivoter le rhéostat latéral, espérant régler ainsi l'instrument sur l'intensité maximale. Puis il braqua l'ampoule sur le trio…

Quand il se réveilla, il était étendu sur un brancard, et ligoté. On l'avait revêtu de son vidoscaphe mais on n'avait pas mis le casque. Seule sa tête pouvait bouger. Il tordit le cou. Tout un groupe d'Eeltaus s'affairait à démonter le local. Celle qui l'avait étourdi d'une rafale de son arme avant qu'il n'eût eu le temps de tirer était debout à côté de lui.

— Remettez-vous, monsieur Lane, lui dit-elle en anglais avec à peine une pointe d'accent. Un long voyage vous attend. Vous serez plus confortablement installé une fois à bord de notre vaisseau.

Il ouvrit la bouche dans l'intention de demander à son interlocutrice comment elle savait son nom mais il la referma, devinant qu'elle avait sûrement lu son journal de service à la base. Et il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'un certain nombre d'Eeltaus aient appris les langues de la Terre. Cela faisait plus d'un siècle que leurs nefs d'observation captaient les émissions de radio et de télévision.

Ce fut alors que Martia dit quelque chose à celle qui dirigeait le groupe. Son visage hagard était rougi par les larmes et portait les traces des meurtrissures qu'elle s'était faites en tombant.

L'interprète se retourna vers le Terrien :

— *Mahrseeya* vous demande pourquoi vous avez tué son… bébé. Elle ne parvient pas à comprendre pour quelle raison vous avez cru nécessaire d'agir ainsi.

— Je ne peux pas répondre.

Il avait le sentiment que sa tête était très légère, presque comme un ballon qui se dilatait. Et la pièce commença à tourner lentement sur elle-même.

— Je lui dirai pourquoi, répliqua l'interprète. Je lui dirai que c'est dans la nature de la bête.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Lane. Je ne suis pas un fauve féroce. J'ai fait ce que j'ai fait parce qu'il le fallait ! Je ne pouvais pas accepter son amour et continuer d'être un homme ! Pas le genre d'homme…

— *Mahrseeya* priera pour que vous soit pardonné le meurtre de son enfant et pour que plus tard, grâce à l'enseignement que nous vous donnerons, il vous soit impossible de commettre un acte pareil. Quant à elle, bien que la mort de son bébé l'ait rendue malade de chagrin, elle vous pardonne. Elle espère qu'un jour viendra où vous la considérerez comme … une sœur. Elle croit qu'il y a du bien en vous.

Lane serra les dents et se mordit la langue au sang tandis que les Eeltaus lui posaient son casque. Il n'osait se risquer à parler car il aurait hurlé sans pouvoir s'arrêter. C'était comme si quelque chose avait été greffé en lui, quelque chose qui avait brisé sa coquille et se métamorphosait en une espèce de ver. Un ver qui le rongeait, et ce qu'il adviendrait avant qu'il l'eût entièrement dévoré, il l'ignorait.

---

[1] En anglais, les navires prennent traditionnellement la marque du féminin. (N.D T.)